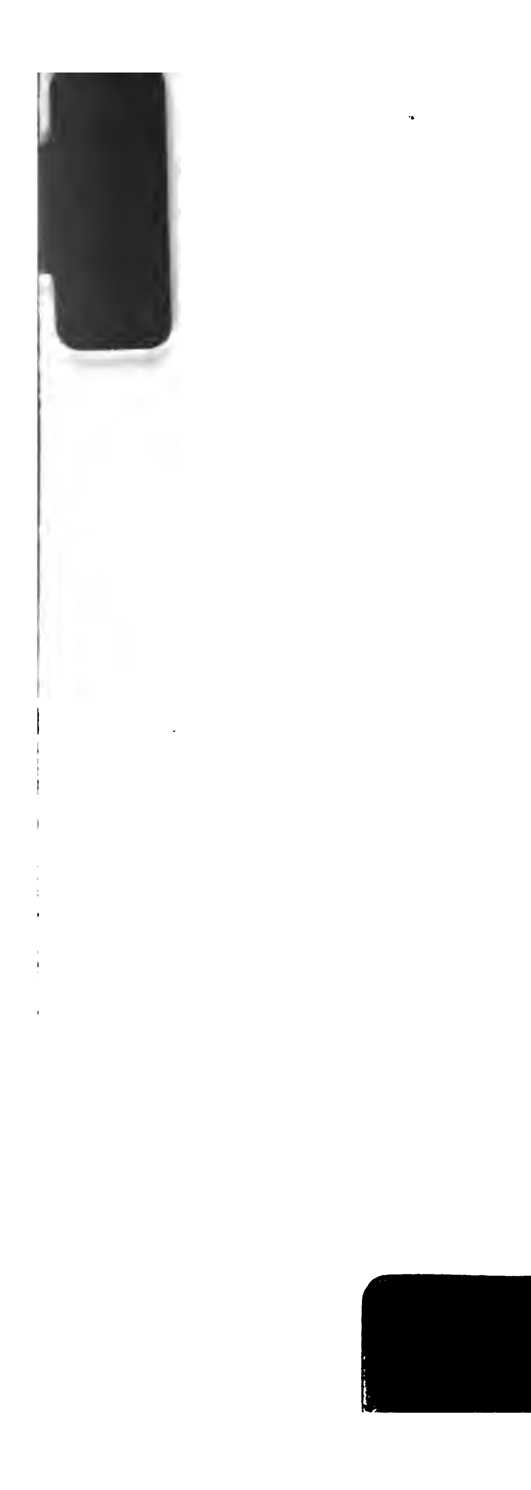




LA

BULGARIE

PAR

LOUIS LEGER

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

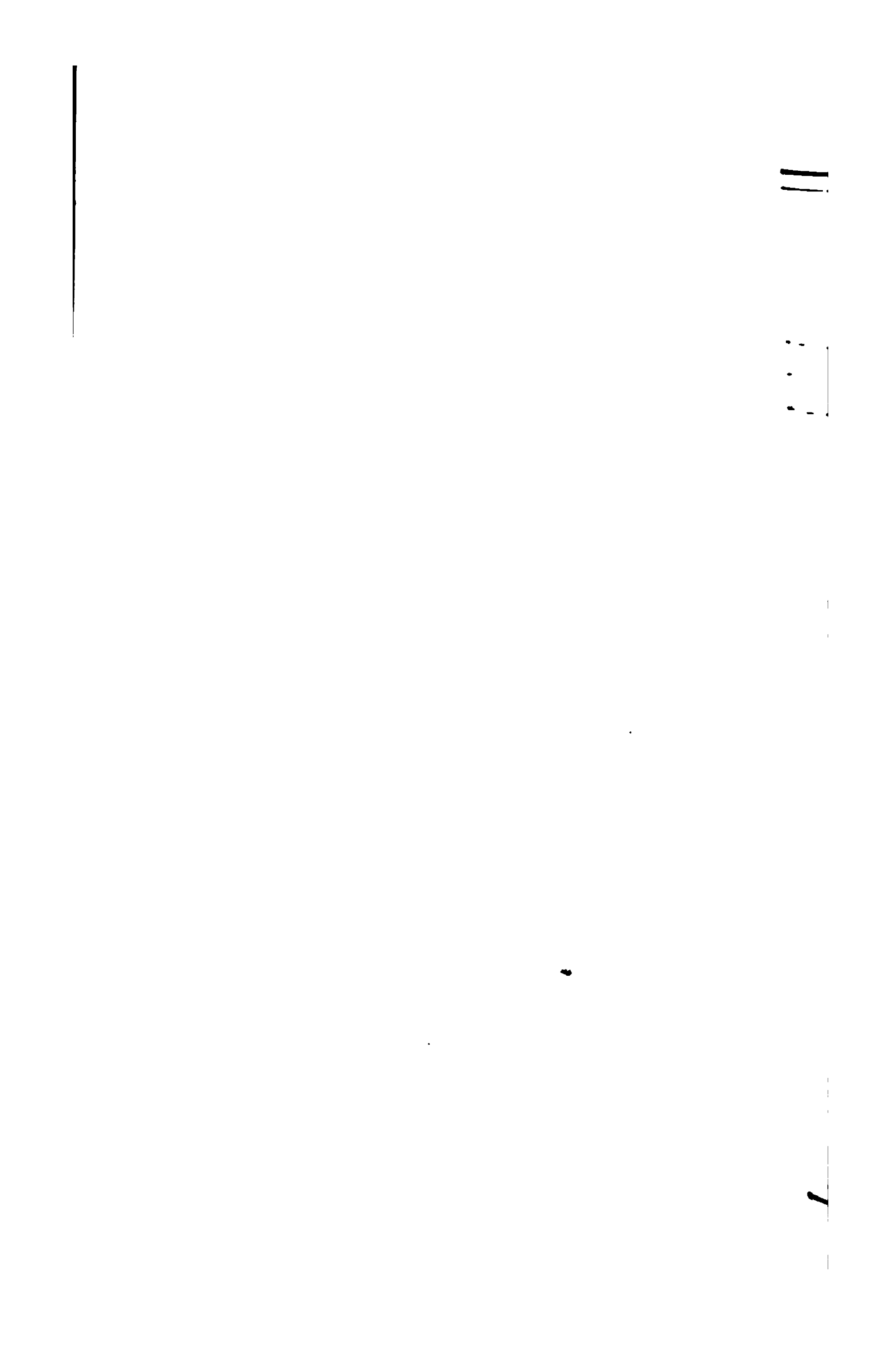


PARIS

LIBRAIRIE LÉOPOLD CERF

13, RUE DE MÉDICIS, 13

1885




LA
BULGARI
PARIS


КОЕТО КУЧЕ НИ ЗАЛАЕ ПОБѢСНѢВА
КИРИЛЪ ДРѢНИКОВЪ
ex libris

LA BULGARIE

AVANT-PROPOS

En publiant ce volume, je n'ai d'autre but que d'éclairer l'opinion publique sur les questions qui viennent d'être soulevées par la révolution pacifique, dont Philippopoli a été récemment le théâtre. Les études qu'on va lire, et que je réunis à la hâte, sont toutes, sauf la dernière, antérieures à cette révolution. Elles ont été uniquement inspirées par la sympathie toute naturelle qu'éveille, chez l'historien, le spectacle d'un peuple qui, après une longue période de sommeil et d'inertie, renaît à la civilisation et à la liberté.

Ce qu'il y a de remarquable dans la des-

tinée des Bulgares, c'est que l'affranchissement moral par le livre et par l'école a précédé chez eux l'affranchissement matériel par l'épée et par le canon. C'est le phénomène inverse qui s'est produit en Serbie ; les rudes compagnons de Karageorges et de Miloch étaient des pâtres grossiers, dont les épopées rustiques constituaient toute la littérature. Ils ont d'abord chassé le Turc ; ils ont appris ensuite à lire et à écrire. Pendant longtemps, les Serbes et les Bulgares, les uns à demi émancipés, les autres encore esclaves, ont marché la main dans la main ; l'imprimerie princière de Belgrade fournissait des livres aux écoles de la Bulgarie ; la principauté servait de refuge aux héros du Balkan et était considérée, par tous les Slaves méridionaux, comme le plus sûr garant de leur future indépendance.

Les temps sont bien changés ! Cette même Serbie en qui les Bulgares saluaient

une sœur aînée et un précurseur, cette même Serbie qu'ils s'étaient habitués à aimer et à respecter, semble aujourd'hui s'être mise au service de leurs pires ennemis; elle arme, non plus comme autrefois pour soutenir les frères Slaves dans la lutte contre l'Islam, mais pour défendre la suzeraineté du Sultan contre les aspirations généreuses d'un peuple slave comme la Serbie, orthodoxe comme elle, et comme elle soumis jadis à de cruelles épreuves qui auraient dû cimenter pour jamais une solide amitié entre les deux nations.

Comment expliquer un phénomène aussi étrange et, disons franchement le mot, aussi monstrueux? Est-ce à la généreuse nation serbe qu'il convient d'imputer la responsabilité morale d'une politique qui déconcerte la sagacité de l'observateur, et qui réduit les amis les plus dévoués de cette nation à douter de ses vertus, à désespérer de son avenir?

*

Cette responsabilité doit-elle n'être imputée qu'à un petit groupe de gouvernants affolés, égarés par des circonstances qu'ils se sentent impuissants à dominer? Ou ne faut-il pas chercher ailleurs qu'en Serbie la clef d'une politique que rien ne permettait de prévoir, même à ceux qui, comme nous, ont suivi depuis vingt ans les destinées des Slaves méridionaux ?

C'est — il n'en faut pas douter — au Congrès de Berlin que remonte la responsabilité première du désordre moral qu'atteste l'attitude actuelle de la Serbie. En donnant la Bosnie et l'Herzégovine à l'Autriche, il a faussé la destinée de la Serbie qui était l'héritier naturel de ces deux provinces ; il a créé un danger permanent pour l'Europe. Le moyen le plus simple et le plus honnête de résoudre la question d'Orient, c'était de proclamer que toute province émancipée des Turcs ferait purement et simplement retour à ses pos-



En introduisant une grande puissance dans la Péninsule, le congrès de Berlin a ouvert la porte à toutes les convoitises. Si l'Autriche est à Saraievo et à Mostar, pourquoi la Russie ne serait-elle point à Sofia et à Philippopoli, l'Italie à Janina, l'Angleterre à Constantinople ? La solution du problème oriental a été faussée et dénaturée par l'intrusion d'un élément étranger. La Serbie, étouffée au nord et l'ouest par un redoutable voisin, cherche en vain à se dégager de son étreinte. Exclue des pays serbes où l'appelait sa destinée historique, elle essaie aujourd'hui de se rejeter sur les pays bulgares où le droit de la force est le seul qu'elle puisse invoquer. Cette politique insensée et désespérée est la conséquence néfaste du traité de Berlin. « Des actes contre nature engendrent des désordres contre nature

.....Unnatural deeds
Do breed unnatural troubles [1]. »

[1] Shakespeare, *Macbeth*.

exerce des droits souverains, et a même établi dans ces deux provinces, le recrutement militaire, mesure qui n'est guère conciliable avec le caractère d'une occupation essentiellement temporaire, comme celle par exemple que la France a exercée autrefois en Syrie.

Comme tous les traités qui ne répondent pas à la réalité des choses et aux aspirations des peuples (Villafranca, en 1859, Prague, en 1866), le traité de Berlin s'est trouvé caduc au lendemain même du jour où il était signé.

L'Europe n'est intervenue ni quand l'Autriche a fait acte de souveraineté sur la Bosnie et sur l'Herzégovine, ni quand la Bulgarie et la Turquie se sont refusées à remplir les obligations qui leur avaient été solennellement imposées. Si elle s'émeut aujourd'hui de l'union accomplie par les deux Bulgaries du nord et du midi, ce

voyageurs qui ont eu l'occasion de le
siter : « Les Bulgares, écrivait Blanc
il y a quarante ans, sont généralem
doux, paisibles, patients, laborieu
hospitaliers. Ils ont des mœurs plus p
que les Grecs ; ils sont plus sobres, p
francs, plus sûrs en toutes choses.
Grecs aiment le bruit, la guerre, le m
vement et les intrigues ; les Bulgares so
modestes, prudents, économes et sensé
Les Bulgares sont les Allemands de l
Turquie ; les Grecs en sont les Italiens.
« Les Bulgares, disait Lamartine, vers la
même époque, sont complètement mûrs
pour l'indépendance et formeront avec les
Serbes leurs voisins la base des états futurs de la Turquie d'Europe[2]. » — « Dans la manière dont il a entrepris l'œuvre de son émancipation, le peuple bulgare a fait preuve d'un mérite bien rare chez les chrétiens d'Orient, écrivait naguère M. Al-

[1] *Voyage en Bulgarie,* 1843.
[2] *Voyage en Orient.*

d'études, signale chez ses habitants un instinct remarquable pour les travaux ruraux et mécaniques, et les considère comme la future population industrielle de l'Europe orientale : « On est touché, écrit-il, de voir combien ce petit peuple a le désir de sortir de son ignorance... Le parallèle avec plus d'un village des montagnes de l'Europe occidentale ne serait certainement pas au désavantage des régions reculées des Balkans. » M. Kanitz constate également que le Bulgare émigré, enrichi à l'étranger, n'oublie jamais son pays d'origine et témoigne de son patriotisme par toutes sortes de fondations destinées à perfectionner l'instruction de ses concitoyens[1].

Ces impressions sont celles des voyageurs qui ont visité la Bulgarie avant son émancipation.

[1] Kanitz, *La Bulgarie danubienne*, Paris, 1882.

[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] Varna [illegible]
visité [illegible]
peine [illegible]
d'[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
qu[illegible]
so[illegible]
[illegible]
ten[illegible]
en [illegible]
tot[illegible]

[1] [illegible]

qui fournira d'excellents matériau
une société libre et prospère [1]. »

C'est cette société que l'union r
des deux Bulgaries a entrepris de
tituer. Que l'Europe y prenne g
arrêter la marche ascensionnelle
peuple chrétien vers le progrès et la li
ce serait commettre une lourde fa
préparer, pour l'avenir, une longue
de troubles et de révolutions.

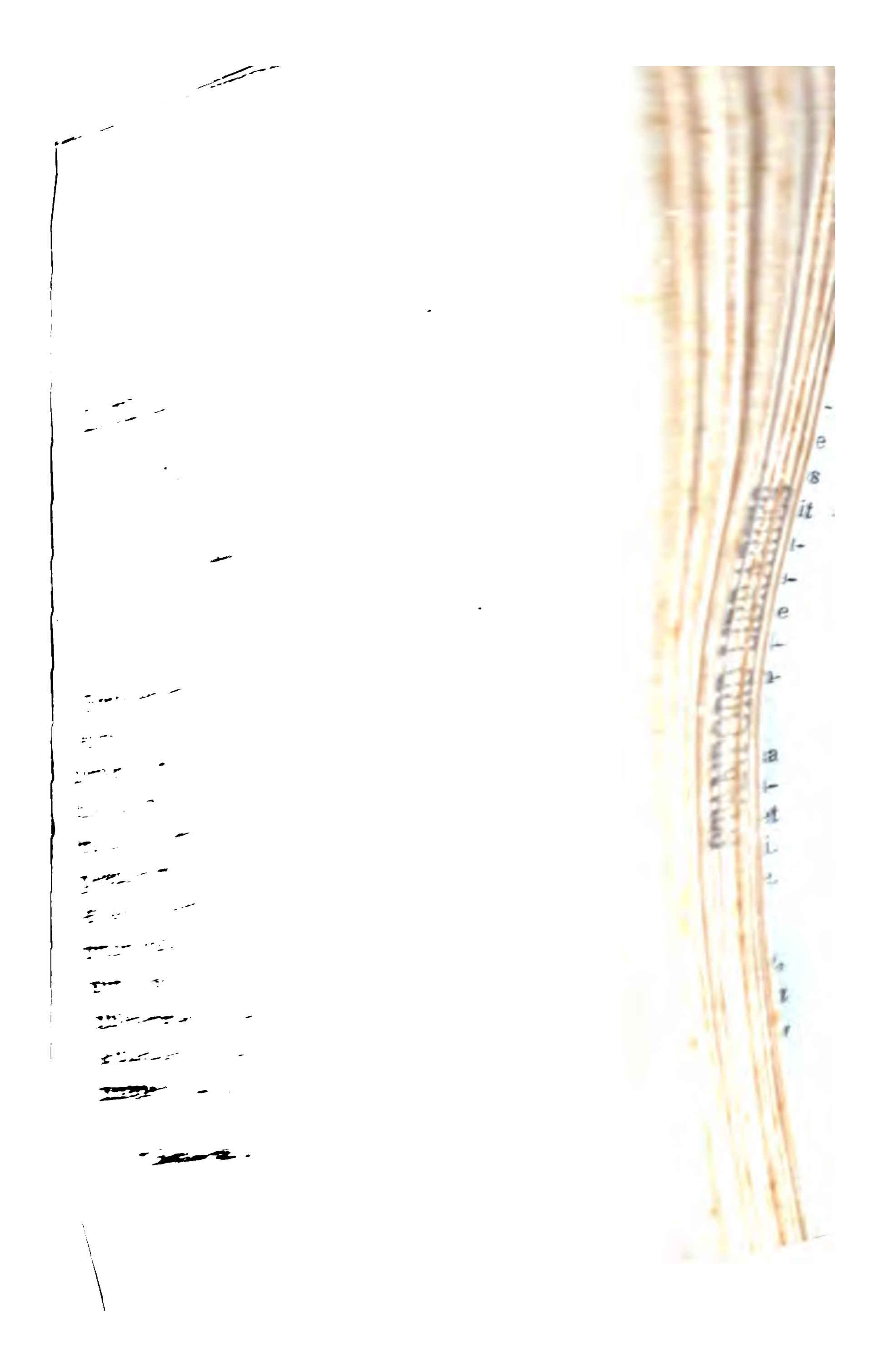
Louis LEGER.

Paris, 15 novembre 1885.

[1] *Revue des Deux-Mondes,* novembre 1885.



LA





phante en a ajouté dernièrement un nouveau, la Bulgarie, qui ne paraît pas devoir être moins vivace que ses aînés ; près de cette principauté, un peu étouffée dans les limites trop étroites que lui a imposées le traité de Berlin, une autre Bulgarie a été constituée sous le nom de Roumélie ; les provinces de Bosnie et d'Herzégovine, occupées, à titre plus ou moins provisoire, par l'Autriche, sont rentrées en possession, sinon d'une indépendance absolue du moins des moyens de civilisation et des franchises morales qui leur faisaient défaut depuis quatre siècles. Enfin, un autre État, bien plus grand par le rôle qu'il a joué dans l'histoire que par la surface qu'il occupe sur le sol, le Monténégro, a vu son indépendance, naguère trop souvent contestée, — nous ne dirons pas reconnue, le mot serait inexact, — mais saluée avec sympathie par les puissances, et ses frontières élargies au détriment de l'ennemi séculaire, qu'il avait toujours su écarter de ses montagnes.

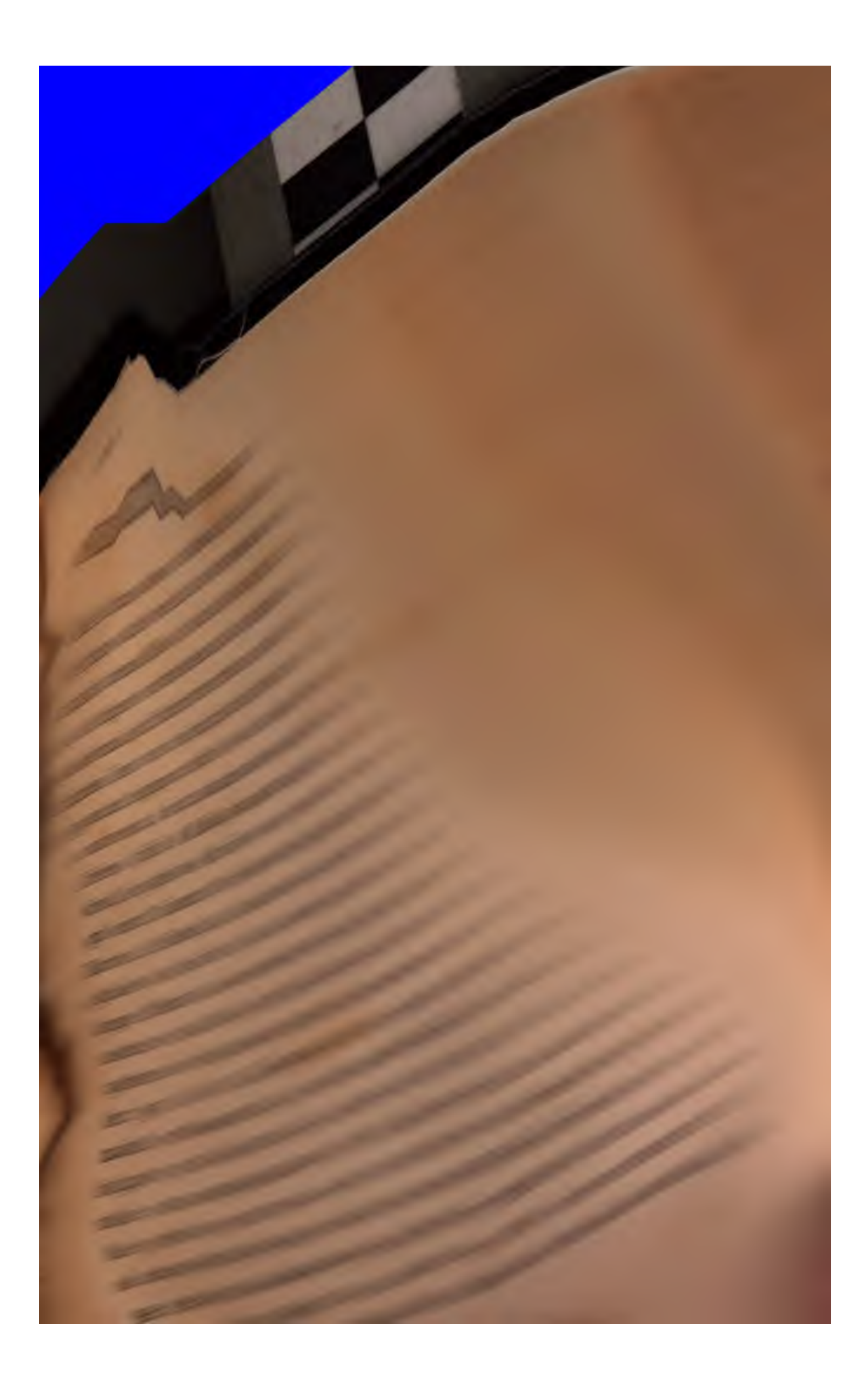
Ainsi des millions de chrétiens ont été affranchis de la domination musulmane ; des millions d'Européens, nos frères par la race et par

aptitude à constituer un État, un groupe
tique ; on ne conteste pas leur intelligen
leurs capacités littéraires. Le prestige
descendance lointaine, même en certain
douteuse, leur assure une sympathie, un
pect, dont profitent ceux-là mêmes qui n
vent pas sur le sol affranchi du royaume h
nique.

Jusqu'ici il n'en a pas été de même pou
Slaves ; les événements accomplis depuis
demi-siècle ont forcé les diplomates à leur
connaître une existence politique, mais b
coup de bons esprits se demandent encore
inquiétude quel rôle ces peuples nouveaux
jouer dans l'histoire de la civilisation. Faute
connaître leur passé, on conteste leurs ap
tudes d'avenir ; on affirme volontiers que
civilisation n'a rien gagné à leur affranchisse
ment, qu'elle y a même peut-être perdu et
qu'au fond il aurait mieux valu et pour nous
et pour eux qu'ils continuassent de végét
indéfiniment sous la domination du croissan
Ce n'est pas assurément l'avis de ceux qui on
étudié de près les annales et la littérature de
ces nations trop longtemps dédaignées. Ils

I

Parmi les petits États qui viennent
constituer ou de s'agrandir au détrim
l'empire ottoman, le moins considérab
plus attardé, à ce qu'il semble, au point d
de la civilisation, c'est la Bulgarie. Et ce
dant l'ancien royaume de Bulgarie joue
rôle considérable dans l'histoire littéraire d
Slaves au moyen âge. Situé aux portes mêm
de Byzance, c'est lui qui sert d'intermédiai
entre le grand foyer de la civilisation hell
nique et les Slaves orthodoxes, et quand, aprè
l'invasion musulmane, il a cessé d'exister, sa
littérature défraie encore pendant des siècles
celles des pays voisins, notamment de la Russie.
Elle est, par l'importance de ces productions et
par la date où elles apparaissent, la première



nisés. Quand ils traversèrent la Bulgarie pour aller évangéliser les Moraves, ce royaume n'était pas encore chrétien. Le prince qui le gouvernait, Boris, — une sorte de Clovis barbare, — comprit que l'État païen de Bulgarie aurait peu de chances de subsister à côté des empires chrétiens des Francs, des Grecs et des Moraves. Il se convertit, et son peuple suivit plus ou moins spontanément l'exemple du souverain. Pour s'assurer des alliances contre les retours offensifs de Constantinople, il entra en rapports directs avec la curie romaine et s'efforça de se concilier sa bienveillance.

Cependant la Bulgarie ne reçut point de Rome la liturgie latine, et quand le schisme de Byzance eut éclaté, tout en se rattachant à l'église grecque orientale, elle n'en accepta point l'idiome. L'église slave, fondée dans la grande Moravie par les apôtres bulgares Cyrille et Méthode, s'était écroulée au début du dixième siècle sous les coups de l'invasion magyare. Elle n'a même pas laissé de traces dans les pays qui l'avaient vue naguère si florissante. La Bulgarie en recueillit les débris dispersés ; elle n'avait point entendu la parole

vées depuis. Elle comprenait, outre la Thrace et la Macédoine, la plus grande partie de la Serbie actuelle, de la Thessalie et de la Syrmie. L'empire bulgare avait, écrit l'Arabe El Masoudi, trente journées de longueur et dix journées de largeur. Dans cet empire, Siméon se garda bien de faire fleurir la littérature hellénique. Il favorisa au contraire de toutes ses forces le développement de l'idiome national. Toute cette première période porte déjà un caractère essentiellement religieux. La poésie populaire, si chère aux nations slaves, ne pouvait plus être comprise par des esprits nourris de l'éloquence des pères et de la rhétorique byzantine. D'autre part, la rigueur des néophytes chrétiens ne pouvait admettre les traditions littéraires remontant à l'époque païenne et par cela même suspectes au zèle orthodoxe. Le premier besoin des âmes, c'était le besoin de lectures édifiantes et d'enseignement religieux. Il fallait avant tout mettre à la portée des nouveaux convertis les Écritures et les œuvres de leurs commentateurs. Le tsar Siméon lui-même s'occupa à les traduire. Au témoignage d'un contemporain, son palais,

comme celui de Charlemagne, était rempli de livres.

Les ouvrages qui remontent à cette époque sont fort nombreux ; mais il n'est pas toujours aisé d'en déterminer la date ni l'auteur. La plupart des manuscrits sont anonymes ; ils se présentent à nous sous l'aspect de copies postérieures, parfois plus ou moins gravement altérées. On sait, par exemple, que Clément, l'un des cinq, avait écrit des sermons pour les fêtes de l'année et des panégyriques des saints. Malheureusement ces œuvres sont restées inédites. On ne sait auquel des cinq attribuer les deux vies des apôtres slaves, [illegible] et rares monuments historiques [illegible] parfois une simple et forte éloquence [illegible] cependant quelques écrivains dont [illegible] déterminer avec précision l'œuvre littéraire [illegible] est, par exemple, Jean [illegible] Bulgarie, auquel je serai [illegible] a consacré [illegible] graphie [illegible] le traité [illegible] de Damas [illegible] cette traduction [illegible]

bien contre quelles difficultés avait encore lutter la plume de ces traducteurs inexpér mentés.

« Déjà le savant homme de Dieu, Constanti (Cyrille), surnommé le philosophe, qui a support beaucoup de misères, a inventé les lettres slaves il a traduit un recueil des évangiles et des apôtre autant qu'il a pu travailler dans ce monde obscur, et, ayant fait cette traduction, il a passé dans un monde meilleur et a reçu la lumière comme récompense de ses œuvres.

» Étant resté dans cette vie, l'archevêque de Dieu, Méthode, son frère, a traduit tous les livres canoniques, au nombre de soixante-six, de la langue hellénique en slave. Et moi, voulant aussi traduire en slave les paroles du Maître, j'ai eu peur de leur faire tort par ma traduction. Car je savais la lourdeur et la grossièreté de mon esprit, et la faiblesse et la paresse de ma chair. Aussi je laissai tout de côté et m'abstins.

» Mais quelques années plus tard, le saint homme Douks, le moine, insista auprès de moi, alors que j'étais allé lui faire visite, me priant de traduire des livres instructifs et me disant: « Quelle doit être l'occupation d'un prêtre, sinon d'instruire? Puisque tu as reçu cette fonction, il faut que tu la remplisses ».

» Et moi, j'étais dans le doute, alléguant mon

ignorance et ma paresse ; mais craignant la colère du Seigneur et invoquant le nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, j'ai entrepris cette œuvre et j'ai traduit saint Jean, le prêtre de Damas.

» Frères donc, ne me faites pas de reproches, si vous rencontrez quelque parole vague (faible) ; car elle répond à une idée puissante. Comme le dit saint Denys, l'aréopagite, il est inutile et même mauvais de s'occuper de la parole et non du sens et de la force des idées. Ce n'est pas ce que font ceux qui veulent comprendre les paroles divines, mais ceux qui ne s'arrêtent qu'à l'oreille et ne veulent pas savoir ce que signifie la parole.

» Je vous prie, vous qui lirez ces livres, de prier Dieu pour moi pécheur, avec bonne intention de lire attentivement et de me pardonner, si vous estimez que j'ai mal traduit ; car la langue hellénique ne peut pas aisément se traduire par une autre. Il en est ainsi toutes les fois qu'une langue est traduite en une autre ; car le mot qui est beau dans une langue n'est pas beau dans l'autre ; celui qui est énergique dans une langue ne l'est pas dans l'autre. Tel est masculin dans une langue qui ne l'est pas dans l'autre... (Ici le traducteur cite divers exemples de mots grecs et slaves qui ne sont pas du même genre...) On ne peut pas toujours voir le sens des mots grecs, et la raison peut s'égarer. S'il y a un masculin en grec et un féminin en slave, cela fait beaucoup de tort à la traduction. Il y a peu de

mots de cette sorte, mais il y en a. Quelquefois nou avons négligé l'identité des termes pour rendre au tant que possible l'identité des idées ; car c'est pou l'intelligence que nous avons traduit ce livre et noi pas seulement en vue du sens littéral, voulant obtenir la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, honneur, ainsi qu'au Père éternel et au très saint Esprit, maintenant et désormais et dans es siècles. Amen. »

Un autre ouvrage plus considérable de l'exarque Jean, c'est *l'Examéron* (Chestodnev), dont le plan lui appartient, mais dont les détails sont presque tous empruntés aux écrivains grecs. Parmi ces écrivains, l'auteur cite saint Basile, saint Jean Chrysostome, Thalès, Diogène, etc. C'est, ainsi que l'indique le titre, une sorte de tableau de la création. Dans le prologue, il dédie son œuvre au tsar Siméon. Dans le dernier chapitre, il décrit les splendeurs du prince et il fait son éloge. Il nous apprend qu'il n'a pas écrit seul cette compilation, mais qu'il avait coutume de se réunir avec quelques amis et qu'ils mettaient en commun leurs lectures. Ces doctes réunions étaient, sans doute pour la cour de Siméon, ce que l'École palatine fut pour celle de Charlémagne.

A côté de Jean l'exarque [illegible] que Constantin et le moine [illegible] traduit les sermons de saint [illegible] drie et de saint Jean [illegible] attribue une prière en ver[illegible] monument de la poésie slave [illegible] Le moine Chrabr a laissé [illegible] curieux sur les origines [illegible] traité qui a donné lieu [illegible] nombreuses controverses. [illegible] grecques sont également [illegible] que. Un certain Grégoire [illegible] du rhéteur syrien Jean [illegible] Malala; il y joint [illegible] d'Alexandre le Grand [illegible] byzantine, est déjà [illegible] mais les plus singuliers [illegible] tion de la chronique [illegible] Georges Hamartolos est [illegible] gares; c'est l'une des [illegible] alimenteront plus [illegible] Russie.

Enfin, c'est encore [illegible] qu'appartient la grand[illegible] (*sbornik*) intitulée : « [illegible]

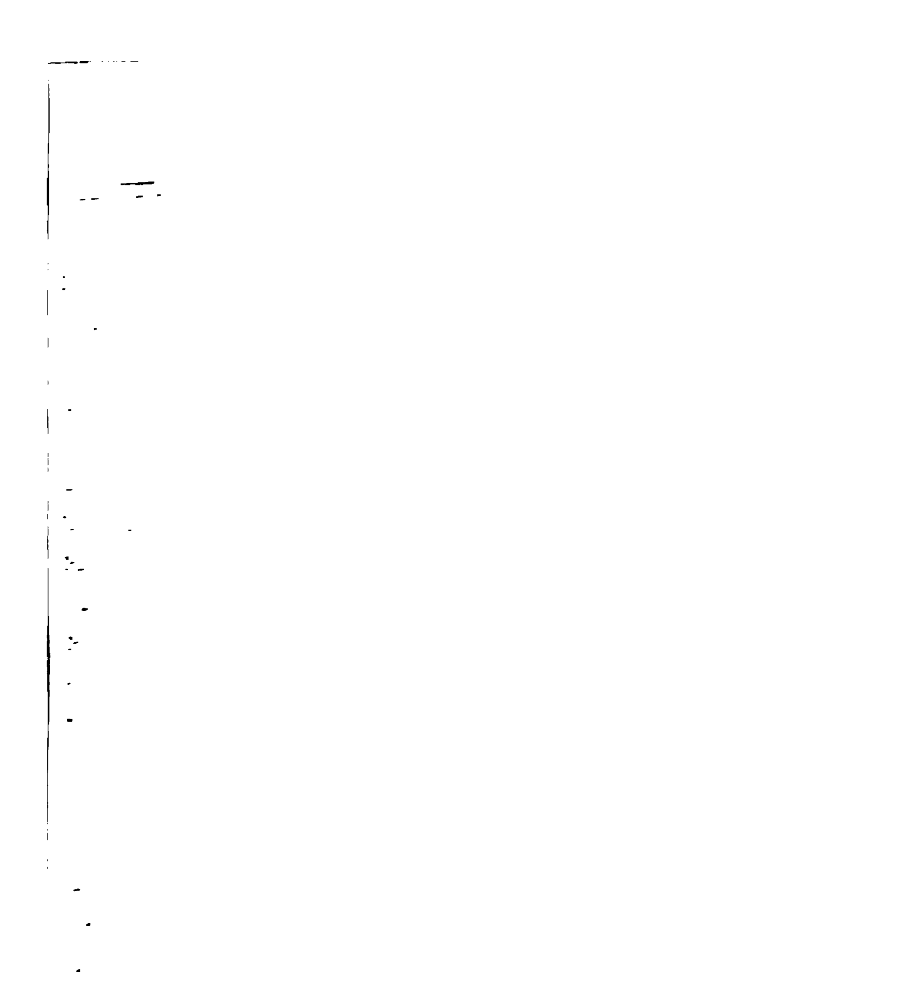
Pères, explication des passages difficiles l'Evangile et des Ecritures brièvement exp pour la mémoire de la controverse. » Ce cueil contient un grand nombre de fragm tirés des auteurs ecclésiastiques, tels qu'An tase, le Sinaïtique, Grégoire de Nysse, J Chrysostome Epiphane, Irénée, August Eusèbe. On y trouve non seulement de théologie, mais encore de l'histoire, de la p losophie et de la rhétorique. On suppose qu a été compilé d'après quelques ouvrages d même genre en langue grecque. Dans la dédicace, Siméon est comparé à un nouveau Ptolémée qui, comme la diligente abeille, emprunte le suc de toutes les fleurs pour le répandre sur les boyars. Cet ouvrage nous a été conservé dans un manuscrit écrit en 1073 pour le grand prince de Russie, Sviatoslav Iaroslavitch.

De tous ces trésors du passé, la Bulgarie n'a rien gardé pour elle-même ; ils se sont, après sa ruine, dispersés aux quatre vents de l'horizon. Enfouis dans la littérature des peuples voisins, on les exhume lentement, sans pouvoir leur rendre complètement leur physio-

nomie primitive. Les futurs savants de la Bulgarie délivrée auront fort à faire pour remettre en lumière l'œuvre de leurs prédécesseurs. Au xe siècle, la Bulgarie a été le foyer, le centre incontestable de la littérature des Slaves orthodoxes, c'est d'elle que la Russie, la Serbie, et même la Roumanie à moitié latine reçoivent la langue sacrée et la religion. L'idiome que les apôtres bulgares ont créé devient l'idiome des actes publics, des lois et des chroniques; il joue à côté et au-dessus des dialectes vulgaires le rôle que le latin a rempli chez nous au moyen âge. Seulement cet idiome ne conserve pas un type uniforme et invariable; en passant chez les nations voisines, il subit dans son lexique et dans sa prononciation l'influence des dialectes populaires. Aussi la philologie moderne distingue soigneusement dans les manuscrits trois rédactions : la bulgare, la russe ou la serbe. Le mont Athos, la cime sacrée, avec ses cloîtres polyglottes, symbolise en quelque sorte ce curieux phénomène linguistique et littéraire; on y voit s'élever l'un à côté de l'autre le couvent bulgare de Zographos, le couvent serbe de Khilandar, le couvent

russe de Pantaleïmon. Ils sont pour les fidèles des trois nations un but de pèlerinages incessants ; ils concentrent, pour les répandre dans les pays les plus divers, les manuscrits des trois rédactions.

roman d'Alexandre et celui d'Adam, les fabuleuses aventures de Salomon ou de la Vierge Marie. Un fait intéressant au point de vue de la littérature comparée, c'est que certaines œuvres byzantines dont le texte grec manque aujourd'hui, nous ont été conservées dans la version slave. Le texte bulgare lui-même n'existe plus sous sa forme primitive ; il ne se rencontre que dans les manuscrits russes. Certains récits fort importants figurent ainsi dans la littérature des deux nations ; telles sont les histoires de Balaam et de Josaphat, de Salomon et du Centaure. Ces récits ont donné lieu dans ces vingt dernières années à des travaux de haute érudition, où les savants russes se sont particulièrement distingués. Ils ont exercé au moyen âge une certaine influence sur la littérature populaire ; on en retrouve la trace aussi bien dans les chants serbes que dans les épopées de la grande Russie ; les poèmes bulgares recueillis de notre temps — nous parlons de ceux qui sont authentiques, bien entendu, — ont aussi subi l'empreinte de ces légendes fantastiques. Toutes ces œuvres sont assurément fort curieuses, et témoignent d'une curio-



Dès le onzième siècle, ces doctrines hétérodoxes prennent nn corps en Bulgarie ; elles sont réunies, coordonnées, combinées avec les traditions populaires par le prêtre Bogomile, qui donne son nom à une secte puissante. Ici se place un curieux phénomène. En général, le monde slave, spécialement le monde slave byzantin, n'a rien donné à l'Europe occidentale et a tout reçu d'elle. La Bulgarie, une fois, du moins, a fait exception à cette loi. Les Bogomiles sont les frères spirituels des Cathares, des Patarins, des Albigeois. L'Europe, dès le moyen âge, eut conscience de ce fait. Le nom des Bulgares — sous une forme qu'un préjugé bizarre ne permet pas de reproduire ici — est devenu l'une des plus injurieuses épithètes de la langue française.

L'histoire vraie des Bogomiles n'a été mise en lumière que dans ces dernières années ; on en a quelquefois exagéré l'importance. Certains publicistes bulgares voudraient en faire la clef de voûte de leurs annales. Le bogomilisme, c'est à les en croire un mouvement comparable à celui dont Jean Huss et ses disciples donnèrent le signal en Bohême et en

sont mystérieux; ils ne visent point à l'écla
Tous leurs actes extérieurs sont tels que
vrai chrétien ne les peut reconnaître, et au
dedans ce sont des loups ravisseurs. Les gens
voyant leur humilité, les tiennent pour orthodoxes et se rapprochent d'eux afin de cherchei
chez eux le salut; eux, comme le loup qui
veut emporter un agneau, se montrent d'abord
très réservés, et répondent modestement qu'ils
cherchent uniquement le chemin du ciel, et
quand ils remarquent un homme simple et
ignorant, ils découvrent le venin de leur
doctrine. »

Cette austérité devait assurément leur concilier le respect et la sympathie des masses; ils les attiraient encore plus par le caractère démocratique de leurs doctrines sociales. Ils repoussaient toute hiérarchie ecclésiastique et prétendaient ramener les chrétiens à l'égalité fraternelle et à la simplicité primitive. Ils rejetaient aussi la hiérarchie politique, déclarant « odieux au Seigneur les boyars et ceux qui servent le prince. » Ils flattaient les partisans des traditions populaires en conservant certains rites du paganisme.

Ainsi on racontait que dans là nuit du 25 juin (la nuit de la Saint-Jean), ils faisaient des enchantements, des avortements et célébraient d'immondes mystères semblables à ceux des gentils. Enfin, ils mêlaient au texte des Écritures « certaines fables ». Ces fables constituaient un des côtés les plus attrayants de leur doctrine. Elles répondaient à mille questions que se posait l'imagination populaire et sur lesquelles l'église officielle restait muette. Sur l'origine du monde, sur l'avenir des âmes après la mort, sur le jugement dernier, ils apportaient tout un monde de légendes fantastiques et pittoresques. Au dire de leurs adversaires, ces légendes étaient loin d'être d'accord entre elles et représentaient des systèmes fort opposés. La plupart admettaient la domination originelle de deux éléments contraires, Dieu et le démon. Les autres ne reconnaissaient que Dieu pour seul principe. Mais c'était surtout le dualisme manichéen qui prévalait dans leur secte. Jusqu'à la venue du Christ, Satan seul avait gouverné le monde. Les Bogomiles racontaient l'histoire de la création du monde et de l'homme avec

un luxe de détails infini; Satan y jouait un rôle beaucoup plus considérable que dans l'Écriture. Ainsi, c'était lui qui avait fait le corps de l'homme dont Dieu avait fait l'âme. C'est pourquoi l'homme appartenait à la fois à Dieu et au démon. Les rêveries des Bogomiles ont donné naissance à toute une littérature, celle des livres *menteurs* ou apocryphes; malheureusement, il n'est pas toujours facile d'y distinguer ce qui appartient en propre aux hérétiques bulgares ou à leurs prédécesseurs, de déterminer quelle est la part des traditions orientales, des éléments byzantins de l'imagination populaire. Question complexe qui est loin encore d'être résolue, malgré les travaux éminents de savants tels que MM. Pypine, Bouslaïev, Tikhonravov, Porfiriev, Sreznievsky, Jagich, etc. C'est surtout la Russie qui nous a conservé ces livres, et ce sont ses érudits qui s'appliquent avec le plus d'ardeur à les commenter.

« Les livres apocryphes qui ont eu le plus de succès, écrit M. Pypine, qui a fait une étude spéciale de ce genre de productions, sont ceux qui étaient le plus accessibles aux masses, tant par la forme



paux personnages de l'histoire et du dogme y figurent, mais embellis de détails légendaires que l'écrivain n'a certainement pu trouver dans aucun livre canonique. Tels sont, par exemple, la dispute du Christ et du Diable, le voyage de la mère de Dieu à travers les tourments de l'enfer, les histoires merveilleuses des apôtres, la mission du Christ descendant du ciel pour prêcher une dernière fois le salut des hommes. Sur tous les problèmes qui piquaient le plus vivement la curiosité des fidèles, les apocryphes fournissaient de tels détails et invoquaient de telles autorités, que le lecteur inexpérimenté leur prêtait une créance absolue. La forme était fort simple ; c'était celle du récit direct ou d'un questionnaire par demandes et par réponses ; cette simplicité rendait ces récits accessibles à toutes les intelligences et faciles à retenir pour toutes les mémoires. En s'efforçant de rendre un compte clair de tous les problèmes, les apocryphes, dans leurs explications de la Bible, se laissaient aller à ce symbolisme arbitraire qui satisfait si aisément la pensée de l'homme patriarcal. »

L'église orthodoxe s'efforça de conjurer les dangers que ces publications faisaient courir à la foi, en les réfutant ou en les signalant au mépris des croyants. Elle dressa des index spéciaux dont plusieurs manuscrits ont été

conservés en Russie : l'un d'eux désigne positivement comme l'auteur de beaucoup de livres apocryphes un pope bulgare nommé Jérémie.

On n'attend [illegible] de nous ici [illegible] complète ni un examen critique de l'ensemble de ces publications. Il y a peu de temps qu'on a commencé à les étudier, [illegible] côtés mystérieux de cette littérature [illegible] pas encore expliqués [illegible] bord quelques titres : [illegible] cres d'Enoch [illegible] patriarches, [illegible] bois de la croix. Evangile de l'enfance du Christ. Voyage de la mère de Dieu [illegible] les tourments [illegible] Jean pose à Jésus [illegible] Deux ou trois extraits [illegible] une idée de cette littérature [illegible] par exemple une [illegible] croix :

« Adam se tenait [illegible] dans le pays d'Eden [illegible] il devait mourir [illegible] étaient fort [illegible]

pas encore ce que c'était que la maladie. Seth dit à sa mère :

» — Ma mère, tu le connais bien, dis-nous ce qui lui arrive.

» — Mon fils, dit Eve, il soupire sans doute après le paradis, il s'en souvient et cela l'afflige.

» Seth alors se dirigea vers le paradis ; un ange lui apporta du bois de l'arbre dont Adam avait goûté et lui dit :

» — Ce bois chasse les esprits impurs, il éclaire ceux qui ont besoin de lumière, et celui qui croit en lui ne faiblira pas.

» Seth prit le bois et l'apporta à son père. Quand Adam le vit, il soupira et dit :

» — Voilà le bois à cause duquel j'ai été chassé du paradis.

» Il le prit, le courba, en fit une couronne, et la posa à terre. Puis de cette couronne poussa un arbre... L'arbre poussa en trois parties, l'une d'Adam, l'autre d'Eve, au milieu était celle du Seigneur, et l'archange donna à Seth la part du Seigneur. Seth l'emporta ; ainsi de la couronne plantée par Adam naquit l'arbre de la croix. »

Une autre légende, combinant les souvenirs bibliques et les traditions populaires, personnifie les maladies fiévreuses et en fait les filles du roi Hérode. Nous la citons tout entière à cause de son étrangeté :

« Près de la mer Rouge se dresse une colonne de pierre ; sur la colonne est assis le saint apôtre Sisini (?) ; il regarde la mer ; elle se soulève jusqu'aux cieux et de son sein sortent douze femmes aux longs cheveux. Elles disent : — Nous sommes les *tresavice* (les trembleuses), filles du tsar Hérode. — Saint Sisini leur demande : — Maudits démons, pourquoi êtes-vous venus ici? — Elles lui répondent : — Nous sommes venues pour tourmenter le genre humain. Celui qui s'enivre, nous nous jetons sur lui et nous le tourmentons ; celui qui dort à matines, celui qui ne prie pas Dieu, qui n'observe pas les fêtes, qui boit et mange en se levant, celui-là est à nous. — Saint Sisini prie Dieu : — Seigneur, Seigneur, sauve le genre humain de ces démons maudits.

» Et le Christ lui envoya deux anges, Sichaël et Anos, et les quatre évangélistes, et ils se mirent à frapper les tresavice avec des bâtons, leur donnant trois mille coups par jour. Les tresavice les priaient disant : — Ne nous battez pas ; là où nous entendrons vos saints noms, dans les familles où l'on adore votre nom, nous fuirons à la distance de trois journées. — Et saint Sisini leur demanda : — Quels sont vos noms diaboliques? — La première dit : — *Treseja* (la trembleuse) ; — la seconde : *Ognieja* (la brûleuse), car de même que la flamme du poêle brûle du bois résineux, de même la fièvre ardente brûle le corps de l'homme. — La

troisième dit : — Mon nom est *Lideja* (la glacée). Lideja fait frisonner le corps de l'homme comme une glace froide et il ne peut pas même se réchauffer dans un poêle. — La quatrième dit : — Je m'appelle *Gnieteja* (l'oppression). Gnieteja pèse sur les flancs de l'homme et il ne peut plus manger. — La cinquième dit : — Je m'appelle *Gtnousa* (?) ; elle pèse sur la tête de l'homme, elle lui brise les épaules et elle se manifeste par la toux. — La sixième dit : — Je m'appelle *Gloukheja* (l'assourdissante). La Gloukheja tombe sur la tête de l'homme, lui bouche les oreilles, lui brise la tête. C'est par elle que l'homme devient sourd.

» La septième dit : — Je m'appelle *Lomeja* (la brisante). Lomeja brise les os et le cerveau de l'homme, comme un grand vent brise le bois sec. — La huitième dit : — Je m'appelle *Pekhneja* (l'enfleuse). C'est elle qui en soufflant fait pousser les tumeurs. — La neuvième dit : — Je m'appelle *Ielteja* (la jaune). La jaunisse est comme une fleur jaune dans un champ. — La dixième dit : — Je m'appelle *Kerkoussa* (la déchireuse). C'est la pire de toutes ; elle déchire les veines des mains et des pieds. — La onzième dit : — Je m'appelle *Gledeja* (?). Celle-là aussi est la pire de toutes ; dans la nuit elle ne laisse pas de sommeil à l'homme ; les démons fondent sur lui et sa raison s'égare. — La douzième dit : — Je m'appelle *Neveja*. C'est la plus âgée de toutes, la danseuse, celle qui coupa la tête de saint

Jean. C'est la pire de toutes ; quand elle saisit un homme, il faut que cet homme meure. »

Voilà certes une singulière paraphrase des fameux vers d'Horace :

Post ignem æthería domo
Subductum, *macies* et *nova febrium*
Terris incubuit cohors.

Écoutez encore la légende des nejits. Les nejits (ne jiti, ne pas vivre) symbolisent, eux aussi, la foule des douleurs humaines ; un manuscrit de rédaction serbe, mais d'origine bulgare, met ainsi en scène l'un de ces personnages fantastiques :

« Un nejit sortait de la mer. Jésus descend du ciel et lui dit : — Où vas-tu, nejit ? Il répond : — Je m'en vais, Seigneur, dans les têtes des hommes, leur ébranler le cerveau, leur briser l'os frontal, leur arracher les dents, leur crever les yeux, leur tordre les lèvres, leur dessécher les veines, leur briser les jambes, détruire leur beauté, les tourmenter d'une façon démoniaque. Et Jésus lui dit : Tourne-toi, nejit, va-t'en dans la montagne solitaire ; là tu trouveras une tête de cerf, loge-toi dedans, car elle peut tout souffrir ; c'est là que tu auras ta demeure jusqu'à ce que le ciel et la terre

passent. Mais laisse en paix les serviteurs du Seigneur. »

Dans un autre récit, saint Michel-Gabriel (*sic*) part pour la chasse, avec son arc de fer et ses flèches. Il ne rencontre ni cerf, ni biche, mais seulement un nejit qu'il trouve en train de casser des pierres.

« Il lui demande : — Qui es-tu ? — Il répond : — Je suis un nejit. Je brise les têtes humaines, j'en arrache la cervelle, j'en verse le sang. — Et Michel-Gabriel lui dit : — Maudit nejit, cesse de déchirer des cervelles, de briser des têtes d'homme ; va dans la montagne déserte et entre dans la tête d'un cerf ; elle peut te supporter. Si je te retrouve désormais, je te couperai en morceaux, je te transpercerai de mes flèches. — Le nejit le pria : — Ne me coupe pas ou ne me transperce pas, je vais m'enfuir vers la montagne dans une tête de cerf. »

Les livres bogomiles répondent à toutes les questions ; on vient de voir quelle est l'origine des fièvres et des maladies. Voici maintenant la solution d'un problème de météorologie. Un pèlerin demande à un ange pourquoi la lune n'a pas la lumière du soleil. L'ange lui répond :

le nord chez les Russes des Carpathes; cette découverte atteste d'une façon irréfutable le rôle que la mythologie populaire a joué dans cette singulière littérature.

qu'elle ait eu, apparaît au xve siècle, au lendemain de la ruine de l'empire; son œuvre est consacrée à l'histoire d'un pays voisin.

Même pendant la période tragique de l'invasion musulmane, c'est toujours la théologie qui domine dans la littérature ; c'est contre les hérétiques et non pas contre les infidèles que les évêques bulgares aiguisent les traits de leur lourde et pédantesque éloquence. Les monastères se multiplient, heureusement pour le pays, car après la conquête ils deviendront les seuls abris de la pensée nationale. La Bulgarie est assez riche en théologiens pour en fournir aux pays voisins. Ainsi Grégoire Tsamblak, qui fut métropolitain de Kiev, avait d'abord été hégoumène du monastère serbe de Detchani. Constantin, dit le philosophe, appartient à la littérature serbe par son remarquable ouvrage sur la vie du despote Etienne Lazarevitch. Mais les malheurs qui fondaient sur leur pays n'inspirèrent pas aux écrivains bulgares les accents qu'on eût pu attendre de leur douleur patriotique. Le patriarche Euthyme qui fut témoin de la chute de la capitale bulgare, Tirnovo, assiégée par le fils de Bajazet, Tchelebi, joue

un grand rôle dans l'histoire de son temps ; il n'a pas su la raconter. Quelques vies de saints bulgares, écrites par lui, offrent de loin en loin un détail intéressant sur les annales nationales, mais le tout est noyé dans un fatras théologique. Le seul ouvrage de valeur est celui de Constantin le philosophe, dont nous venons d'indiquer le sujet; on y trouve un sentiment sincère des exigences et des lois de l'histoire.

Ainsi la religion a tout absorbé dans la pensée du peuple bulgare; elle lui a imprimé une direction exclusive, elle a étouffé au profit d'une seule toutes les aptitudes intellectuelles. L'esprit bulgare a crû comme ces arbres mal exposés dont les branches s'obstinent à ne pousser que d'un seul côté.

Est-ce à dire cependant que cette période monotone ait été complètement stérile? Non assurément; en s'appliquant à traduire les œuvres de la théologie grecque ou byzantine, la Bulgarie a ouvert aux littératures des peuples congénères une voie où sans elle elles ne seraient entrées que bien plus tard isolément. En concentrant toute l'activité des esprits sur la religion et sur la langue sacrée, elle leur a donné

la force de vivre en dépit de l'oppression musulmane, en dépit de la tyrannie, plus dangereuse qu'ont exercée depuis la conquête les Grecs du Phanar. Si, malgré tant de catastrophes, la langue et l'esprit national ont persisté, le mérite en revient à ces moines, à ces évêques, même à ces hérétiques, dont nous avons tout à l'heure signalé l'influence. Si incomplètes que soient encore aujourd'hui les notions acquises, si peu satisfaisants que soient les résultats obtenus, il n'est pas permis d'étudier la renaissance littéraire des Bulgares sans s'être au moins rendu un compte sommaire des origines de leur littérature et de ses vicissitudes au moyen âge.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

De littérature dans ces conditions il ne saurait évidemment être question. La bibliographie enregistre, à titre de curiosités, deux publications du seizième siècle ; l'une est un psautier imprimé en 1569 ; l'autre un livre de prières paru l'année suivante. Ces deux volumes sont imprimés à Venise. Au siècle suivant, on voit paraître à Rome (1651), par les soins d'un évêque catholique, un eucologe qui renferme quelques curieux appendices, par exemple la lettre apocryphe du roi Abgar au Christ, des prières pour le mal de tête, pour la stérilité des femmes, etc..... Dans les villes, le clergé grec substitua son idiome au slavon ; les prêtres des campagnes restèrent fidèles à la tradition nationale ; n'ayant point chez eux d'imprimeries, ils se servaient soit de vieux manuscrits sur parchemin légués par leurs prédécesseurs, soit de livres imprimés à Venise, en Serbie ou en Valachie. Mais ce clergé national dut peu à peu céder la place aux prêtres grecs imposés par les intrigues ou la vénalité du patriarcat de Constantinople. La renaissance de l'hellénisme, renaissance qui est certainement un des triomphes de la civilisation moderne, faillit

porter le coup de mort à la nationalité bulgare, déjà épuisée par l'oppression du gouvernement turc, de ses agents dociles ou de ses officiers révoltés.

A la fin du siècle dernier, il semblait que la nationalité bulgare n'existât plus ; les savants européens ne voyaient dans les pays situés entre le Danube et la mer Egée que des Hellènes ou des Ottomans. Les linguistes les plus érudits, les premiers maîtres de la philologie slave, Kopitar, Dobrowsky, confessaient n'avoir aucune idée de la langue bulgare et n'en avoir entendu que vaguement parler. Quand Schafarik publiait à Bude, en 1826, son *Histoire des littératures slaves*, il avouait n'avoir eu en main aucun livre bulgare, et il portait à six cent mille âmes le total d'une nation qui est aujourd'hui évaluée à plus de cinq millions. Quand les Russes firent, en 1828-1829, la première campagne du Balkan, l'une de leurs revues les plus célèbres, le *Télégraphe* de Moscou, constatait avec surprise que la Bulgarie était habitée par des populations orthodoxes dont la langue se rapprochait de l'ancien slavon.

« Il ne faut
le peuple bulg
et de l'Europ
nombre, nul p
et de centre, l
ception de qu
jadis un temps
ses patriarche
vue politique e
aucune idée d
par leur nati
qu'il existait q
de leur race. I
chez les Bulga
instruit cessai
Seule la popul
la langue slav

Pendant tou
turque, les éc
seuls établissem
enseignement y
d'autre but que
jeunes gens à l'
donnée d'une f
ment mécanique.

[1] Histoire des Bulg

grecque à la liturgie slave. Les écoles ecclésiastiques furent également hellénisées, et ce fut l'étude du grec ancien qu'on imposa aux malheureux Bulgares. Ils l'apprenaient machinalement, comme leurs congénères les Bosniaques mahométans apprenaient l'arabe du Coran. Dans les cités où l'évêque représentait la plus haute autorité et le type le plus haut de l'homme civilisé, les bourgeois, pour lui complaire, s'hellénisaient à l'envi. Un peu plus tard, on vit se fonder dans les villes des écoles un peu plus relevées où l'on enseignait Lucien, Homère, Plutarque et Xénophon. Ces écoles étaient absolument laïques. Elles contribuèrent singulièrement à helléniser la classe commerçante et bourgeoise ; vers la fin du dix-huitième siècle, il était de mode de rédiger la correspondance commerciale en grec ou tout au moins d'écrire le bulgare en caractères helléniques. Cet état de choses se prolongea dans beaucoup d'endroits jusqu'à la moitié de notre siècle. En 1845, le voyageur russe Grigorovitch ne trouvait dans la ville d'Ochrida aucun habitant qui sût lire l'alphabet slave. Aujourd'hui encore, on rencontre des vieillards qui ne savent

écrire leur langue qu'en lettres grecques. M. Jireczek cite à titre de curiosité une traduction bulgare de l'Evangile imprimée en 1852, à Salonique, *en caractères grecs.*

Le clergé bulgare proprement dit restait plongé dans la plus grossière ignorance. Plusieurs de ses membres ne savaient ni lire, ni écrire ; ils achetaient à prix d'argent leurs cures ou leurs vicariats, « débridaient » tant bien que mal leurs offices et vivaient du produit de leurs terres. La calotte et la longue barbe étaient les seuls insignes qui les distinguaient des fidèles.

L'épiscopat grec ne se contentait pas d'helléniser l'église et l'école. Il mettait une sorte de rage pieuse à détruire les monuments écrits de l'ancienne littérature bulgare. On possède à cet égard d'irrécusables témoignages. Tantôt les manuscrits étaient brûlés, tantôt on les jetait dans la mer. Les jésuites n'avaient pas mis plus de zèle à détruire en Bohême les monuments de la littérature hussite. Les hégoumènes grecs imposés aux anciens monastères slaves ne manquaient guère de signaler leur prise de possession par quelque autodafé. Grigorovitch

recueillit à ce sujet, en 1845, de curieuses et lamentables indications. Une revue bulgare a raconté naguère (1864) le trait suivant, qui est bien caractéristique. En 1823, le métropolitain de Sofia, Joachim, apprit que dans le village de Tserovena, il y avait une certaine quantité de manuscrits et d'*ikones*[1] bulgares; il ordonna aux paysans de charger ces objets sur un chariot et de les brûler, ou de les enterrer en dehors du village, les menaçant de ne point leur faire de visite pastorale s'ils désobéissaient. Les paysans exécutèrent cet ordre sauvage et enfouirent les reliques suspectes. Trois manuscrits seulement échappèrent, sauvés par un pope intelligent. En récompense de sa docilité, la paroisse reçut des livres grecs et des images avec des inscriptions grecques. Quarante ans plus tard, on fit des fouilles pour essayer de retrouver quelques-uns des trésors perdus; il ne restait plus dans la terre que les cadres des ikônes et quelques fragments de parchemin à moitié pourris. Le métropolitain Hilarion ne se mon-

[1] Images, en grec *eikon*.

tra pas moins zélé que son prédécesseur Joachim. Il avait ordonné de percer une porte derrière l'autel de la cathédrale de Tirnovo. On découvrit par hasard une chambre voûtée pleine de manuscrits ; c'était l'ancienne bibliothèque des patriarches ; la chambre renfermait aussi des reliques. On n'en fut pas embarrassé, on les vendit en Valachie. Quant aux livres, le métropolitain, après avoir mis de côté quelques manuscrits grecs, les fit brûler solennellement.

V

La renaissance littéraire des Bulgares ne commence guère que vers 1820. Cependant, dès le siècle précédent, on peut en signaler les signes avant-coureurs. Le premier des précurseurs fut un moine du mont Athos, Païsii. On ne sait presque rien de sa vie ; il était né vers 1720, non loin du fameux monastère Rylski ; il était entré au non moins célèbre couvent de Khilandar, jadis illustré par les saints et les rois serbes. Ce couvent reçut en 1758 la visite d'un historien éminent, Raitch[1] ; il venait y chercher des documents inédits pour l'histoire des Slaves méridionaux. Son exemple excita peut-être Païsii aux études historiques. Tou-

[1] Historien serbe qui a publié en 1794 une histoire des Slaves méridionaux en slavon serbe.

jours est-il qu'en 1762 il avait terminé et mis au jour un ouvrage en slavon-bulgare intitulé : *Histoire slave-bulgare du peuple, des tsars et des saints bulgares, recueillie et mise en ordre par Païsii, hiéromonaque du mont Athos, pour le profit du peuple bulgare.*

L'ouvrage resta manuscrit et ne fut connu d'abord que par de nombreuses copies ; il n'y avait pas alors une seule imprimerie slave dans toute la Bulgarie. Ce mode de publication avait d'ailleurs ses avantages ; le manuscrit échappait à la censure, qui n'aurait pas manqué de le mutiler ou de le supprimer. Le livre de Païsii n'est pas seulement une sèche chronique, un simple ramassis de dates et de faits ; l'auteur a visé plus haut. Il a pour objet la régénération morale de son peuple. Il débute par des considérations générales sur l'histoire qu'il n'est pas sans intérêt de reproduire [1].

« J'étais dévoré de chagrin et de regret pour mon peuple bulgare, en songeant qu'il n'avait pas d'histoire où fussent retracées les glorieuses an-

[1] D'après les extraits qu'a donnés M. Drinov dans la *Revue périodique* (bulgare) de Braila.

nales des premiers temps de notre nation, de nos rois et de nos saints. Les Serbes et les Grecs nous insultaient souvent parce que nous n'avions pas d'histoire ; j'ai vu dans beaucoup de livres et d'histoires beaucoup de choses écrites sur les Bulgares. C'est pourquoi j'ai entrepris de rassembler ces matériaux, et dans ce but je suis allé à l'étranger. Là j'ai trouvé l'histoire de Mauro Orbini [1], qui parle des Serbes et des Bulgares ; il parle brièvement des tsars, mais il ne dit rien de nos saints, car il était latin et schismatique. Malgré de graves douleurs de tête et d'entrailles, je me suis mis au travail... Je n'ai étudié ni la grammaire ni la politique, mais j'ai écrit en simple bulgare. Je n'ai pas eu pour objet d'écrire avec élégance, mais d'écrire l'histoire. Je l'ai compilée dans le monastère de Khilandar. A cette époque, ce monastère payait aux Turcs un tribut de trois mille piastres et il était endetté d'une somme de vingt-sept mille. Il y eut à ce propos beaucoup de troubles et de désordres. Aussi je quittai Khilandar pour aller m'établir au monastère de Zographos ; j'y trouvai beaucoup de documents sur les Bulgares ; je les compilai et je terminai cette histoire pour le bien de notre peuple bulgare. »

[1] Orbini, né à Raguse au XVIe siècle, a publié en italien un curieux ouvrage, *Storia sul regno degli slavi*. (Pesaro, 1601.) Ce travail fut traduit en russe en 1722.

Païsii a pris pour base de son travail le livre de Mauro Orbini et les *Annales* de Baronius ; il ne savait ni le latin ni l'italien ; mais ces deux ouvrages lui étaient accessibles dans des traductions russes. Cependant il ne se borne pas au rôle de simple compilateur ; il parcourt tous les monastères du mont Athos en recherchant les manuscrits qui peuvent lui apporter quelque lumière sur les vies des rois et des saints nationaux, « afin qu'elles soient connues de tous les Bulgares ». Nous avons vu plus haut qu'il allègue pour justifier son entreprise les reproches que les Serbes et les Grecs adressaient à ses compatriotes :

« J'ai vu, dit-il ailleurs, que beaucoup de Bulgares adoptaient une langue et des coutumes étrangères et méprisaient leur propre langue ; j'ai écrit pour leur instruction.

» O nation insensée, pourquoi as-tu honte de porter le nom de Bulgare, ne lis-tu pas et ne penses-tu pas en ta langue ? Est-ce que les Bulgares n'ont pas eu autrefois un puissant empire ? Pourquoi avoir honte de ta race et adopter une langue étrangère ? On dira : les Grecs sont un peuple plus sage et plus politique (Païsii affectionne ce mot de politique et lui prête un sens plus voisin de l'étymologie grecque

nales des
rois et de
insultaien
d'histoire
toires be
C'est pou
tériaux,
j'ai trouv
des Serb
des tsars.
était lati
leurs de
vail... J
tique, n
eu pour
l'histoir
Khilan
Turcs u
detté d'
ce pro
Aussi j
monas
docum
termin
bulgar

[1] Orl
un curi
1601.) (

foi. Nous avons plusieurs manuscrits de
ouvrage ; quelques-uns portent des annotati
des lecteurs ; elles prouvent que les com
triotes de l'auteur n'étaient pas restés indi
rents à son appel. « Lisez ce livre, frères,
une de ces notes ; que sa lecture tourne à vo
profit, à la gloire des Bulgares et à la perte d
Grecs ! » Un autre manuscrit porte cette me
tion : « *Annales bulgares* : que celui qui l
lit, les lise avec soin afin de savoir quel e
pire les Bulgares ont eu autrefois. »

Au point de vue scientifique, l'histoire
Païsii n'a plus aujourd'hui aucun intérêt.
point de vue politique et moral, elle marque u
date importante dans les annales de la Bu
garie; c'est du jour de son apparition (17
que date la régénération intellectuelle d
Bulgares.

Le livre de Païsii, comme les chroniques
moyen âge, trouva des continuateurs : leur t
vail est animé des mêmes sentiments,
ardent patriotisme, une haine profonde p
les Grecs phanariotes. L'une des copies
l'histoire bulgare est due à un écrivain qui
lui aussi l'un des restaurateurs de la nationa

qu'il ne l'est dans notre langue). Les Bulgares sont sots et n'ont point de langue politique ; il vaut donc mieux s'attacher aux Grecs. Mais réfléchissez bien ; il y a beaucoup de peuples plus sages et plus illustres que les Grecs : les Grecs devraient donc renoncer à leur nation comme vous le faites, insensés. »

Et après avoir énuméré les vices des Grecs, Païsii s'écrie : « J'aime encore mieux la simplicité et l'innocence des Bulgares. »

« D'ailleurs, est-ce que les Bulgares n'ont pas eu leur empire et leur période de domination ? Il y eut un temps où ils étaient célèbres par toute la terre ; ils ont bien des fois imposé des tributs aux forts Romains et aux sages Grecs ; ils ont donné aux souverains de ces peuples les filles de nos rois en mariage ; de tous les peuples slaves, le plus illustre a été le bulgare ; c'est le premier qui ait reçu le baptême, le premier qui ait eu un patriarche, celui qui a fait le plus de conquêtes ; les premiers saints slaves ont été de notre race ; l'histoire en donne aux Bulgares de nombreux témoignages. »

Il y a dans ces lignes plus d'une exagération que la critique ne peut ratifier. Mais en face de la tyrannie des Hellènes toutes les armes étaient de mise. Païsii d'ailleurs était de bonne

foi. Nous avons plusieurs manuscrits de son ouvrage; quelques-uns portent des annotations des lecteurs; elles prouvent que les compatriotes de l'auteur n'étaient pas restés indifférents à son appel. « Lisez ce livre, frères, dit une de ces notes; que sa lecture tourne à votre profit, à la gloire des Bulgares et à la perte des Grecs! » Un autre manuscrit porte cette mention: « *Annales bulgares*: que celui qui les lit, les lise avec soin afin de savoir quel empire les Bulgares ont eu autrefois. »

Au point de vue scientifique, l'histoire de Païsii n'a plus aujourd'hui aucun intérêt. Au point de vue politique et moral, elle marque une date importante dans les annales de la Bulgarie; c'est du jour de son apparition (1762), que date la régénération intellectuelle des Bulgares.

Le livre de Païsii, comme les chroniques du moyen âge, trouva des continuateurs: leur travail est animé des mêmes sentiments, un ardent patriotisme, une haine profonde pour les Grecs phanariotes. L'une des copies de l'histoire bulgare est due à un écrivain qui fut lui aussi l'un des restaurateurs de la nationalité

bulgare, l'évêque Sophroni. Le moine du mont Athos ne nous a laissé que quatre lignes de détails autobiographiques ; Sophroni, lui, a écrit des mémoires qui ont été récemment publiés et qui sont fort intéressants.

L'auteur s'appelait de son nom primitif Stoïko Vladoslavov ; il était né en 1739 dans la ville de Kotel que les Turcs appellent Kasan. Il mourut vers 1815 à Bucharest. Vers la fin du dix-huitième siècle, la Bulgarie était tombée dans l'anarchie la plus profonde. La Sublime Porte n'y exerçait plus qu'une autorité nominale ; des chefs plus ou moins indépendants, des *delibachas*, des *dahias*, des *kirdjalias*, etc., s'étaient partagés le pays et l'exploitaient sans vergogne. Les mauvais traitements que Sophroni eut à subir et qu'il raconte dans ses *Mémoires*, pourront donner au lecteur une idée du long martyre qu'eut alors à souffrir le peuple bulgare. On trouvera plus loin une traduction de ce précieux document.

Païsii avait entrepris de raconter aux Bulgares les gloires de leur passé : Sophroni dépeint les sanglantes misères du présent. Tous deux contribueront par des moyens différents

[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

VI

L'œuvre de Sophroni et de Païsii répondait à un besoin réel des esprits ; Bucharest était alors le centre d'un certain nombre de négociants bulgares et d'émigrés ; il devint le foyer d'une agitation littéraire et patriotique : plusieurs livres pédagogiques parurent de 1806 à 1830. L'un des plus utiles fut un alphabet dû au docteur Beron ou Berovitch (mort à Paris en 1871), qui s'était fait l'apôtre de l'enseignement mutuel. Il contribua beaucoup à en propager les méthodes, qui se substituèrent peu à peu aux systèmes vieillis des écoles ecclésiastiques.

Ces travaux pédagogiques ne pouvaient pas avoir un grand retentissement au sein de la nation bulgare. Un homme parut tout à coup

qui, par des publications enthousiastes, enflamma les esprits et ouvrit pour les Bulgares une ère nouvelle de restauration intellectuelle. C'était Georges Veneline. Chose singulière, Veneline n'était point bulgare d'origine. Il appartenait à la nationalité ruthène (petite russienne). Il était né (1802) en Hongrie, dans la ville de Nagy Tibar, comitat de Bereg; son vrai nom de famille était Hutsa; à l'université de Lemberg, où il faisait ses études, il se passionna pour les idées slaves et en devint un des apôtres les plus fervents. Il passa ensuite en Bessarabie; cette province servait d'asile à un grand nombre de réfugiés ou de colons bulgares. Veneline se prit d'un intérêt spécial pour leur nation. En 1829, après avoir fait ses études médicales à l'université de Moscou, il publia dans cette ville (en russe) un ouvrage intitulé : *Les anciens et les nouveaux Bulgares;* ce travail parut au moment même où les Russes marchaient sur Constantinople, où les Bulgares attendaient d'une armée victorieuse l'affranchissement et la restauration de leur nationalité. Il était écrit avec plus d'enthousiasme que de critique; mais dans les cir-

constances d'alors il fit une impression considérable sur le public russe et sur le cercle encore assez restreint des lecteurs bulgares. L'année suivante, l'académie de Saint-Pétersbourg chargea l'auteur d'une mission en Bulgarie. Il devait étudier à fond la langue du pays, préparer une grammaire et un dictionnaire, et tâcher de recueillir des manuscrits dans les monastères. Malheureusement les circonstances au milieu desquelles il arriva étaient peu favorables aux études sérieuses; en entrant à Varna, Veneline y trouva le choléra; d'un côté les armées russes retournaient dans leur pays, de l'autre, les émigrés bulgares traversaient en masse le Danube pour rentrer dans les foyers qu'ils avaient abandonnés; des bandes de haïdouks (klephtes slaves) désolaient le pays; beaucoup de monuments littéraires avaient péri pendant la dernière guerre; les Bulgares instruits, qui auraient pu fournir d'utiles renseignements, n'étaient pas encore revenus; les autres — ainsi qu'il arrive en général chez les peuples ignorants et malheureux — accueillaient les voyageurs avec défiance. Les uns lui cachaient les manuscrits qu'ils

de trente-sept ans ; sur sa tombe on lit l'inscription suivante : « A Georges Ivanovitch Veneline, les Bulgares d'Odessa, 1841. Il a rappelé au monde une nation oubliée, autrefois glorieuse et puissante, et il a ardemment souhaité sa résurrection. »

La ville d'Odessa était depuis le début de notre siècle le siège d'une colonie de Bulgares riches et intelligents. Plusieurs d'entre eux, éclairés par les travaux de Veneline, entreprirent de marcher sur ses traces. Il faut citer avant tout Aprilov et Palauzov. Ils résolurent de fonder en Bulgarie même, dans la ville de Gabrovo, une école d'enseignement secondaire. Les subsides affluèrent. Malgré l'opposition du métropolitain Hilarion, — le même qui avait détruit la bibliothèque patriarcale de Tirnovo, — l'école fut fondée (janvier 1835). Elle eut parmi ses premiers maîtres un jeune moine du monastère de Rylo, Néophyte. Il écrivit pour ses élèves un certain nombre de livres didactiques, dont quelques-uns relatifs à l'enseignement mutuel. Le gouvernement serbe les fit imprimer gratuitement à l'imprimerie nationale de Kragouievats. Bien que moine,

Néophyte était inspiré d'un esprit pédagogique et vraiment libéral : « Il faut d'abord avoir des écoles, dit-il dans la préface de sa grammaire bulgare, ensuite des couvents, d'abord des manuels, ensuite des catéchismes, sinon la leçon aura un caractère purement mécanique et restera sans profit pour l'intelligence. »

Dès ses débuts, l'école compta environ cent vingt élèves; on leur enseignait la lecture, l'écriture, l'arithmétique, la géographie, l'histoire, le grec et la religion. Aprilov avait eu l'idée d'établir également une imprimerie à Gabrovo ; mais il ne put obtenir l'autorisation, malgré les instances de son compatriote le prince Vogoridi. Notons en passant que ce personnage, tout dévoué à la nationalité bulgare, est le petit-fils de l'évêque Sophroni et le père d'Aleko Vogoridi, qui, après avoir été ambassadeur à Vienne, est aujourd'hui gouverneur de la Roumélie, sous le nom d'Aleko pacha.

Des imprimeries bulgares furent cependant établies à Thessalonique (1839), à Smyrne (1840), à Constantinople (1843). Les livres

bulgares continuent d'ailleurs à s'imprimer à l'étranger, à Pesth, à Vienne et même, qui le croirait? à Paris.

Vers la même époque, d'autres écoles s'élevèrent; en 1833 l'école grecque de Svichtovo (Sistova) fut transformée en établissement bulgare. Dans l'espace de six années on vit s'ouvrir treize institutions d'enseignement secondaire. Dix ans après la fondation de l'école de Gabrovo, on n'en comptait pas moins de cinquante-trois. Le nombre des lecteurs s'accroissait en raison de celui des instituts pédagogiques. Certaines publications, vers 1840, obtiennent déjà jusqu'à deux mille souscripteurs. En 1844 parut le premier recueil périodique en langue bulgare.

« Ainsi, dit M. Jireczek, dans son *Histoire des Bulgares,* la régénération du peuple bulgare s'était accomplie dans l'espace d'une vie humaine. La rapidité de cette métamorphose est vraiment digne d'admiration. Au commencement de ce siècle on pouvait encore se demander si les Bulgares pouvaient se relever; quarante ans après, il y avait partout des patriotes, négociants, instituteurs, ecclésiastiques; des écoles nationales se fondaient dans toutes les villes, les livres bulgares se répan-

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] avait [illegible]

[illegible] déjà plus [illegible]

[illegible] dans la [illegible]

[illegible]

[illegible] esp[illegible]

quelles péripéties les Bulgares entrèrent en possession de leur autonomie religieuse. C'est surtout à partir de 1860 que la lutte prit un caractère à la fois aigu et officiel. Quelques catholiques zélés et ennemis de la Russie, des Polonais notamment, crurent pouvoir exploiter le mouvement au profit de l'église de Rome ; ils obtinrent l'adhésion de quelques popes à une *union* qui dura peu, trouva peu de prosélytes et n'est plus guère aujourd'hui qu'un souvenir. Enfin, le 28 février 1870, fut créé l'exarchat de Bulgarie, qui comprenait tous les anciens territoires bulgares divisés en évêchés réservés aux nationaux et soumis à un exarque également indigène. Il ne manquait plus à la Bulgarie que l'indépendance politique. On sait sous quelle forme les traités de San Stefano et de Berlin la lui ont donnée.

« Avec la fondation de l'église nationale, dit M. Jireczek, commença une vie nouvelle. Le système scolaire qui, en Turquie, dépend uniquement de l'église et de la commune, prit un développement rapide. Les écoles sont entretenues en partie par les communes, en partie par les ressources que leur lèguent les particuliers ; elles profitent aussi

maintenant des revenus des évêchés qui étaient gaspillés par des phanariotes. Dans l'évêché de Philippopoli, on comptait, en 1872, 305 écoles primaires, 16 écoles secondaires avec un personnel de 356 maîtres et 12,400 élèves, 24 écoles de filles avec 37 institutrices et 2,265 élèves. Les meilleurs établissements sont l'école déjà ancienne de Gabrovo et celle de Philippopoli et le gymnase de Bolgrad en Bessarabie. Un grand nombre de Bulgares font leur éducation à Constantinople, au lycée français de Galata-Seraï, ou au collège américain (Robert-College), à Paris, à Odessa, à Kiev, à Moscou, à Nicolaïev, à Bucharest, à Belgrade, à Agram, à Vienne, surtout à Prague et dans les écoles secondaires de la Bohême. En Russie, le développement de l'instruction a été particulièrement encouragé par les comités de bienfaisance slaves et par le comité bulgare d'Odessa, auquel un grand nombre d'hommes éminents ont dû leur éducation.

» De nombreuses sociétés se sont occupées de répandre l'instruction. Dans toute localité un peu importante, on trouve une société de lecture (tchitalichté). Des sociétés de femmes se sont organisées dans les villes et ont entrepris de soutenir des écoles primaires ou secondaires. A Constantinople, à Drama (Macédoine), à Bucharest, Kichiniev, Odessa, Vienne, des sociétés se sont créées sur le type des *sullogoi* grecs. Elles ont pour objet de fonder, d'entretenir des écoles, et surtout d'envoyer

des étudiants à l'étranger. Le commerce bulgare a joué un grand rôle dans ce progrès. Les centres du commerce bulgare sont Sistova, Philippopoli et Veles ; il y a aussi des négociants bulgares très riches à Constantinople, à Bucharest et à Odessa. »

La polémique soulevée par la question de l'autonomie religieuse donna une vive impulsion à la littérature, notamment à la presse périodique. De 1845 à 1870, on voit des journaux ou des revues bulgares se fonder successivement à Smyrne, à Leipzig, à Constantinople, à Moscou, à Belgrade, à Bucharest, à Braïla. L'un des plus importants fut le *Cygne du Danube*, publié à Belgrade de 1860 à 1862, par un ardent patriote, Rakovski. Dans les sociétés naissantes et les littératures jeunes, les rôles littéraires sont bien loin d'être délimités comme ils le sont chez nous. Rakovski fut tout à la fois poète, historien, ethnographe, linguiste, archéologue, publiciste, agitateur politique et religieux. Il mena une vie des plus tourmentées. Établi tour à tour en Serbie, en Valachie, en Russie, il publia une foule de travaux qui, comme ceux de Veneline, unissent à une érudition patriotique une fantaisie désordonnée. A

nomie religieuse. Il prépare, dit-on, une géographie détaillée de sa patrie, qui s'annonce comme une œuvre monumentale. À côté de lui, on cite comme des poètes de premier ordre MM. Naïden Gerov, Jinsifov, Vazov; malheureusement nous n'avons pas leurs œuvres sous les yeux et nous ne pensons pas que de simples titres puissent avoir grand intérêt pour le lecteur. Parmi les écrivains dramatiques, d'ailleurs assez peu nombreux, on cite M. Voïnikov, auteur de tragédies estimées; mais la Bulgarie n'a pas encore de théâtre permanent. Parmi les historiens, l'un des plus estimés est M. Krestovich, plus connu sous le nom de Gavril pacha, dont les travaux portent encore l'empreinte des méthodes fantaisistes de Veneline et de Rakovski; mais le grand maître de l'histoire bulgare est actuellement — sans parler de M. Jireczek qui appartient à la Bohême — M. Marin Drinov. Il a fait ses études en Russie et a publié en russe certains de ses travaux; ils sont tous excellents. Il a également donné en bulgare des études fort estimées; il a été l'un des principaux collaborateurs de la *Revue périodique de Braïla,* le

meilleur recueil qui ait paru jusqu'ici en langue bulgare. Il était naguère professeur de philologie slave à l'université de Kharkov. Parmi les romanciers, la première place revient sans conteste à Liouben Karavelov, le frère du ministre actuel, un émigré passionné pour sa patrie et dont la vie tourmentée s'est éteinte au moment même où la Bulgarie régénérée saluait son indépendance.

On peut estimer aujourd'hui à près de quinze cents environ le nombre total des publications qui se sont produites depuis le début de notre siècle. Les recueils de chants et de littérature populaire y tiennent une place assez considérable. Le plus remarquable est jusqu'ici celui des frères Miladinov. Le nom des frères Miladinov se rattache aux plus douloureux souvenirs de la renaissance bulgare. Ils étaient originaires des environs d'Ochrida en Macédoine. L'influence grecque était plus forte dans cette province que partout ailleurs. Dmitri Miladinov, simple instituteur, en fut le plus redoutable adversaire. Il réussit à faire rétablir la liturgie slave dans la ville de Koukouch où il enseignait. Il réunit avec son frère cadet

LA BULGARIE SOUS PASVAN OGLOU

MÉMOIRES DE L'ÉVÊQUE SOFRONI

[illegible]

[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
I [illegible]
[illegible]
sa [illegible]
[illegible]
[illegible]

LA BULGARIE SOUS PASVAN OGLOU

MÉMOIRES DE L'ÉVÊQUE SOFRONI

Les mémoires de Sofroni, évêque de Vratsa, en Bulgarie, offrent un tableau curieux de l'état de cette province vers la fin du siècle dernier, à l'époque où Pasvan Oglou, pacha de Viddin, tenait en échec les troupes du sultan, et se créait, entre le Danube et le Balkan, une principauté indépendante. L'auteur de ces mémoires joue d'ailleurs un rôle important dans l'histoire de la nationalité bulgare.

Il était né en 1739, à Kotel (Kasan). Il mourut à Bucharest vers 1815 ou 1816. On n'a sur sa vie d'autres documents que ceux qu'il nous fournit sur lui-même dans son autobiographie.

Elle donne des détails inédits, non seulement sur les misères que les raïahs avaient à souffrir de la part des musulmans, mais aussi sur l'oppression que le clergé phanariote, cupide et vénal faisait alors subir aux Bulgares. Elle ajoute en somme une page curieuse à l'histoire de l'empire ottoman et de la Bulgarie.

Sofroni fut le premier prêtre bulgare qui osa braver la tyrannie des phanariotes et introduire la langue nationale dans l'église slave. Pendant son exil en Valachie, il s'occupa à rédiger ses sermons et les publia, en 1806, à Rymnik sous ce titre que je traduis intégralement : « *Kiriakodromion,* c'est-à-dire livre dominical, instructions sur les évangiles lus tous les dimanches dans les églises orthodoxes, avec explication et commentaire et récit édifiant pour les grandes fêtes du Seigneur et les fêtes des Saints. Transcrit du slavon et de la très profonde langue grecque en la simple langue bulgare par l'humble évêque de Vratsa, Sofroni, pour l'intelligence du peuple simple. Avec la permission de Dosithée, métropolitain de Hongrie-Valachie, l'assistance des évêques et des chrétiens pieux, publié maintenant, dans la

typographie de l'évêché de Rymnik, Nectaire étant évêque (1806) ».

Ce volume a eu depuis deux éditions, l'une à Novi-Sad (Neu-Satz), en 1856, l'autre à Bucharest en 1865.

La langue dans laquelle ce document est écrit est une sorte de compromis entre le slavon de l'église et le bulgare moderne; les mots turcs y sont encore fort nombreux. L'auteur les emploie généralement pour exprimer des idées relatives au commerce, à l'administration, aux choses militaires. Quelques mots grecs se sont également glissés sous sa plume.

Je n'ai aucun détail à ajouter à ceux que Sofroni fournit sur sa biographie. Je noterai seulement en terminant que la ville de Kotel, sa patrie, a été un des principaux foyers de la renaissance bulgare. De tout temps elle avait gardé sous la domination turque une certaine indépendance. Les chefs portaient le titre de voïévodes. Les Osmanlis n'avaient point le droit d'y résider. Aussi la nationalité slave y était restée plus vivace que partout ailleurs. Elle fut au siècle dernier la résidence du moine Païsii qui écrivit dans la langue du pays la première

histoire de Bulgarie. Elle a vu naître le médecin philosophe Pierre Béron ou Bérovitch, Rakovski, l'historien enthousiaste, Etienne Vogoridi, père du gouverneur actuel de la Roumélie Orientale, Aleko Pacha.

MÉMOIRES DE SOFRONI

Pécheur parmi les hommes, je suis né au village de Kotel de mon père Vladislav et de ma mère Marie, et ils me donnèrent pour premier nom Stoïko. Lorsque j'avais trois ans, ma mère mourut et mon père prit une autre femme. Elle était méchante et jalouse ; il eut d'elle un fils. Elle n'avait d'yeux que pour cet enfant et ne pouvait me souffrir. Quand j'eus atteint l'âge de neuf ans, ils m'envoyèrent à l'école, je n'avais pas pu y aller plus tôt à cause de mon état faible et maladif. A l'école, je montrai beaucoup d'application et d'intelligence et j'appris en peu de temps la lecture courante. Il n'y a point en Bulgarie d'enseignement philosophique (*sic*) en langue slave. Je com-

mençai donc à étudier en grec et j'appris par cœur l'octoic[1]. Au moment où je commençais le psautier, arriva la nouvelle que mon père était mort à Constantinople de la peste, en 1750. Je restai donc sans père ni mère. J'avais alors onze ans. Mon oncle, qui n'avait pas d'enfant, m'adopta pour son fils et me fit apprendre un métier. J'étais dans ma dix-septième année quand mon oncle et ma tante moururent presque en même temps. Un oncle que j'avais à Constantinople mourut aussi; ils étaient tous deux marchands de bétail. Ses débiteurs et ses associés m'obligèrent à aller à Constantinople à la place de son fils, pour recueillir ce qui lui était dû par les bouchers, suivant les habitudes de ce commerce. Mais les bouchers habitent en différents endroits à Constantinople et en Anatolie. Nous voulûmes donc un jour, moi et l'un des associés, aller en Anatolie; nous descendîmes au port pour y prendre une barque. Nous en cherchions près des palais impériaux. Elles étaient près de Scutari, et nous autres gens simples, nous allions y descendre, quand tout

[1] Recueil de chants religieux.

à coup nous voyons dans un endroit une grande foule et deux lutteurs qui se battent. Et en haut il y avait des palais élevés. Nous ne savions pas, mais il était possible que le tsar[1] fût là en personne. Quand ils eurent fini de lutter, on les entraîna vers les palais impériaux. Toute cette foule et nous aussi, nous allâmes et nous nous arrêtâmes entre la porte impériale et Jali-Kiosk, là où étaient attachées les barques impériales. Nous étions là, nous demandant où nous devions aller quand apparut un bostandji. « Pourquoi venez-vous ici ? » nous dit-il. « Allez-vous-en bien vite, ou je vous coupe la tête. » Nous nous excusâmes, disant que nous étions des gens simples et étrangers. Comme nous retournions sur nos pas, nous fûmes saisis par des janissaires qui montaient la garde là et ils cherchèrent à nous tuer pour avoir passé avec cette foule.

Nous réussîmes à leur échapper, allâmes au port public et passâmes à Scutari.

J'étais alors jeune et beau de visage. Les Turcs sodomites, dès qu'ils me virent, s'empa-

[1] Le sultan.

rèrent de moi sous prétexte de vérifier mon reçu du *haratch*[1], trouvèrent qu'il n'était pas en règle et m'enfermèrent au loin dans un jardin. Les Turcs qui étaient là jouaient de la flûte, dansaient et se divertissaient dans une maison qui était près de la route. Je devinai pourquoi ils m'avaient enfermé. Par bonheur, il y avait une clef à l'intérieur et je m'enfermai immédiatement.

Les sodomites venaient à la porte, me priaient d'ouvrir et me passaient par une fenêtre des ducats. Voyant de quoi il s'agissait, je me mis à crier. Il y avait vis-à-vis des maisons juives. Des juifs vinrent aussitôt et me demandèrent : « Pourquoi cries-tu ? » Je leur dis toute l'affaire. Ils allèrent trouver mon compagnon, donnèrent un peu d'argent au collecteur d'impôts et me délivrèrent de ces sodomites.

Nous recueillîmes tout l'argent que nous pûmes et nous revînmes en bonne santé à Kotel. Quand nous eûmes réglé les comptes, mon défunt oncle se trouva redevable de quatre cents gros[2] (piastres). On les passa

[1] Capitation.
[2] Environ 5,000 francs.

à mon compte et je fus chargé de les payer.

Mais pendant que j'étais allé à Constantinople, mes parents avaient pillé les objets qui se trouvaient dans ma maison et les avaient cachés. Les créanciers de mon oncle vinrent avec un juge turc pour dresser l'inventaire de ce qui était dans ma maison. Ils trouvèrent naturellement peu de chose et s'imaginèrent que c'était moi qui avait caché les valeurs. Le juge ordonna de me battre la plante des pieds[1]. Mais le Knez[2] du village ne le permit pas. Car il savait que j'étais innocent. On m'enferma enchaîné et on me retint en prison trois jours. Quand mes parents eurent pris encore quelques objets, on me remit en liberté. On me fit jurer que je n'avais rien caché. J'allai ensuite à Schoumen (Choumla), auprès de l'évêque, pour me justifier; nous faillîmes être tués en route par les haïdouks[3]. Mais avant que ces créanciers ne se fussent mis à réclamer leurs créances, mes parents m'avaient offert de me

[1] *Na falaga*, avec l'instrument destiné à maintenir les pieds du patient.

[2] Maire, ou ancien du village. Mot slave.

[3] Brigands des montagnes. Ce sont les klephtes bulgares. Le mot est d'origine hongroise *hajdu* pl. *hajduk*.

marier; car il n'y avait personne qui s'occupât de moi. J'avais dix-huit ans; j'étais jeune, naïf; je ne savais pas qu'en fin de compte mon défunt oncle se trouvait endetté et qu'on mettait toutes ses dettes à mon compte; j'avais un peu d'argent; mais j'avais acheté la maison de mon oncle de son vivant; quand je me mariai, je dépensai ce qui me restait. Je comptais sur mon commerce. Mais après ce jugement, quand on eut mis la dette à mon compte, je n'avais plus un para vaillant. Tant que je n'ai pas eu payé cette dette, quelle misère n'ai-je pas supportée! Quels affronts de la part de ma femme! Elle était un peu orgueilleuse.

Je pensai à quitter ma maison et ma femme, à aller travailler par les villages, pour gagner ma vie. Quelques-uns des premiers tchorbadjis apprirent que je voulais m'en aller, m'appelèrent et me dirent : « Ne va nulle part, reste ici; notre évêque doit venir ces jours-ci et nous le prierons de te faire prêtre. » Le troisième jour le prélat vint et ils lui présentèrent leur requête; il dit qu'il me donnerait la tonsure le dimanche suivant. Ils lui donnèrent soixante-dix piastres; cela se passait le mer-

credi ; et moi, je me préparais pour le dimanche. Le vendredi l'économe vint m'apporter cet argent et me dit : « Sache que l'évêque ne te fera point prêtre ; un autre a offert cent cinquante piastres ; c'est celui-là qui aura la tonsure. » Quelle humiliation et quel chagrin pour moi qui m'étais confessé au pénitencier, qui avais reçu mon certificat, et qui avais tout préparé. Mais à qui dire ce chagrin? Je courus auprès de ceux qui avaient présenté la requête et offert l'argent ; ils allèrent chez l'évêque et donnèrent encore trente piastres. Je reçus l'imposition des mains le 1er septembre 1762. Mais comme je savais un peu lire, la plus grande partie des autres prêtres me portait envie. Car tous en ce temps-là étaient de simples laboureurs. Et moi, dans ma jeunesse imprudente, je ne voulais pas me soumettre à eux, tant ils étaient simples et ignorants. Et ils me dénonçaient auprès du prélat. Que de fois ne m'a-t-il pas suspendu ! Ils me détestaient tant !

Or, l'archiérée avait pour protosyncelle un Grec ignorant, illettré ; il me détestait, c'est une chose naturelle. L'homme instruit aime le

savant, le simple aime le sin
l'ivrogne. Je passai ainsi dans
ques années de ma vie.

Pendant l'été de 1768 comm
des Turcs avec les Moscovites. C
terai-je de quelle façon se c
cruels et farouches Agarénie
firent aux chrétiens ! Tout ce
l'esprit, ils le firent. Combien
pas d'hommes! Notre village est
carrefour. Ma maison était loin
d'après nos usages je devais
l'église chaque jour pour les m
les vêpres. Que de chemin je fai
à l'église et revenir à la maison
ils me saisirent, me battirent,
la tête, et cherchèrent à me tuer
conserva.

Puis les pachas commencèrent
me chargèrent d'écrire les teskér
gements. Comme j'écrivais vite,
logements ne leur plaisaient pas

[1] Les descendants d'Agar. Ce mot s'e
ment chez les Serbes et les Bulgares po
Turcs.

si dans trois
je vous ferai
le donne. »
mes l'homme

ne vient pas;
attendant qu'on
pacha m'appela
à fait déses-
répondre à ce
je ne pouvais
douceur : « Vos
» Je lui répon-
patienter un
d'ici à ce soir. »
voya aussitôt un
de piastres. Que
prison? J'eus la
mauvaise nourri-
demandai à m'en
point ; ils m'in-
ptivité malsaine
ux.
dai pas en repos;
près de l'église ;

me demanda : « Pourquoi fuis-tu? Qui te poursuit ? » Je lui répondis : « Effendi, nous sommes des raïas, nous avons peur de tout comme des lièvres ; quand nous avons vu qu'on enlevait le tchaouch, nous avons eu peur et nous nous sauvons. » Il nous dit : « Quel mal cela vous fait-il ? Je vous ai appelés pour vous demander mon chemin. » Ce pacha était terrible, et il s'en alla à Roustchouk et y resta.

En 1775, le Moscovite vainquit les Turcs et passa le Danube. Il prit d'assaut Roustchouk, Silistrie et Varna. En ce temps-là siégeait dans notre village un pacha arnaute, il gardait le défilé pour empêcher les Turcs de s'enfuir comme c'est leur usage. Les cadis, les tchaouchs et les soubachas étaient réunis auprès de lui. Quand ils apprirent que le Moscovite avait pris le vizir assiégé, ils s'enfuirent tous à Sliven. Quelle peur nous avions qu'ils ne nous pillassent dans leur fuite. Les chrétiens veillaient jour et nuit. Ce siège dura vingt-deux jours et on fit la paix; les Moscovites s'en allèrent et abandonnèrent les pays turcs et valaques.

J'allai ensuite à la Sainte montagne[1] et j'y

[1] Le mont Athos. Il porte déjà ce nom dans les plus

restai six mois. A mon retour, j'apprenais à lire aux enfants et je vivais plus heureux. Mais le diable, qui est jaloux de tout bien, excita l'évêque. Il m'offrit de me faire épitrope-économe. Je gâtai mon heureuse vie. Il me fallut voyager au gré de l'évêque d'après la coutume des Grecs, imposer des amendes (à ceux qui se mariaient) sous prétexe de parenté prohibée ou d'autres choses. Je devins juge, mais surtout pour de l'argent, non pas pour moi, mais pour être agréable à l'évêque[1]. Le Dieu saint me traita en raison de mes œuvres. Mais je dirai cela plus tard.

Peu de temps après, il s'éleva une querelle parmi les agas d'Osman Pazar sur la question de savoir qui serait *aïan*[2] et le sultan de Verbitsa[3] établit un aïan, et le vali n'en voulut pas. On fit venir Vekir Pacha de Silistrie pour les

anciens textes slaves, par exemple dans la chronique russe de Nestor.

[1] La vénalité a été, comme on sait, un des traits dominants du clergé phanariote.

[2] Ancien mot arabe.

[3] Il s'agit de quelque prince tartare. Un certain nombre d'entre eux avaient émigré en Turquie dans la seconde moitié du dix-huitième siècle et avaient reçu le titre honorifique de sultans.

mettre d'accord. En arrivant, il tua l'aïan du sultan. Nous vînmes dix hommes de notre village et eux nous imposèrent, comme il leur plut, une contribution de dix bourses (cinq mille piastres) et le pacha mit trois hommes en prison. J'étais l'un d'entre eux. Il envoya les autres chercher l'argent au village, le pacha leur donna un délai de trois jours pour le rapporter. Nous restions enfermés; trois, quatre jours se passent. Ils ne reviennent pas. Nous apprîmes qu'ils étaient allés à Verbitsa pour se plaindre du pacha au sultan. Mes compagnons commencèrent à pleurer à chaudes larmes. « Ah! le pacha nous fera mourir! » Au bout d'une heure à peine, un homme du pacha vint et me dit: « Viens, pope, le pacha te demande. » Je priai Dieu tout bas de me pardonner mes péchés, car je me croyais perdu. Quand j'arrivai auprès du pacha, il me dit : « Où sont vos hommes qui doivent apporter de l'argent? » Je lui répondis : « Effendi, il y a trois jours qu'ils sont partis. Comment auraient-ils pu, en si peu de temps, rassembler tant d'argent, et l'apporter? » Il me répondit : « Giaour, va bien vite et écris qu'ils ne demandent pas cet argent aux

raïas, mais à certains négociants ; si dans trois jours l'argent n'est pas venu, je vous ferai couper la tête et je demanderai le double. » J'écrivis cela et nous accompagnâmes l'homme du pacha.

Trois jours se passent ; l'argent ne vient pas ; nous étions comme des brebis attendant qu'on les égorge. Le troisième jour le pacha m'appela de nouveau. J'allai chez lui tout à fait désespéré. De terreur, je ne pouvais répondre à ce que le pacha me disait. Il vit que je ne pouvais répondre et il me dit avec douceur : « Vos hommes ne sont-ils pas venus ? » Je lui répondis : « Effendi, vous êtes bon ; patientez un peu ; ils viendront certainement d'ici à ce soir. » Il ne voulut point patienter, envoya aussitôt un *moubachir* et prit encore mille piastres. Que ne souffris-je point dans cette prison ? J'eus la dyssenterie qui me vint de la mauvaise nourriture qu'on me donnait alors. Je demandai à m'en aller, mais ils ne me lâchèrent point ; ils m'injuriaient. La terreur et une captivité malsaine firent tomber tous mes cheveux.

Après cet incident, je ne restai pas en repos ; mais j'achetai deux maisons près de l'église ;

je les réparai et j'y dépensai tout ce que j'avais d'argent. Au bout de peu de temps, je tombai malade ; mais ce n'était pas une maladie à me faire rester au lit. J'avais une angoisse au cœur ; je ne pouvais demeurer en place le temps de compter jusqu'à dix, mais je marchais comme un fou au bord de l'eau et je pleurais. Il me semblait que mon cœur voulait sauter hors de ma bouche. Telle était l'angoisse où j'ai vécu. Dieu me punissait à cause de ma folie, de l'orgueil que m'avait donné ma qualité d'épitrope, de mes exactions commises au détriment des innocents. Et chez nous, il n'y avait pas de docteurs ; quelques vieilles femmes faisaient des sortilèges et prétendaient me guérir, mais sans résultat. J'allai à Constantinople et j'y dépensai beaucoup d'argent.

Ensuite vint la guerre des Turcs avec les Moscovites et les Allemands[1]. Le vizir Isouf Pacha passa l'hiver à Roustchouk et mon fils alla en Valachie et acheta des porcs ; il perdit quatorze cents piastres. Quand il vit que nous

[1] Il s'agit de la guerre entre la Turquie d'une part, la Russie et l'Autriche de l'autre, guerre qui se termina par le traité de Jassy (1787-1792).

étions fort endettés, il alla au camp et devint scribe du Kasab-bachi. Au bout de peu de temps, la popesse [ma femme] fut malade pendant six mois et mourut. Nous eûmes encore d'autres dépenses. D'un côté, il passait des troupes et nous avions à les loger, d'autre part, les créanciers ne nous donnaient pas de repos, réclamaient leur argent et voulaient me faire enfermer. Quand je fus un peu rétabli, le pénitencier, à cause des sortilèges auxquels je m'étais soumis, me suspendit pour trois ans. Après ces trois ans, il me permit de reprendre mes fonctions ; mais l'évêque ne le permit pas, parce que mon fils lui devait quatre-vingts piastres d'intérêt pour de l'argent prêté. « Donne-moi, disait-il, cet argent pour que je t'accorde la permission de célébrer la liturgie. » Et il me suspendit encore pour trois années. Que n'eus-je point alors à souffrir des popes ! Comme ils m'insultaient et m'humiliaient, me refusaient l'honneur qui m'est dû, et quand ils me payaient ma part de salaire : « Nous te nourrissons, me disaient-ils, comme un aveugle. » Et c'étaient mes élèves ! Je subis ces humiliations et cette honte pendant six ans.

Tandis que le camp du visir était à Matchin, le Kasab-bachi[1] envoya mon fils avec un de ses hommes pour rassembler des moutons du côté de Philippopoli et ils y allèrent. Cet aga envoya mon fils avec vingt mille moutons au camp ; et il en avait mis à part sept cents pour les vendre. Il les vendit, en effet, plus tard. Ils furent pris par Hàdji Vlasiu et Matei et livrés par eux à un homme qui devait aller à Andrinople les vendre pour la fête du Qourban-Beïram. Quand ils furent arrivés à Fondoukleï, les bergers se prirent de querelle et tuèrent l'un d'entre eux. Le sultan de ce pays les fit arrêter, les mit en prison, et confisqua ces moutons. En ce temps-là le Bostandji-bachi était parti d'Andrinople pour garder les défilés, afin d'empêcher les soldats turcs de s'enfuir. Le sultan livra ces prisonniers au Bostandji-bachi et nous, nous ne savions rien de tout cela. Un jour, vingt Bostandjis vinrent dans notre village et demandèrent : « Qui a vendu ces moutons ? » Nos anciens répondirent : « Ces moutons ont été vendus près de

[1] Le chef des bouchers, c'est-à-dire des approvisionnements de l'armée.

la maison du pope. Demandez-lui qui les a vendus et achetés. Il le sait ; nous, nous l'ignorons. » Ils m'appelèrent et me livrèrent à ces cruels Bostandjis. On nous emmena tous les trois chez le Bostandji-bachi de Sliven. Il se préparait à partir pour Kazanleuk et il nous livra à l'Orta-tchaouch. Il nous emmena dans la direction de Koriten. C'était le 23 juillet ; le temps était lourd et brûlant comme du feu. On nous lia les mains par derrière et on nous fit aller à pied. Nous marchâmes environ deux heures ; la chaleur nous accablait. Nos guides étaient à cheval et nous à pied. Comment les suivre ! Hadji Vlasie, qui était le plus âgé, tomba par terre et s'évanouit. L'Orta-tchaouch alla demander au Bostandji-bachi qui marchait derrière la permission de nous mettre sur nos chevaux. Il répondit : « N'as-tu pas une masse d'armes ? Frappe-les pour les faire marcher. S'ils ne peuvent marcher, coupe-leur la tête et laisse-les là. » Quand nous entendîmes ces paroles, notre cœur défaillit. Nous ne savions que faire. Nous parlementâmes et nous promîmes au tchaouch trente piastres. Car les Turcs se laissent facilement gagner par l'ar-

gent. Quand nous nous fûmes un peu éloignés, il nous mit sur nos chevaux ; nous arrivâmes à Koriten et nous y arrêtâmes. Au bout d'une heure environ, on nous amena devant le Bostandji-bachi et il me demanda : « Qui a vendu ces moutons ? » Je lui répondis : « Isliaïm aga et Hadji Vlasie les a achetés. » — « Combien de moutons a-t-il vendus ? — Sept cents, répondis-je. — N'en a-t-il pas encore vendu ? — Je ne sais pas, je ne sais que cela. — Tu ne sais pas, entremetteur ! » Il donna un ordre ; on me jeta face contre terre, trois hommes s'assirent sur moi et frappèrent mes pieds nus. Seigneur Dieu ! quelle impitoyable bastonnade que celle du Bostandji. Ils me frappaient et me disaient : « Dis combien il a vendu de moutons ? » Je n'en pouvais plus : mon cœur éclatait de douleur. Je leur dis : « Lâchez-moi, je dirai tout. » Ils me lâchèrent : « Je sais, leur dis-je, que le Kasab-bachi a encore vendu des moutons à deux marchands de bétail ; mais combien, et à quel prix, je l'ignore. »

Alors il cria : « Allez immédiatement pendre cet entremetteur. » Les Bostandjis me tiraient pour aller me pendre, je tirais de mon côté,

[illegible]

eux [illegible]

mes [illegible]

leur [illegible]

qui [illegible]

[illegible]

aux [illegible]

au [illegible]

Tsiga[illegible]

déser[illegible]

par le [illegible]

Hadj[illegible]

jour. [illegible]

un[illegible]

a[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

pa[illegible]

Le [illegible]

pas [illegible]

di[illegible]

par[illegible]

gen[illegible]

[1] [illegible]

prison. Que n'eûmes-nous pas à souffrir des femmes des Turcs ! Un pacha vint à passer par le village, et ces femmes coururent lui porter plainte contre nous. Que faire ? Je me sauvai dans le bois et j'y restai deux jours jusqu'à ce que ce pacha fût parti. Et ces bergers restèrent en prison pendant trois mois. Ensuite le Kasab-bachi obtint un firman du vizir, fit mettre en liberté les bergers, prit les moutons au sultan, et se fit remettre par le Bostandji-bachi disgracié, la moitié de notre argent, soit sept cent cinquante piastres. Ce Bostandji-bachi était de Karnobat et il s'appelait Serbez-Olou Mechmed.

Cette affaire une fois terminée, je passai l'hiver dans ma maison. Mais l'évêque ne me donnait toujours pas l'autorisation de servir la liturgie. Les prêtres m'abreuvaient chaque jour d'humiliations. Les anciens me livrèrent au Bostandji-bachi quoique innocent. On m'exploitait à propos de toutes les affaires du village. Que de fois je dus aller au divan du vizir dans l'intérêt des paysans ! Pendant dix ans j'ai appris à lire aux enfants. Chaque dimanche, et chaque jour de fête, je faisais une instruction.

En remerciement [illegible]
nais. pour [illegible]
cet fut par [illegible]
qu'il me [illegible]
m'humiliaient [illegible]
comme un [illegible]
sère. Je partis [illegible]
d'Andrinople [illegible]
me donna une [illegible]
lages. [illegible]

Je savais que [illegible]
qui nous [illegible]
l'avait [illegible]
savais innocent [illegible]
ces moments [illegible]
dans ma maison [illegible]
pope, les [illegible]
mars à la [illegible]
jour là [illegible]
Olga Bostan[illegible]
serviteurs ; [illegible]
une prison [illegible]
sans m'y faire aucun [illegible]
fête [illegible]
avait un [illegible]

possible de me faire du mal. Nous étions quatre attachés à une chaîne courte ; nous ne pouvions pas nous coucher tous ensemble. Quand deux étaient couchés, les deux autres étaient debout. Les Bostandjis venaient auprès de moi et m'insultaient en disant : « Dès que le sultan sera parti, nous t'empalerons. Cela vous apprendra à reprendre au Bostandji l'amende qu'il a perçue. »

On ne laissait approcher de nous aucun chrétien. J'étais comme un bœuf qui attend l'heure de la mort. Le cinquième jour, le sultan s'en alla. Dès qu'il eut franchi la porte du Bostandji-bachi, il vint aussitôt me demander : « Quel est ton nom ? Dis-le moi. » Je le lui dis. Il voulut me tuer.

Quand les Chrétiens apprirent cela, ils vinrent l'implorer, ceux des villes et ceux des villages. Car c'était la fête et ils étaient rassemblés. Les hommes s'adressèrent à un de ses favoris, et les femmes s'adressèrent à sa mère. Elle obtint qu'il me livrât à elle, afin que les Chrétiens ne fussent point affligés par ma mort.

A force de prières on m'arracha donc à cette

cruelle mort. Et comme il avait juré de me tuer, ce jour-là il fit empaler un criminel à ma place. Celui-là était un assassin. Et l'amende qu'on lui avait reprise, il me la fit payer.

Bientôt après cela m'arriva une autre mésaventure plus terrible, plus affreuse que la précédente. Il y avait dans ma paroisse un village appelé Scheklari. Là vivait un sultan appelé Achmed Geraï. Il avait pour femme la fille d'un Khan. Ce sultan devint amoureux d'une jeune fille chrétienne. Il voulut la prendre pour seconde femme. Elle était de ce village et fille d'un certain Jovan-tchorbadji appelé Kouvandji-Olou. La fille du Khan ne permettait pas à son mari de prendre une seconde femme. Il garda donc cette jeune fille pendant quatre ou cinq ans sous sa surveillance, sans l'épouser lui-même et sans lui donner la permission de se marier. Un jour on m'appela à Karnobat pour un mariage. Je demandai : « D'où est la jeune fille ? » On me dit que c'était celle que le sultan avait voulu prendre pour seconde femme, mais qu'il lui avait donné la permission de se marier. Je le crus et fis le mariage.

Au bout de trois jours, j'appris que le sultan

poursuivait le père de la jeune fille pour le tuer. Le père s'enfuit. Le sultan saisit son frère, le battit cruellement, le frappa d'une amende. J'eus peur alors et tombai dans de grandes inquiétudes. Vers ce temps, j'allai à un village appelé Kosten, le seul qui possède une église dans le district de Karnobat, pour célébrer l'office le jour des saints apôtres Pierre et Paul. Survint un homme nommé Miloch; il venait me chercher pour une affaire pressée. Je partis après mon dîner et nous nous mîmes en route avec Miloch. A un certain endroit, non loin du chemin, nous aperçûmes des hommes et des femmes qui faisaient la moisson. Deux Turcs à cheval étaient auprès d'eux. Comme nous passions, ils nous appelèrent. Nous approchâmes. Miloch me dit : « C'est le sultan ». Es-tu, me demanda le sultan, le pope de ce village ? — « Je suis votre esclave », répondis-je. « Est-ce toi, demanda-t-il, qui a marié la fille de Kouvandji de Karnobat ? » « Je suis un étranger, répondis-je, je suis arrivé récemment et j'ignore quelle est la fille de Kouvandji. » Il leva aussitôt son fusil et me frappa deux fois avec la crosse sur les épaules ; puis il dirigea

son pistolet sur moi. Comme j'étais près de lui, je saisis le pistolet; il cria alors à son homme : « Donne vite une corde que nous pendions cet entremetteur. »

L'homme alla et prit la bride de mon cheval qui était double et la jeta autour de mon cou. Il y avait là un saule [1]. Il monta sur le saule et il me tirait en haut par la bride. Mais, comme mes mains n'étaient pas liées, je tirais la bride par en bas et je suppliais le sultan de m'épargner. Et lui, du haut de son cheval, criait : « Viens et enlève ce misérable. » Miloch se mit à le supplier en ma faveur; mais le sultan le frappa au visage avec le canon de son fusil et lui brisa la mâchoire. Alors le sultan se tourna vers le saule, dirigea le fusil sur son serviteur et lui cria : « Pourquoi ne tires-tu pas la corde? Je vais te faire tomber de l'arbre. » Il tirait en haut et moi en bas. Pendant que le sultan tenait les yeux en l'air, Miloch s'enfuit. Il n'y avait plus personne pour m'enlever. Le sultan dit alors à son serviteur : « Descends ; nous irons au village et nous le pendrons là, de façon à ce

[1] Les saules en Turquie sont beaucoup plus élevés et beaucoup plus forts que dans nos régions.

que tout le monde le voie. » Ils me mirent mon cheval en main et je le conduisais par le mors. Il me traînait la bride autour du cou. Le sultan marchait derrière moi, m'insultait en disant : « Si je ne te tue pas, qui tuerai-je? Je t'apprendrai à marier ma femme avec un giaour. » Je me taisais; car j'avais renoncé à la vie. Ils me conduisirent à travers un champ. J'avais de l'herbe et des ronces jusqu'aux genoux et ne pouvais marcher. Que de fois je tombai! Il tirait la corde et manquait m'étrangler. Le sultan marchait derrière moi et me disait des injures. Une fois il lâcha le chien de son pistolet; mais le feu ne prit point. Il arma encore une fois et le feu prit; mais il ne m'atteignit point ou ne me visa point. Car il était ivre. Quand nous fûmes ressortis sur la route, il dit à son serviteur : « Arrête » et nous nous arrêtâmes.

Alors il dirigea son fusil sur moi et me dit : « Giaour, hâte-toi d'embrasser notre foi; sinon tu vas à l'instant même quitter ce monde. » J'étais anéanti par la peur de la mort; mes lèvres étaient desséchées. Je ne pouvais parler. Je lui dis seulement : « Effendi, crois-tu que la foi dépende d'un coup de fusil? Crois-

tu que si tu tues un pope, tu en auras beaucoup de gloire dans le monde? » Il tint longtemps le fusil dirigé sur moi et réfléchit. Puis il me dit : « Veux-tu séparer cette femme de cet homme? » Je lui répondis : « En vérité dès que j'arriverai à Karnobat, je le ferai. » « Jure-le », me dit-il. Que faire? Je craignais la mort : je jurai et dit : « *Valakhi, biliakhi*[1], je les séparerai. » Alors son serviteur me vint en aide et dit : « Effendi, il suffit qu'il les anathématise; elle quittera d'elle-même son mari. » « Alors, répliqua le sultan, s'il en est ainsi, laisse-le continuer son chemin. » Je remontai à cheval, et j'arrivai en un quart d'heure au village de Segmen qui est à deux lieues de là. J'avalai coup sur coup trois ou quatre verres de forte eau-de-vie. Dès que je fus assis, la terreur me prit et je me mis à trembler comme si j'avais la fièvre. A une heure, Miloch arriva là et dès qu'il me vit, il s'étonna et fut comme épouvanté : « Comment, mon père, tu es encore vivant; pendant que je fuyais, je regardais souvent de loin

[1] Formule de serment.

vers le saule, pour voir si tu étais pendu; mais quand j'entendis le coup de fusil, je pensai : Voici qu'il a quitté ce monde, le pauvre pope Stoïko. »

Je souffris ainsi pour des intérêts qui n'étaient pas les miens. Après une année, j'allai à Kara-Bounar, j'y restai une année entière, et vécus en paix.

Quand je dus quitter, les Chrétiens pleuraient et me demandaient de rester une année encore, mais je ne le pouvais. Nos enfants avaient quitté Kotel pour vivre à Arbanasi et j'avais besoin d'être avec eux.

Je partis donc et allai à Arbanasi; j'y restai sans rien faire du 13 mars au mois de juillet. Je passai deux jours dans un monastère. En ce temps-là l'évêque de Vratsa, Kyre[1] Séraphim, devint malade et mourut. Quelques jours après j'allai chez le protosyncelle de Trnovo, Kyre Grégoire, pour une affaire du monastère. Il me dit : « Quitte le monastère; car nous voulons te faire évêque de Vratsa. » Je refusai, me déclarant indigne d'un tel

[1] Κυριος.

poste. « D'une part, disais-je, je suis trop vieux; j'ai cinquante-quatre ans. D'autre part, j'apprends que ce diocèse comprend un grand nombre de petits villages et demande beaucoup de travail. » — « Nous voulons à tout prix te faire évêque, » répondit-il. Quinze jours s'écoulèrent. Le jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix, vint dans notre maison l'archidiacre Kyre Théodose et il me dit : « Voilà, mon père, tant de jours que nous voulons te faire évêque et tu ne veux pas. Maintenant le seigneur métropolitain (il s'appelait Mathieu) m'envoie; il y a chez lui quatre évêques avec leur conseil. Tous t'ont jugé digne de l'évêché de Vratsa; réfléchis donc et donne une réponse. Veux-tu ou ne veux-tu pas? Je suis venu expressément pour cela. Écoute bien, mon père, voilà vingt ans que je sers et je ne me crois pas digne de l'épiscopat; et d'autres paient de l'argent, présentent des requêtes pour l'obtenir, et toi, on te l'offre, sans argent et sans supplique. »

Je réfléchissais, ne sachant que répondre. Mes enfants se mirent à me dire : « Pourquoi, père, ne veux-tu pas consentir, puisqu'on te

le demande, pour que nous ayons, nous aussi, un père évêque? Je me laissai persuader et donnai mon consentement. L'archidiacre me baisa la main et s'en alla. Ensuite on m'appela chez le métropolitain où étaient réunis les évêques; je leur baisai la main; c'était un jeudi. Le métropolitain me dit : « Sois prêt pour dimanche prochain. Nous te consacrerons évêque. » Singulière coïncidence; je fus consacré prêtre en 1762, le dimanche 1er septembre, et consacré évêque en 1794, le dimanche 13 septembre. Je revêtis, quand on me fit évêque, le vêtement épiscopal que portait l'évêque Kyre Gédéon de Kotel quand il m'imposa les mains. Il y eut le jour de ma consécration une grande joie dans la métropolie de Tirnovo, et un grand banquet dans notre maison. Puis je restai trois mois à Arbanasi jusqu'à ce que j'eusse reçu le firman et l'autorisation de Constantinople. Et je partis pour mon diocèse le 15 décembre. Il faisait de la neige et un froid terrible; j'avais l'intention d'arriver à mon évêché pour la fête de Noël. Quand j'arrivai à Pleven, les chrétiens s'étonnèrent de me voir en route pour Vratsa par un pareil temps.

C'est là que j'appris la première nouvelle des troubles. Je demandai : Quels sont ces troubles du côté de Vratsa ? On me dit : « Pazvandji-Oglou est en lutte contre Gentch aga et Hamamdji-Oglou. Il les a chassés de Viddin. Ils ont rassemblé pour se battre contre lui des troupes turques et arnautes. Mais l'armée de Pazvandji les empêche d'arriver dans le *kadalyk* de Viddin, ils restent dans les villages autour de Vratsa. » Comment dans ce cas arriver à Vratsa ? Je restai à Pleven. Nous repartîmes le quatrième jour. J'envoyai en avant des paysans. Ils devaient voir s'il y avait des troupes dans les villages et revenir nous prévenir ; dans ce cas nous nous serions repliés sur Pleven. Nous arrivâmes ainsi jusqu'au village de Koïonlari qui est à moitié chemin de Pleven. Vers le milieu de la nuit survinrent des hommes qui nous dirent que quatre cents pandours de Pazvandji étaient arrivés au village de Branitsa ; Branitsa est à une heure de Koïonlari.

A ce nom de pandours, nous ne savions plus que dire. La terreur nous saisit. Où aller ? J'envoyai des hommes pour me chercher un

iasakdja[1]. Mais vu le froid et la terreur qui régnait, personne ne voulut aller. Après le repas, personne n'arrive. Je craignais que les pandours ne survinssent; nous aurions été pillés ; dès que nous eûmes rencontré un Turc, nous partîmes de ce village. En approchant de Vratsa nous vîmes des troupes nombreuses qui sortaient de la ville et venaient au devant de nous. Mais nous ne savions quelles étaient ces troupes. Quelle terreur tandis que nous nous le demandions ! C'étaient les gens de Vratsa; ils sortaient pour repousser l'autre armée qui ravageait et pillait les villages de Vratsa.

J'arrivai donc dans mon évêché. Il ne valait guère mieux qu'une prison. Soit ! Les chrétiens me reçurent avec joie, j'allais dans les églises les dimanches et je donnais les instructions dans notre langue bulgare; les chrétiens qui n'avaient point entendu les autres évêques parler cette langue [2] me regardaient comme un

[1] Sorte de drogman ou de cavas qui accompagne en Turquie les évêques et les gros commerçants.

[2] Le clergé phanariote avait imposé aux fidèles bulgares l'usage de la langue grecque.

philosophe [1]. J'allais par les villages, je recueillais le tribut des fidèles, mais on m'offrit bien peu de présents, d'aumônes, comme c'est la coutume : car cette année-là, il y avait une grande famine dans toute la Bulgarie ; l'*oka* de farine coûtait vingt *paras* [2]. On me promit qu'on me viendrait en aide plus tard quand Dieu donnerait l'abondance.

Quand j'eus fini dans le kadalyk de Vratsa, au mois de juin, je partis pour aller faire ma collecte à Pleven. J'envoyai des hommes quand j'approchai de la ville pour annoncer mon arrivée ; par bonheur quelques popes vinrent au devant de nous et me dirent : « *Despoti*, il n'est pas possible que tu viennes maintenant à Pleven : Topouz-Olou et Nalbant Olou se battent parce qu'ils se disputent le titre d'aïan. Pas un chrétien n'ose sortir de sa demeure et nous, nous sommes sortis la nuit en cachette. » En arrivant près de Pleven, nous entendîmes des détonations de fusils ; quelle terreur jusqu'à ce que nous fussions passés ! Nous allâmes

[1] Un savant.
[2] L'oka représente un kilo. 200 gr., 20 paras font environ 13 centimes.

à Arbanasi. Quand je fus sorti de mon diocèse par la permission divine cet été-là la peste éclata ; tout fut ravagé, villes et villages. Pas un village ne resta intact à cause de nos péchés. Par peur de la contagion je restai à Arbanasi quatre mois ; l'argent que j'avais rassemblé dans le kadalyk de Vratsa, je le dépensai là. Au mois d'octobre les gens de Pleven vinrent me chercher et me dirent : « Il y a la peste ; mais elle sévit surtout sur les Turcs et elle fait peu de mal aux chrétiens. » J'allai avec eux à Pleven ; un pope vint me baiser la main ; je le regarde, il avait le visage tout en feu. Au moment où il s'en allait, j'entends un autre pope qui lui dit : « Pourquoi as-tu baisé la main du despote (de l'évêque) ? Ne vois-tu pas que tu es atteint de la peste ? » Cela était vrai ; car il mourut cette nuit même. Le lendemain on vint me demander des popes pour l'enterrer : « Si tu n'en envoies pas, me dit-on, nous irons trouver l'aga (le gouverneur) et nous nous en ferons donner de force pour l'enterrer. Ils ont jusqu'ici enterré tous les pestiférés, pourquoi n'enterreraient-ils pas celui-là ? » Que faire ? J'envoyai des popes et ils l'ensevelirent. Le

lendemain ils vinrent tous me trouver et je fis leur connaissance. Je servis la messe pour qu'ils pussent communier, m'en remettant à la grâce de Dieu.

Nous quittâmes ensuite Pleven et nous allâmes par les villages; partout nous consacrâmes l'eau et Dieu me préserva. Nous passâmes ainsi deux années. Avec ce que je rassemblai, je payai à grand'peine le tribut de l'évêque et les intérêts ; je couvris mes frais, mais je ne pus me débarrasser de mes dettes.

En 1796, les haïdouks de Pazvandji apparurent ; ils remplissaient tous les villages et les villes ; je ne pouvais plus aller nulle part. J'envoyai des popes recueillir les contributions des fidèles, mais ils reçurent à peine la moitié de ce qui m'était dû. Cette même année le gouverneur de la Roumélie, Moustapha pacha, marcha avec quarante mille hommes contre Pazvandji Oglou ; il assiégea Viddin pendant longtemps, mais il n'obtint aucun résultat. Après le départ de Moustapha pacha les haïdouks de Pazvandji ravagèrent tout mon diocèse.

En 1797 les Kirdjalis et les partisans de Paz-

vandji marchèrent sur Vratsa et l'assiégèrent pendant huit jours, mais ils ne purent y entrer.

Deux jours auparavant, je m'étais sauvé la nuit, pour aller à Riekhovo et passer en Valachie. Notre cheval chargé de nos hardes s'échappa pendant cette nuit; ce fut une perte d'environ deux cents piastres. Nous passâmes le Danube, au milieu de quelles terreurs, Dieu le sait ! J'allai ensuite à Arbanasi, j'y restai un peu, jusqu'à ce que les Kirdjalis se fussent retirés de mon éparchie et j'allai vers l'automne à Vratsa.

En 1798 Pazvandji Oglou s'était emparé de Roustchouk et de Varna. Les troupes impériales marchèrent en très grand nombre contre lui. Le Kapetan pacha (amiral turc) arriva de Constantinople avec une immense quantité de canons, ainsi que l'illustre Kara Osman Olou d'Anatolie et vingt-quatre autres pachas, et tous les aïans d'Ouroum Eli (Roumélie). Trente mille hommes de troupes — à ce qu'on disait — se réunirent autour de Viddin et tinrent cette ville assiégée pendant six mois, mais ils ne purent rien lui faire. Pendant ce temps-là où ne fuyais-je pas ! Au mois de juin je me

cachai vingt jours de suite dans une cabane de berger, jusqu'à ce que la [illegible] passée. Quand le [illegible] j'allai la nuit à [illegible] épines faillirent [illegible] là deux mois [illegible] procha de [illegible] à Vratsa. [illegible] quelques [illegible] fait [illegible] Hussein [illegible] Gab[illegible] p[illegible] mas[illegible] ass[illegible]

[illegible] fo[illegible] s'[illegible] la [illegible] T[illegible] to[illegible] en[illegible] pas [illegible] Or[illegible]

Au mois d'août j'allai dans mon diocèse; toutes les troupes étaient devant Viddin et se battaient pour prendre cette ville. Mais quelle terreur quand je traversais mon diocèse pour recueillir le tribut. Les soldats turcs revenaient, fuyant le camp; ils ravageaient les villages, dépouillaient les *soubachis* (administrateurs des villages) et moi, j'allais par les villages. Plus tard, quand Pasvan Oglou à la Saint-Dmitri eut dispersé l'armée impériale, je parcourais les villages; les Turcs qui fuyaient devant Viddin se répandaient par les villages; quelle fatigue et quelle terreur ne souffris-je pas pour atteindre Vratsa! Quels bois et quelles vallées n'eûmes-nous pas à traverser! J'y étais depuis quelques jours à peine quand j'appris que Ali pacha marchait sur cette ville avec quinze mille hommes. Les fourriers arrivèrent la nuit. Dès que je l'appris, je me levai à huit heures pour m'enfuir de Vratsa. La nuit était sombre, le temps pluvieux, la montagne âpre et haute. Que de fois je tombai en route! J'arrivai enfin au monastère de Tchérépich; mais nous n'y trouvâmes personne; les moines s'étaient enfuis, le couvent était fermé. Impos-

sible de [illegible]
parut un [illegible]
fugiés, dans [illegible]
près d'eux. Je [illegible]
quatre jours ; je [illegible]
dus me coucher [illegible]
ensuite, et me [illegible]
pour aller dans un [illegible]
tient au diocèse de [illegible]
route des montagnes [illegible]
aller à cheval. [illegible]
ne pouvais [illegible]
montée et [illegible]
et descendîmes [illegible]
chaudes larmes [illegible]
Arriva [illegible]
Kapitan [illegible]
et dispersé [illegible]
venu à [illegible]
avait [illegible]
siége [illegible]
m'écrivait-on. [illegible]
évêché. » [illegible]
cruel. Nous étions [illegible]
Nous mîmes trois jours à y arriver.

J'y passai dix jours en paix. Survinrent ensuite dix baïraks (bataillons) d'Arnautes. Nous n'avions pas de maisons vides pour les loger. Ils s'installèrent à quinze environ à l'évêché ; j'étais obligé de les nourrir. Je n'avais en tout qu'une maison. — (Il y en avait bien une seconde, mais les Turcs l'avaient détruite.) C'était l'hiver et il faisait grand froid. Car primitivement cette maison n'était pas l'évêché, mais une maison ecclésiastique où logeaient des moines. Pour trouver le loisir de fuir, quels mensonges ne dûmes-nous pas inventer ! Dans quelle maison aller quand toutes étaient remplies de Turcs ? J'allai près du tatar-aga-si (chef des courriers et directeur de la poste en ce temps-là). Je portais un kolpak vert. Ils me demandèrent : « Qui es-tu ? » Dire : « Je suis l'évêque », n'aurait servi à rien. « Je suis docteur, » répondis-je. Ils me demandèrent des remèdes et je leur répondis comme je pouvais. Ensuite, quand vint le soir, j'allai chez un chrétien et il me reçut avec sa famille. Car il n'y avait pas d'autre maison où il y eût de la place. Et mes serviteurs qui restèrent dehors faillirent mourir de froid. Je

cherchai à sortir de Vratsa, mais les pachas arnautes occupaient les portes et surveillaient qui entrait et qui sortait. Que faire ? J'envoyai en avant un portefaix avec deux Turcs de la ville, j'enveloppai ma tête avec un châle (tchalma-poch), je pris en main un fouet ; j'envoyai en avant un piqueur et en prenant la qualité de tatar (courrier) du pacha, je franchis rapidement la porte sans qu'on me reconnût. J'allai au monastère de Tchérépich. Pendant ce temps-là les Arnautes restaient dans l'évêché ; lits, légumes, blé, orge, vin, ils consommèrent ou vendirent tout. Nous ne pûmes rester dans ce monastère et nous partîmes pour aller à un autre qui est plus loin de Vratsa.

Nous arrivâmes le soir dans un village. Les habitants étaient en fuite. Il n'y avait pas un seul homme, il n'y avait pas de pain, pas de vin. Le froid était terrible, la nuit longue. C'était en décembre. Nous crûmes mourir de froid. Le matin nous nous levâmes de bonne heure ; il n'y avait point de route, la neige était profonde. Nous fîmes à peine quatre lieues en deux jours et nous arrivâmes au monastère de Karlioukav. Là nous restâmes cinq ou six

jours et fêtâmes la Noël. Les Turcs de l'armée qui revenaient de Viddin commencèrent à arriver ici ; dans toutes les villes il y avait des pachas. Leurs gens allaient dans tous les villages chercher leur nourriture et piller. Il ne me fut pas possible de rester dans ce monastère. J'allai à Tetuven et y restai quarante jours. Quelques hommes vinrent me trouver en février et me dire que les *deliis* (soldats) du Kapitan pacha venaient de partir de cette ville, où ils avaient été au nombre de deux mille. Je me réjouis et j'allai à Pleven. Mais je ne fis pas attention que Isouf pacha était à Vratsa. Giurdji pacha à Lom, et en Valachie, en face de Lom, Silichtar Hussein pacha. S'ils venaient à marcher sur Pleven, où fuirais-je ? Certes je n'avais rien fait de mal pour fuir, mais j'avais un titre élevé, celui d'évêque, et si un pacha rapace m'avait saisi, je ne me serais pas racheté avec dix bourses (cinq mille piastres). Or je n'avais pas sur moi cent piastres. Nous arrivâmes à Pleven le samedi, veille du jour des Morts et je restai en paix jusqu'au vendredi de la première semaine du Carême. Ce jour-là arrivèrent fort avant dans la soirée

les deliis de Giorgi pacha ; ils brisèrent les portes, vinrent à notre maison ; ils étaient au nombre de douze avec des chevaux, et nous, nous n'avions ni pain, ni orge, ni paille, ni foin ; nous les suppliâmes, leur offrîmes de l'argent et ils allèrent dans une autre maison. Ils annonçaient que le lendemain Giorgi pacha arriverait avec quatre mille hommes. Où fuir hors de la ville ? On ne pouvait aller nulle part. Impossible pour moi de rester dans une maison chrétienne. Je m'enfuis et me cachai dans un harem turc. Je pensai que le pacha ne resterait qu'un jour ou deux, et s'en irait. Mais il n'en fut pas ainsi. Il resta dix jours et le jour même où il partit, arriva Isouf pacha avec six mille hommes. Ils ne laissèrent vide aucune maison, ni chrétienne ni turque. On n'entendait que des cris, des hurlements de kadouns (femmes turques), mais qui y faisait attention ? Ils vinrent à notre konak, mais il n'y avait point d'emplacement pour leurs chevaux et il ne leur convint pas.

Mais tandis qu'ils visitaient la maison (où je m'étais caché), je m'enfuis par suite de ma terreur chez la Kadouna elle-même. Suivant leur

coutume elle détourna son visage du mien pour que je ne le visse pas. Ce pacha resta douze jours et moi, je demeurai dans le harem vingt-six jours. C'était pendant le Carême ; il n'y avait rien à manger chez ce Turc ; le marché était fermé. Chaque chrétien avait des Turcs dans sa maison. Chez qui aller pour le prier de m'apporter à manger ? Les hommes de ce pays-là ne sont pas assez civilisés pour avoir leur archevêque en honneur. Que dire de leur nourriture ? Je restai plusieurs jours même sans pain. Car ce Turc était pauvre. Ils ne mangeaient guère que du pain de maïs, avec un peu de chou aigre et pas autre chose. Quelle terreur j'avais qu'on ne dénonçât ma présence ! Car les Turcs m'auraient demandé beaucoup d'argent et comme je n'en avais pas, ils m'auraient tué. Quand ils furent partis, je sortis de ma cachette et j'allai dans la maison de mon épitrope. Au bout de trois jours à peine, j'entendis un grand bruit dans la ville. Nous demandâmes ce qui se passait. On nous répondit : « Les *Kirdjalis* sont arrivés devant la ville. Ils veulent y entrer à l'instant. »

Les femmes turques et chrétiennes empor-

taient chacune leurs effets les plus précieux et se sauvaient en courant vers le quartier turc qui était fortifié. L'épitrope et sa femme se levèrent, prirent quelques hardes avec eux et s'enfuirent de leur maison. Mais moi, où fuir? Quelques personnes me conseillèrent d'aller dans un han (auberge) qui est entouré d'une forte muraille en pierres. Il y avait là un grand nombre de Turcs et les Kirdjalis ne pourraient certainement pas piller. J'allai dans ce han et j'y restai quinze jours, jusqu'à ce que les Kirdjalis fussent passés dans la direction de Tirnovo. A la Saint-Lazare nous quittâmes le han et je me rendis à la paroisse (metokh) du Tombeau de notre Seigneur (Boji grob). J'y passai en paix la semaine sainte. Le jour de Pâques, je célébrai la liturgie et nous nous réjouîmes. A neuf heures (à la turque), nous allâmes suivant l'usage à vêpres. Nous avions commencé à nous embrasser en disant : « Le Christ est ressuscité », quand tout à coup la grêle commence à tomber. Tout le monde se mit à crier, à gémir. Les gens qui étaient dans l'église se mettent tous à fuir. J'y restai seul revêtu de mes vêtements pontificaux et j'entendais au dehors

des cris et des gémissements. Je ne savais ce que voulait dire ce bruit. Je n'osais sortir ni paraître au dehors. Car l'enceinte extérieure de l'église était basse [1] et l'on pouvait voir de tous côtés. A ce moment éclata tout à coup une grêle aussi grosse que des noisettes ; mais elle ne dura que quelques instants. Alors un ecclésiastique vint dans l'église et me dit que deux mille haïdouks environ de Pazvandji Oglou étaient arrivés, avaient brisé les portes, s'étaient installés au presbytère et avaient pris toutes mes affaires. Où me sauver ? J'étais stupéfait.

Il y avait alors un begliktchii (percepteur d'impôt), Kyre Kostadin, il était avec le *tchokadar*, avec des Bostandjis et environ soixante bergers qu'il avait engagés; ils étaient venus suivant l'usage recueillir le tribut des moutons pour le beglyk. J'envoyai auprès de lui cet ecclésiastique. Ses hommes vinrent me chercher, me firent sortir de l'église et m'emmenèrent à son konak. J'y restai dix-neuf jours. Il y avait là aussi des gens de Pazvandji. Ils étaient ivres et commettaient des excès. A

[1] Les églises bulgares sont généralement situées au milieu d'un enclos.

cause de cela deux hommes de l'aga Gochantsaleu-Khalil, qui étaient dans cette maison, mangeaient toujours avec nous. Les Kirdjalis venaient aussi au dehors. Et moi je restai au milieu de tout ce monde-là. J'avais sur la tête un bonnet valaque. Ils m'appelaient l'iasadjii (écrivain) Stoïan; je ne pouvais ni lire, ni faire ma prière.

Un jour le tchorbadji Kostadin me dit : « Nous voulons aller à Tirnovo; mais par la Valachie. Car à cause des Kirdjalis nous ne pouvons pas prendre la route directe. « Je me mis à réfléchir à ce que nous pouvions faire. Devais-je rester à Pleven seul au milieu des Kirdjalis? Cela n'était pas admissible. Devais-je aller à Vratsa, je n'osais prendre un iasaktchia turc de peur qu'il ne révélât mon départ. Je pris un chrétien qui me fut donné par le tchorbadji Kostadin. Nous partîmes la nuit. C'était en mai; les nuits étaient déjà courtes. Nous voilà partis à quatre à travers les bois et les champs, évitant les chemins. Nous arrivâmes à la rivière Isker, mais cette rivière ne peut se passer sans bateau. Nous apercevons le village de Koionlari, nous crions ; mais le

bruit de l'eau empêche de nous entendre. Personne n'apparaît; la nuit vient, la pluie commence à tomber. Nous n'osons pas tirer un coup de fusil de peur qu'il n'y ait dans le village quelques haïdouks de Pazvandji. Que faire ? Nous nous désespérions. Tout à coup nous apercevons un berger. Il nous reconnut, alla prévenir au village; on vint avec une barque. Quelle barque ! C'était un vrai baquet. Elle ne contenait que trois ou quatre personnes. Les chevaux durent traverser à la nage. Mais quand nous voulûmes les faire mettre à l'eau, l'un d'entre eux s'enfuit dans les bois. Comment faire ? La tête nous tournait. Comment diriger en même temps les fugitifs et poursuivre le fuyard ? Comment passer cette périlleuse rivière la nuit dans l'obscurité ? Nous faillîmes tous nous noyer. Mais Dieu nous secourut. Le cheval fugitif n'alla pas loin et revint auprès de ses compagnons. Quand nous eûmes traversé la rivière, nos yeux commencèrent à s'éclairer; car nous n'avions plus si peur des Kirdjalis.

Nous allâmes à Vratsa, et cette année-là, j'y restai jusqu'à la Saint-Dmitri sans oser sortir

de la ville. Et après la Saint-Dmitri, je partis et j'allai à Pleven. Il y avait dans cette ville des haïdouks de Pazvandji ; j'y restai jusqu'à la Saint-Nicolas et mes prêtres recueillirent les contributions des fidèles. Lorsque je vis les partisans de Pazvandji se multiplier autour de Pleven, je craignis qu'ils ne me fissent quelque mal. Je partis de cette ville en décembre et j'allai à Nicopoli pour traverser le Danube et passer en Valachie. Mais le Danube était gelé sur ses deux rives. Nous ne pûmes traverser et nous restâmes six jours à Nicopoli. Ensuite nous apprîmes que Giavour Imam marchait sur Nicopoli. J'eus peur; je donnai beaucoup d'argent et on me fit traverser le Danube, mais avec quelle terreur! La glace se brisa; un cheval se noya; on attacha les autres et on leur fit traverser la glace. Mais avant d'arriver à Zimnitche, nous faillîmes mourir de froid. La Valachie est déserte; il n'y a ni chemin ni villages. Le trajet est de six lieues; nous mîmes près de trois jours à le faire.

En 1800 les troupes impériales marchèrent contre Pazvandji. Mourouz-bey de Bucharest l'attaqua par la Valachie et les pachas par la

Turquie. Pour quelle raison, je vous le dirai. Il y avait un sultan du village de Verbitsa (cercle de Preslav). Il était célèbre parce qu'il avait vaincu les Allemands [1] à Giurgevo. Il s'enorgueillit à cause de cela et ne voulut pas se soumettre au vizir, lorsqu'il se trouvait à Schoumen avec l'armée turque ; le vizir ordonna de détruire son palais. Il s'enfuit en Moscovie et y resta six ans. Ensuite il revint avec une recommandation des Moscovites à Constantinople, et l'empereur (le sultan) lui permit de rétablir son palais. Il rassembla une armée de Turcs et de chrétiens et marcha sur Viddin. Je ne sais ce qu'il négocia avec Pazvandji. Mais le bruit courut qu'il était convenu avec lui que le sultan (de Verbitsa) resterait empereur et que Pazvandji serait vizir. Je ne sais au juste ce qui en est. Les troupes se mirent en marche contre Viddin. Que faire ? Je n'avais pas d'argent pour mes dépenses et on me réclamait l'impôt. Que je retourne (en Bulgarie), c'est mauvais ; que je n'y retourne pas, c'est mauvais encore. Il faut d'abord que j'ob-

[1] Les Autrichiens.

tienne une ordonnance du pacha de Viddin pour recueillir les contributions des fidèles. Mais je suis sans métropolie et sans évêques. Il n'est pas possible que j'obtienne une ordonnance. Il y avait un moine, hégoumène du monastère de Markoutsa en Valachie. C'était un homme indocile. Il ne se soumettait à personne, particulièrement au métropolitain de Hongrie-Valachie. Celui-ci, à la suite d'un jugement, l'avait mis en prison. Que fit-il pour lui tenir tête? Il envoya un homme à Viddin et promit à Pazvandji quarante bourses (vingt mille piastres) pour se faire nommer archevêque de Viddin. Car Pazvandji avait de la colère et de la haine contre l'archevêque de Viddin pour je ne sais quelle raison. Donc ce moine Callinique quand il eut appris tout cela, trouva par ruse le moyen d'aller à Viddin. Pazvandji chassa l'archevêque, lui prit tout ce qu'il avait, et établit Callinique à sa place, en attendant qu'il reçût une permission du patriarche pour être archevêque de Viddin. J'étais ami de ce Callinique depuis fort longtemps. Je lui adressai donc une supplique, le priant, puisqu'il avait accès auprès de Paz-

vandji; de m'obtenir du pacha ou de son kihaïa un teskéré, c'est-à-dire une lettre me permettant d'aller recueillir les contributions. Il m'écrivit : « Va-t-en à Vratsa et envoie-moi un homme pour que je te procure le teskéré. » Je ne connaissais pas sa perfidie. Je partis et allai à Vratsa. J'y restai quelques jours ; j'envoyai un homme de confiance à Viddin. Il m'envoya un teskéré de Pazvandji avec un moubachir pour me prendre et m'amener à Viddin. J'allai à Viddin et je servis deux ou trois mois dans les églises. Le teskéré du pacha portait que les chrétiens de Viddin avaient besoin de moi pendant quelque temps pour la célébration des offices, et que je pourrais ensuite aller dans mon diocèse. Quand je demandai la permission d'y retourner, survint un homme du pacha qui me dit : « Tant que Callinique ne sera pas évêque, il est impossible que tu ailles nulle part. » Que faire ? Malheureux ! J'étais enchaîné à Viddin. J'y restai trois années ; que n'eus-je pas à souffrir de ce moine Callinique !

J'étais auprès de lui comme le dernier des serviteurs. Il voulait à peine me reconnaître pour homme et il me faisait remplir les fonc-

tions d'un archevêque ! Il était d'accord à la fois avec les Turcs, et avec les haïdouks de Pazvandji. Je n'osais parler à personne. Il ne me laissait aller nulle part, si ce n'est à l'église, accompagné d'un de ses prêtres. M'eût-il laissé, j'avais les pieds malades et ne pouvais marcher. J'allais à l'église en carrosse. Viddin fut assiégé pendant deux ans et demi. Quelles terreurs j'eus alors, quels soucis, quels tourments ! Puis vint le troisième siège de Viddin. Mais les Turcs se tenaient loin de la ville. À Pleven était établi Pliasa pacha avec quinze mille Arnautes, à Berkovets Giourdji pacha avec autant de troupes ; en Valachie Mourouz bey avec Ibraïl Nazare et Aïdin pacha avec autant de troupes. Les Kirdjalis de Pazvandji étaient répartis en trois corps : Manaf Ibrahim commandait deux mille Kirdjalis. Il vainquit Pliasa pacha, prit toutes ses munitions et les apporta à Viddin. Pliasa pacha s'enfuit aussi loin qu'il put. On amena à Viddin environ un millier de ses hommes. Pazvandji leur fit distribuer un pain par tête et les renvoya. Un autre Kirdjali Filibelli Kara Moustapha attaqua la nuit Gierdji pacha, lui prit toutes ses provi-

sions et on l'amena à Viddin. Un troisième chef de corps était Hougantsaleu Khalil ; il y avait encore beaucoup de haïdouks de Pazvandji qui tenaient énergiquement tête à l'armée du sultan et ne lui permettaient pas d'approcher de Viddin. Enfin, avec la permission de Pazvandji, les Kirdjalis passèrent en Valachie et brûlèrent Kraliovo (Kraïova), beaucoup de villages et tuèrent des habitants. Alors le voïevode Michel s'enfuit à Brasova ainsi que le métropolitain de Hongrie-Valachie, tous les boïars et les évêques valaques, tant ils avaient peur des Kirdjalis. Ils firent ensuite la paix avec Pazvandji.

Alors Pazvandji envoya Callinique avec cinquante Turcs auprès d'Ypsilanti-Bey à Bucharest; et il fut consacré archevêque de Viddin avec la permission du bey. Un mois après son arrivée à Viddin, j'obtins la permission d'aller dans mon diocèse dont j'étais absent depuis trois ans. Mais les Kirdjalis étaient dans mon diocèse, et je ne pus m'y rendre. Je résolus alors d'aller à Kraïova, pour m'y établir. Car j'avais beaucoup souffert à Viddin et je cherchais l'occasion de quitter cette ville au plus

vite. [illegible]
traité [illegible]
[illegible]
que [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
de [illegible]
C'[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
trois [illegible]

misères et d'angoisses. Il m'appela à la métropole, m'y donna une cellule afin que je résidasse auprès de lui, et m'invita chaque jour à sa table. Je lui exposai toute ma détresse ; comment on m'avait d'abord dépouillé, trompé, comment on m'avait imposé un évêché coûteux de cinquante-cinq bourses, comment je n'avais pas pu pendant quatre ans aller dans cet évêché, comment je n'avais pas reçu un para, ni payé ni mes contributions, ni les intérêts, comment j'étais devenu endetté de plus de quatre-vingts bourses. Mon diocèse avait été ravagé, mes villages étaient devenus déserts, avaient été brûlés par les Kirdjalis et les haïdouks de Pazvandji, les habitants s'étaient enfuis en Valachie et dans d'autres pays. Le synode n'avait pas voulu me croire ; il réclamait tout de même ses contributions. Il ne m'était pas possible de me tirer d'affaire avec cet évêché et ces dettes. Le métropolitain se montra généreux avec moi et pria le bey de me faire obtenir du synode que je fusse délivré de mon diocèse. Le bey — Dieu lui accorde de longues années ! — l'écouta et s'adressa au synode. Je reçus ma lettre de congé, je m'affranchis ainsi

de ces terreurs et de ces misères temporelles. Je n'ai plus qu'un seul souci ; je crains que Dieu ne me juge pour avoir pris le fardeau de ce troupeau et l'avoir abandonné. Mais j'espère en sa grâce ; car je ne l'ai pas abandonné pour me livrer au repos, mais par suite de ma détresse et des dettes qui pesaient sur moi. On me les a imposées, ces dettes, et on ne veut pas croire combien le monde a été ravagé et particulièrement le pays qui est près de Viddin. C'est un séjour de barbares et de haïdouks.

Maintenant je travaille nuit et jour à écrire quelques livres dans notre langue bulgare. Si les Bulgares ne peuvent rien entendre de ma bouche, qu'ils reçoivent du moins de moi pécheur quelque enseignement utile, qu'ils lisent mes écrits, qu'ils en profitent et qu'ils prient le Seigneur pour moi indigne, qu'ils le prient de corriger mon ignorance, de m'accorder le pardon en raison de mes travaux, afin que nous puissions être assis à sa droite au jour du jugement terrible. Amen.

C'est ce que nous nous souhaitons de tout cœur ; et vous soyez indulgents pour celui qui a travaillé et portez-vous bien.

LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

EN BULGARIE

LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

EN BULGARIE

J'ai étudié un peu plus haut la renaissance intellectuelle des Bulgares. Je me sens, je l'avoue, une sympathie particulière pour ce peuple tout ensemble si vieux et si jeune qui, après cinq siècles de servitude, renaît à la vie politique et morale. J'ai eu récemment l'occasion d'aller visiter la Bulgarie et de constater par moi-même les progrès accomplis depuis le traité de Berlin [1]. Des amis obligeants veulent bien me tenir au courant par l'envoi des prin-

[1] Voir mon récent volume : *La Save, le Danube et le Balkan*. — 1 vol. in-12. Paris, Plon, 1884.

cipales publications éditées à Sofia ou à Philippopoli. Voici précisément un livre qui m'arrive de cette dernière ville et qui mérite l'attention à plus d'un égard.

I

C'est une chrestomathie, un recueil de morceaux choisis en prose, publication banale s'il en fût chez les nations depuis longtemps en possession d'une littérature, manifestation importante de la vie morale chez un peuple émancipé d'hier et dont le premier livre imprimé date de 1806. Cette chrestomathie est la première digne de ce nom chez les Bulgares et l'ouvrage le plus considérable qui ait encore été imprimé dans leur pays. Les compilateurs de ce recueil, MM. Vazov et Velitchkov, sont d'ailleurs loin d'être les premiers venus ; tous deux sont des écrivains distingués : M. Vazov est considéré comme le premier poète de la Bulgarie contemporaine ; j'aurai occasion d'étudier son œuvre si jamais je m'occupe du

second volume de la chrestomathie qui est consacré à la poésie. Le premier ne comprend que la prose.

La prose bulgare ne date que d'un siècle; mais ses premiers essais, sous la plume des Païsii, des Sofroni, ne sont pas encore dégagés de l'influence d'une langue morte, le slavon. MM. Vazov et Velitchkov les ont avec raison écartés d'un recueil où ils tiennent à ne donner que des modèles de bon goût et de bon langage. Avec une modestie louable, ils ont très bien compris qu'une littérature aussi récente que la leur ne suffirait pas à remplir de chefs-d'œuvre un recueil de près de cinq cents pages. Ils ont eu bravement recours aux traductions. Ce n'est pas moi qui les en blâmerai. Au dernier venu dans la famille des peuples européens on ne saurait donner trop d'occasions de profiter des leçons de ses aînés et de s'inspirer de leur esprit. Ce qui est intéressant à observer dans le choix de nos auteurs, ce sont les tendances et les sympathies qu'ils révèlent. Il suffit d'un coup d'œil jeté sur la table des matières de la chrestomathie pour constater la part vraiment royale qui y est faite à la litté-

rature française : sur cent quatorze morceaux que le volume renferme, vingt-neuf sont traduits du français ; la Russie, dont la langue est familière à tous les Bulgares un peu instruits, est représentée par douze fragments assez considérables ; l'Angleterre par des extraits de Buckle, de Macaulay, de Dickens et de John Bright, l'antiquité classique par des citations de Pline le jeune, Tacite, et des pères de l'église. L'Allemagne ne figure que pour une page de Jean-Paul Richter ; l'Italie est complètement oubliée.

On peut, ce me semble, par cette statistique assez curieuse, se faire une idée des influences morales qui se sont exercées, pendant ces dernières années, sur les jeunes générations bulgares. Le choix des morceaux empruntés à chaque littérature mérite lui-même d'être étudié. Ce qui préoccupe nos jeunes auteurs, c'est surtout la littérature politique. Ils ignorent les noms d'un Bossuet ou d'un Pascal, mais ils reproduisent de longs fragments de Mirabeau, de Vergniaud, et ils donnent en entier le plaidoyer de Gambetta en faveur de Delescluze, ils traduisent de longs

extraits de la correspondance de Béranger, de George Sand, Victor Hugo, Michelet, Thiers et Mignet. Pour les siècles classiques ils mettent à contribution Voltaire, Rousseau, Fénelon, La Bruyère ; ils remontent jusqu'à La Boétie qui fut, avant tout, un écrivain politique. En somme, le choix de ces textes atteste un culte passionné pour les idées dont la France moderne est considérée comme la mère ou la propagatrice. Il y a là pour les hommes qui dirigent la politique française en Orient un symptôme qui n'est point à dédaigner. A noter aussi l'ignorance absolue des œuvres germaniques. Elle est d'autant plus remarquable qu'un certain nombre de jeunes Bulgares ont étudié à Vienne, à Prague, à Berlin, et que l'allemand ne leur est certainement pas inconnu.

En [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
avait presque [illegible]
[illegible] la [illegible]
[illegible]
[illegible]
plus fréquemment [illegible]
occupent une place [illegible]
théologie. Ils ont pour [illegible]
[illegible] ; c'est à l'étranger [illegible]
leur pays. [illegible]
guerre libératrice [illegible]

pays bulgares n'avait qu'une seule imprimerie, celle du vilayet de Roustchouk. Ce n'est pas sous la censure vigilante des pachas qu'on aurait pu raconter les misères de la patrie ou exalter ses espérances.

La presse bulgare est la plus jeune de toute l'Europe; elle n'a pas encore trente ans d'existence. Sur le sol de l'empire ottoman, elle débuta à Constantinople ; mais son domaine était nécessairement fort restreint ; il se bornait aux controverses religieuses, dirigées tantôt contre le clergé phanariote qui exploitait ses coreligionnaires slaves, tantôt contre les tentatives désespérées de quelques patriotes pour sauver la nationalité bulgare par l'*union* avec l'église romaine. Ce n'est pas à Constantinople que les aspirations nationales pouvaient prendre un libre essor; c'est en Serbie et en Roumanie, dans les provinces déjà émancipées, que parurent les journaux précurseurs de l'indépendance : le *Cygne du Danube* et l'*Avenir*, publiés par Rakovski, la *Nationalité*, par Kasabov, la *Liberté* et l'*Indépendance*, par Liouben Karavelov; Moscou, Vienne, Bolgrad en Bessarabie virent également naître et

mourir des feuilles éphémères dont quelques-unes eurent peut-être moins d'abonnés que de collaborateurs. Les publicistes de l'émancipation nationale n'ont pas tous assisté au succès de la cause qu'ils combattaient. Beaucoup sont morts jeunes, épuisés par les fatigues de l'exil, vaincus par la misère ou le chagrin. Parmi ces figures trop tôt disparues, deux surtout méritent de fixer notre attention : ce sont celles de Sava Rakovski et de Liouben Karavelov.

« Rakovski, dit M. Vazov dans son introduction, est le plus fidèle représentant des aspirations et des rêves de la nationalité bulgare au XIXe siècle. » Il était né en 1818, dans cette patriotique et intelligente ville de Kotel, qui avait déjà donné le jour au grand précurseur, l'évêque Sofroni. Dès sa jeunesse, il embrassa, avec une ardeur infatigable, tous les rêves, toutes les espérances de sa nation. Ressusciter le passé, préparer l'avenir, telle fut la tâche de sa vie aventureuse et héroïque. Il avait fait ses études tour à tour à Athènes, à Paris, à Constantinople, à Moscou ; il savait le français, le grec, le turc, l'arabe, le russe, le serbe. Il avait

même — il le prétendait du moins — abordé le sanscrit. De cette instruction cosmopolite et mal digérée, il était résulté d'ailleurs plus de confusion et de fantaisie que de science véritable. Pendant la guerre d'Orient, Rakovski servit dans l'armée turque, mais on le soupçonna, non sans raison peut-être, d'intelligences secrètes avec les Russes. Il fut arrêté et emmené à Constantinople ; il s'échappa en route, se jeta dans les Balkans, et mena la vie du haïdouk. Ce mot demande quelques explications. Sous la forme haïdouk, il est le plus souvent employé, dit Littré, pour désigner un domestique vêtu à la hongroise. Ce n'est pas l'acception qu'il a chez les Slaves méridionaux. Le haïdouk, c'est le clephte. Dieu sait si le clephte grec a fait tourner la tête de nos grand'mères, s'il a été chanté par les Hugo, les Delavigne, les Delphine Gay.

Le clephte a pour tout bien le grand air, l'eau des puits,
Un bon fusil bronzé par la fumée, — et puis
La liberté sur la montagne.

Sur les sommets du Pinde, ou dans les gorges du Balkan, le clephte et le haïdouk font absolument le même métier. Ils guettent les Otto-

mans, les tuent au passage, les dépouillent pour venger les misères des chrétiens opprimés. Les clephtes grecs ont bénéficié chez nous de la sympathie qui s'attachait aux descendants — vrais ou faux — de Périclès ou d'Homère ; leurs collègues bulgares ou serbes sont restés inconnus ou méprisés.

La presse ottomane les traitait de simples bandits et l'Europe la croyait volontiers. Mais la poésie serbe et bulgare célèbre leurs exploits et chante leurs vertus. Pour elle, les haïdouks, ce sont des pasteurs qui gardent la foi, des héros qui défendent la croix sainte et le droit. Heureuse la mère « qui enfante un haïdouk pour la défense de la croix. » Dans un pays opprimé, en lutte perpétuelle contre ses oppresseurs, ils sont les organes de la conscience nationale, les redresseurs de torts, les mandataires de la justice. Ils ne s'attaquent jamais aux chrétiens ; ils ne vengent que les abus dont les innocents sont les victimes. « Nous sommes envoyés par Dieu, dit l'un d'eux dans ses mémoires, pour épargner les misérables et punir les malfaiteurs. Nous devons avoir l'âme honnête et le cœur pur. » Rakovski a écrit en vers,

d'ailleurs assez médiocres, le chant des haïdouks :

« Au bord de la mer est debout le voïëvode, le chef des Bulgares. Devant lui comme des rêves se dressent les jours des gloires passées ; il pense à la guerre des montagnes qui l'attire depuis longtemps.

» Oh ! à la tête d'une bande bulgare errer dans les gorges ombreuses et affronter l'ennemi dans les combats, le sabre en main.

» J'irai à la tête de ma compagnie : derrière moi le porte-drapeau ; à l'abri de l'étendard vert, nous ferons planer la terreur sur la Bulgarie.

» Là où le Bulgare lutte avec l'infidèle, dans les montagnes fraîches et boisées, là flotte l'étendard de la victoire, là les chaînes tombent en poussière.

» O faucon, oiseau puissant ! tu vis sur les rochers de granit dans le voisinage des aigles. C'est là que je veux aller te rejoindre. »

Quand on est à la fois patriote et homme de lettres, on ne peut pas éternellement errer dans les montagnes. Rakovski échangea bientôt la vie du haïdouk contre celle de l'exilé ; mais il ne pouvait s'éloigner de la patrie. Il passa la plus grande partie de sa vie à rôder sur les frontières. Il s'établit tour à tour à Bucharest,

en Valachie, à Belgrade, en Serbie, à Novi-Sad, dans la Hongrie méridionale. La diplomatie ottomane faisait bonne garde et les *agents panslavistes* n'avaient pas beau jeu sur le sol de l'Autriche-Hongrie. On appelait ainsi à Vienne et à Pesth les patriotes serbes ou bulgares, tchèques ou croates, slovaques ou ruthènes qui s'avisaient de rêver à l'émancipation morale ou politique de leur nation. Rakovski dut plus d'une fois changer de résidence. Il publia d'abord à Novi-Sad l'*Aurore bulgare,* qui fut interdite par le gouvernement autrichien, puis le *Prologue du Pèlerin de la montagne,* brochure étrange où il exposait ses idées sur l'état actuel de la Bulgarie, puis le *Pèlerin de la montagne,* cycle de poésies médiocres où il célébrait ses exploits et ceux de ses compagnons dans la *Strara planina* [1]. Les vers n'avaient pas grande valeur, mais ils allaient au cœur des patriotes, ils étaient d'ailleurs accompagnés de notes qui révélaient une foule de détails intéressants sur la vie encore peu connue du peuple bulgare.

Après la publication de ce curieux volume,

[1] La vieille montagne. C'est le nom d'une des chaînes du Balkan.

d'ai
dou

«
che
dre
gue
ten.
»
les
co
»
le
fe

m
d

c
q

l
l
v
il
pl
fr

— s pour lui d'étudier la vie historique des Bul-
res, telle qu'elle résulte des documents; il
-git de la créer de toutes pièces et de l'exal-
au détriment des peuples voisins qui l'ont
primée pendant tant de siècles : les Osmanlis
les Grecs. Il ne s'agit pas seulement de prou-
er que les Bulgares ont le droit d'exister et
u'ils ont existé; il faut montrer qu'ils sont
upérieurs à tous ceux qui les entourent. Pour
outenir cette thèse tout est bon; les rappro-
hements que la linguistique a établis depuis
n siècle entre les différents idiomes indo-euro-
péens, donnent lieu aux conclusions les plus
fantastiques. Les Bulgares sont le premier peu-
ple arien établi en Europe; ils y sont venus en
droite ligne de l'Hindoustan; Ormuzd était leur
divinité nationale, la fable grecque leur a em-
prunté ses mythes les plus gracieux. Des chants
populaires établissent que les Bulgares vivaient
dans leur pays actuel trois cents ans avant l'ère
chrétienne. Où Rakovski avait-il vu tout cela?
Dans les yeux de son âme,

...in my mind's eyes,

aurait-il pu répondre avec le poète anglais.

l'auteur dut quitter l'Autriche. Nous le retrouvons ensuite à Odessa, où il fait paraître son étrange *Manuel pour étudier le passé des Bulgares*, puis à Belgrade, où il fonde une Revue de courte existence, le *Cygne du Danube*, et où il entre au service du gouvernement serbe. En 1862, au moment du bombardement de cette ville par les Turcs, il organise une légion bulgare, dissoute même avant d'avoir été constituée. En 1863, il est obligé de quitter Belgrade et retourne à Bucharest où il meurt en 1868. Chemin faisant, il sème les livres et les brochures. Les événements contemporains ne lui suffisent pas. Il aborde les origines mêmes de l'histoire nationale dans son *Manuel*, dans ses *Antiquités bulgares*. Les documents lui font défaut ; mais il n'est pas embarrassé pour si peu; il les trouve dans son imagination. Vous pouvez le croire dans une certaine mesure pour les faits dont il a été témoin ou acteur ; pour tout le reste, il est le guide le plus dangereux qu'on puisse imaginer. Comme écrivain, il est médiocre, comme critique il est nul. Et cependant comme poète et rêveur, il a rendu d'incomparables services à son pays. Il ne s'agit

pas pour lui d'étudier la vie historique des Bulgares, telle qu'elle résulte des documents ; il s'agit de la créer de toutes pièces et de l'exalter au détriment des peuples voisins qui l'ont opprimée pendant tant de siècles : les Osmanlis et les Grecs. Il ne s'agit pas seulement de prouver que les Bulgares ont le droit d'exister et qu'ils ont existé ; il faut montrer qu'ils sont supérieurs à tous ceux qui les entourent. Pour soutenir cette thèse tout est bon ; les rapprochements que la linguistique a établis depuis un siècle entre les différents idiomes indo-européens, donnent lieu aux conclusions les plus fantastiques. Les Bulgares sont le premier peuple arien établi en Europe ; ils y sont venus en droite ligne de l'Hindoustan ; Ormuzd était leur divinité nationale, la fable grecque leur a emprunté ses mythes les plus gracieux. Des chants populaires établissent que les Bulgares vivaient dans leur pays actuel trois cents ans avant l'ère chrétienne. Où Rakovski avait-il vu tout cela ? Dans les yeux de son âme,

...in my mind's eyes,

aurait-il pu répondre avec le poète anglais.

On retrouve d'ailleurs des fantaisies analogues chez tous les petits peuples qui, après un long sommeil, renaissent à la vie historique ; incertains de l'avenir de leur nation, ils essaient au moins de s'emparer du passé.

Il n'y a guère plus de critique dans les ouvrages de Rakovski sur les tsars bulgares, Asen Ier et Asen IIe. Ces dissertations ne peuvent plus être consultées aujourd'hui par l'historien ; mais au temps où elles parurent, elles furent pour beaucoup de patriotes une révélation. De ce fatras étrange les Drinov, les Jireczek ont fait jaillir la lumière de la vérité historique.

Assurément Rakovski est un de ces écrivains dont la valeur n'ira point grandissant avec les siècles. Son œuvre est faible par la forme, elle est, pour tout ce qui ne touche pas à la vie contemporaine, fausse par le fond. On n'eût peut-être pas osé le dire en Bulgarie il y a dix ans, MM. Vazov et Velitchkov n'hésitent pas à le reconnaître avec une louable sincérité.

« Aujourd'hui que nous respirons presque librement, nous envisageons avec sang-froid les évolutions accomplies, évolutions que l'âme ardente de

Rakovski eût à peine osé rêver ; nous trouvons bien faibles ses œuvres poétiques et ses recherches historiques. Son *Pèlerin de la montagne* est écrit dans une langue absolument impropre à la poésie ; ses vers ne remplissent même pas les conditions indispensables de la versification. Ils n'ont ni prosodie, ni rythme, ni harmonie. La langue est factice et n'a jamais existé ni dans les livres ni dans la bouche du peuple. Pénétré du désir irrésistible de présenter les Bulgares comme un peuple purement slave, de rendre leur langue intelligible à tous les peuples slaves, il a imaginé des cas, des tournures, des formes absolument incompatibles avec notre idiome. Dans ses travaux historiques, on rencontre partout la même tendance patriotique. A côté de beaucoup de découvertes précieuses sur notre histoire et notre vie actuelle, il interprète une foule d'événements à son point de vue, sans se soucier de la science. Devons-nous le lui reprocher ? Rakovski doit-il perdre pour cela sa grande valeur comme écrivain national ? Non. Ce qu'il fallait à ce moment-là, ce n'était pas la froide critique, mais l'enthousiasme patriotique ; ce n'était pas la science, mais l'idéal ; c'étaient des horizons pour les esprits et du feu pour les cœurs. Rakovski voulut donner tout cela, et n'ayant à sa disposition ni le temps ni les ressources scientifiques, il chercha dans sa fantaisie de quoi satisfaire l'insatiable passion de gloire nationale qui le dévorait. Le peuple ne regarda pas

ville. Il avait recueilli dans son pays de nombreuses observations et il publia des travaux ethnographiques qu'on lira toujours avec intérêt. Par vocation il était né nouvelliste et romancier, mais le temps n'était guère propice à la littérature proprement dite. Karavelov passa sa vie à publier des feuilles révolutionnaires. Pendant longtemps les Bulgares avaient espéré une guerre prochaine entre la Serbie et la Turquie. Il s'établit d'abord à Belgrade, puis ensuite à Novi Sad. Il eut dans cette dernière ville maille à partir avec la police hongroise, peu tendre pour les velléités d'indépendance des voisins slaves. On le signalait à Pesth comme un agent panslaviste. Quand le prince Michel fut assassiné en 1867, il fut impliqué dans le procès intenté à Alexandre Karageorgevitch. C'était au début du dualisme, à cette époque néfaste où les capitaines des bâtiments autrichiens du Danube livraient aux pachas turcs les Bulgares soupçonnés de fomenter la révolution. Il suffisait en quelque sorte d'appartenir à cette nationalité malheureuse pour être exclu du droit des gens. Cependant les tribunaux hongrois durent, faute de preuves, relâcher Karavelov; il s'en

alla à Bucharest et y fonda successivement deux journaux, la *Liberté* et l'*Indépendance ;* il y créa plus tard une revue, la *Science;* la *Liberté* fut interdite en Russie. Si la Russie entretient le panslavisme, il faut avouer qu'il y a des moments où elle cache bien son jeu.

Quand la Bulgarie eut été rendue à l'indépendance, Liouben Karavelov y joua un rôle politique ; mais il ne survécut pas longtemps au triomphe des idées pour lesquelles il avait lutté pendant de longues années d'exil. Il mourut à Roustchouk en 1878, à l'âge de trente-neuf ans. Il avait été le grand agitateur de l'émigration bulgare ; il fut son premier publiciste ; nul ne contribua plus que lui à faire connaître et aimer la Bulgarie.

« Il fut le premier, dit M. Vazov, qui imagina d'écrire des nouvelles originales sur notre vie nationale ; il donna à notre langue une élégance et une légèreté qu'elle n'avait pas connue, jusqu'à lui. Il reproduit admirablement le caractère bulgare. Il lui prête un humour inimitable. »

Les plus populaires de ses récits sont *Stano*, *Hadji-Nitcho*, *Neda*, *Trois tableaux de la vie bulgare*, *On pleure sans larmes sur la*

tombe de l'étranger, les Bulgares de l'ancien temps. Il a en outre rédigé un document fort curieux, les *Mémoires du haïdouk Panaïot Hitov*, qu'il publia en 1872, à Bucharest. Quelques-uns de ces récits ont été primitivement écrits dans la langue des deux pays où l'auteur abrita tour à tour sa vie errante, en russe et en serbe. Aucune de ces œuvres ne saurait être présentée comme un type de perfection absolue ; pressé par le temps, obligé à une production incessante, l'auteur ne se soucie pas assez de dramatiser ses narrations, de les condenser en un ensemble harmonieux. Il y a dans la vie des peuples des périodes où les hommes de quelque valeur sont obligés d'être tout à la fois pédagogues, romanciers, publicistes, agitateurs politiques, historiens. Karavelov fut même poète à ses heures, et ses vers pleins de feu mériteraient d'être recueillis. J'ai cherché dans ses œuvres quelque fragment qui méritât d'être traduit ici. Le choix n'est pas facile; ce qui charme surtout les Bulgares, c'est la fidélité avec laquelle l'auteur les met en scène, l'exactitude minutieuse avec laquelle il reproduit leurs mœurs, leur manière de

glauques ; à l'ombre de ces branches se cachent des troupeaux entiers de canards et d'oies. Les oies, majestueusement perchées sur une patte, fouillent leur plumage du bec et le cachent sous leurs ailes ; auprès d'elles se promène l'hôtesse élégante de l'été, la cigogne aux longues pattes rouges, au bec rouge, toujours en quête de quelque provende, grenouille, lézard ou couleuvre. Dans les rues circulent les poules sous la conduite de leur sultan, le coq. Paisibles et l'œil hébété, les vaches se groupent sur les bords de la Topolka ; elles se chauffent au soleil, lèchent leurs flancs maigres, en attendant le bouvier qui, pendant ce temps-là, va de maison en maison se faire régaler de raki, de pain, de fromage, de lard grillé et autres victuailles.

» — Ah ! ah ! votre vache est une fière bête, dit-il à chaque propriétaire ; elle paît tout le temps. Les autres se disputent, se donnent des coups de cornes. Mais la vôtre, ah ! elle paît bien.

» Naturellement il répète les mêmes compliments dans chaque maison, et le raki coule à flots dans sa gourde...

» Mais le plus bel ornement de cette nature, c'est la femme de Koprivchtitsa. Un chant populaire célèbre ainsi la femme bulgare :

« Comme elles me plaisent les femmes bulgares !
» Pendant le jour, elles font la moisson sous le
» soleil ardent. Du matin au soir, elles font des
» liens et attachent les gerbes. Aux heures de ré-

» création, elles chantent comme les rossignols.
» Le soir venu, elles rentrent à la maison ; elles
» courent en sautillant comme des perdrix. Puis
» elles s'enlacent pour danser le khoro. Elle sont
» blanches comme les pages d'un livre. Leurs joues
» sont rouges comme les pommes d'Ochrida. »

» Si belle et si charmante que soit la femme bulgare en général, la femme du Balkan la surpasse comme la rose trémière domine les fleurs du jardin. Koupeno, Radiovena, Ichtiman et Koprivchtitsa sont célèbres par la beauté de leurs femmes. Des sourcils fins et noirs comme la soie, un visage intelligent, un front élevé, une taille élégante, des mouvements vifs, de longs cheveux noirs ou roux tombant en tresses gracieuses, des lèvres de corail, de grands yeux, une poitrine solide et puissante, telle est la femme de Koprivchtitsa. Et si vous regardez de plus près ces yeux et ce visage, vous y découvrez une âme simple et aimante dont les paroles ne trahissent jamais le cœur ni la pensée, et lui servent toujours de fidèles interprètes.

» Voici donc devant nous Koprivchtitsa. C'est le matin, et le soleil éclaire déjà tout le village. La rosée repose encore sur l'herbe et scintille comme des perles. De tous côtés on entend le bourdonnement des abeilles, le chant des oiseaux. La forêt embaumée est vraiment la demeure des samodivas[1].

[1] Nymphes de la mythologie bulgare.

L'air est chargé des parfums des jeunes herbes et le vent d'est emporte ces parfums sur toute la Bulgarie. Le soc déchire déjà la plaine ; de tous côtés sortent des troupeaux de moutons, de vaches, de chèvres et de chevaux. Le soleil luit gaiement et l'homme, voyant le monde autour de lui si gai et si beau, prie et se confirme dans l'espérance que sa vie lourde et misérable sera un jour aussi joyeuse que celle de la nature.

» Je t'aime, ma chère patrie, j'aime tes Balkans, tes forêts, tes roches, tes sources froides et bondissantes. Je t'aime, ô mon cher pays, je t'aime de toute mon âme et de tout mon cœur, quelques rudes épreuves qui t'attendent. Tout ce qui est resté de bon dans mon âme orpheline, tout cela est à toi. »

A cette page idyllique, je voudrais opposer quelques extraits des récits inspirés à la jeune école bulgare par le souvenir des angoisses qui précédèrent la guerre libératrice. Je ne saurais mieux faire que de m'adresser à M. Vazov lui-même. Le poète est doublé d'un prosateur nerveux et éloquent. Il a publié récemment, dans une Revue de Philippopoli, un récit animé des épreuves qu'il eut à subir au début de l'année 1876. Sa tête avait été mise à prix, et il ne réussit qu'à travers mille périls à

quitter la capitale de la Roumélie. Chemin faisant, — il se rendait à Constantinople, — à la station de Tirnovo-Segmen, le jeune poète rencontra l'avant-garde de ces bachi-bouzouks que le fanatisme musulman jetait sur la Bulgarie chrétienne. Il a donné sur cette sinistre rencontre une page vigoureusement écrite et qu'on ne lira pas, je crois, sans émotion.

« Le train courait dans la plaine immense de Roumélie qui, vers l'est, se confondait avec le ciel. A l'ouest, le Rhodope s'écartait et s'abaissait de plus en plus. Nous arrivâmes sans aventures jusqu'au nouveau pont jeté sur la Maritsa, à Tirnovo-Segmen. Là, le train s'arrêta plus longtemps qu'aux autres stations ; on y attachait des wagons de marchandises. Tout à coup retentit un sifflet assourdissant et un nuage noir parut à l'horizon. C'était le train d'Andrinople qui devait croiser le nôtre à cette station. Il s'arrêta devant nous. Une terreur irrésistible nous saisit tout à coup. Tous les wagons (il y en avait environ cinquante) étaient remplis, bondés d'une foule étrange d'Asiatiques hideux, à demi nus, coiffés de fez, de turbans, de bonnets d'astrakhan, sans chef, sans drapeau, sans discipline. Ils étaient pourvus de toutes les armes que l'imagination humaine a jamais pu inventer. C'était le tableau de l'Orient tout entier dans la variété de

ses races et de ses costumes. Turcs, Arméniens, Kurdes, Druses, Tcherkesses, tout un pandémonium d'êtres à faces bestiales, fanatisés, déchaînés, farouches, affamés, altérés de sang, d'incendies et de meurtres ; toutes les tribus, toutes les castes qui constituaient naguère les armées d'Attila, de Tamerlan, de Mahomet avaient là leurs représentants entassés dans des wagons pour se précipiter tout à coup comme des nuées de sauterelles, pour enchaîner, pour ravager et pour tuer. De temps en temps, des cris et des rires arrivaient jusqu'à nous ; parfois des chansons dont les mélodies sauvages frappaient étrangement l'oreille ; quelques-unes étaient accompagnées par des instruments dont on chercherait vainement les noms. Tout ce monde exultait. Abdul Azis avait eu une idée de génie. Il avait lâché l'Asie sur la Bulgarie, les hyènes sur les agneaux, les buveurs de sang sur les jeunes filles et les enfants. Ils étaient sûrs de ne rencontrer que peu d'hommes armés ; mais en revanche, que de vierges, que de trésors en Bulgarie. Comme s'il n'y avait pas en Europe d'autre moyen de détruire une insurrection sans armes. Le sultan avait eu la même idée que d'Israeli : détruire tout par le fer et par le feu avant que personne eût rien appris et eût songé à intervenir. C'était le vœu de la diplomatie anglaise. »

IV

Je ne pousserai pas plus loin cette rapide étude. La littérature bulgare a certainement beaucoup gagné à la libération de la patrie, à l'émancipation de la presse, à la création des imprimeries et des grandes librairies qui n'existaient guère avant 1878. On peut dire qu'elle traverse, en ce moment, une période critique ; dans la principauté, comme dans la Roumélie orientale, la politique absorbe toutes les intelligences, et le règne de l'art pur n'est pas près d'arriver. Je voudrais, avant de terminer ces pages, essayer de me rendre compte des influences diverses qui doivent s'exercer sur l'esprit bulgare, et qui permettent de diagnostiquer son avenir. Ces influences sont très diverses. Les Bulgares, au point de vue ethnique,

publié, il y a quelques années, un dictionnaire bulgare-français. C'est le seul répertoire de l'idiome bulgare qui existe encore aujourd'hui. Il a imaginé d'en exclure tous les mots d'origine turque; d'où il résulte que les étrangers ne peuvent tirer aucun profit de son lexique. Le Serbe Karadjitch était bien mieux inspiré lorsqu'il faisait entrer dans son dictionnaire serbe, en les marquant d'un astérisque, tous les vocables osmanlis qui avaient pénétré dans l'usage quotidien.

Cet élément asiatique qui persiste en dépit des patriotes n'est point à négliger au point de vue littéraire. L'Orient, que nos poètes devinent par un laborieux effort de leur imagination, les poètes bulgares l'ont sous les yeux, dans la main pour ainsi dire. Ils peuvent lui emprunter des couleurs et des effets. S'ils ne savent comment s'y prendre, ils n'ont qu'à voir comment la Crimée et le Caucase ont inspiré les plus grands des poètes russes, les Pouchkine et les Lermontov.

Ce sont d'ailleurs leurs maîtres naturels; le russe est pour les Bulgares comme une seconde langue maternelle; ils ont pour la plu-

part fait leurs études aux universités de Pétersbourg, de Moscou, d'Odessa. Cette dernière ville a été pendant de longues années l'un des foyers les plus ardents de leur renaissance nationale. La gratitude leur fait un devoir d'aller chaque année en pèlerinage au pays du tsar blanc d'où leur est venue la délivrance. Un grand nombre de jeunes filles bulgares sortent des institutions russes; elles en ont rapporté, avec une instruction solide et variée, cet esprit d'initiative et d'action qui caractérise la femme russe. Telle d'entre elles a déjà joué son rôle dans la presse nationale. La littérature moscovite est la marraine naturelle de sa sœur cadette et reconnaissante.

Il est un autre élément qui nous intéresse à bon droit et qui ne saurait être oublié : l'esprit français. Malgré l'hostilité qui existe entre les Turcs et leurs anciens *raïas*, Constantinople constitue pour la Roumélie et même pour la Bulgarie du nord un centre d'attraction auquel il est difficile de se soustraire; mais il y a dans cette capitale deux villes bien distinctes, Stamboul et Péra ; avec Stamboul les rapports iront de plus en plus en diminuant; il n'en

sera pas de même avec Péra. C'est sur la côte du Bosphore le grand entrepôt des idées de l'Occident ; ces idées ont pour organe la langue française ; le français sera pendant longtemps encore le grand idiome international de l'Orient européen. C'est grâce à lui que s'entendent les nationalités qui se disputent Constantinople, les Grecs, les Turcs, les Bulgares, les Arméniens. Grâce à lui l'esprit français pénètre dans la péninsule balkanique ; il suit les diverses routes qui remontent vers le Danube, au delà duquel il retrouve une petite France, la Roumanie.

Un certain nombre de jeunes Bulgares étudient chaque année aux écoles de Paris, d'Aix, de Montpellier, de Genève et de la Suisse romande. Des écoles françaises, entretenues par les missions catholiques ou par l'Alliance israélite fonctionnent à Andrinople, à Philippopoli, à Sofia, à Samokov. Notre influence est donc assurée de trouver en Bulgarie de nombreux débouchés ; on a pu le constater tout à l'heure par la part considérable que MM. Vazov et Velichkov ont faite à la littérature française dans leur chrestomathie. En ce moment même il vient de se fonder à Paris une association

pour la diffusion de la langue française ; la Bulgarie est certainement l'un des pays où cette œuvre a le plus de chances d'être bien accueillie. L'Allemagne essaie, dit-on, avec la complicité de l'Autriche, de se frayer un chemin jusqu'à Salonique ; dans toutes ces contrées elle est sûre de trouver la France déjà établie, non pas par la force des armes, mais par la diffusion pacifique de sa langue et de ses idées.

LES BULGARES DE MACÉDOINE

LES BULGARES DE MACÉDOINE

LES BULGARES DE MACÉDOINE

La Macédoine à l'époque du millénaire de saint Méthode, tel est le titre d'une brochure bulgare qui vient de paraître à Philippopoli ; l'auteur, qui se dissimule sous le pseudonyme d'Ofeïkov, est un publiciste distingué et remplit dans son pays d'importantes fonctions. Cet opuscule vient à point au moment où les Serbes et les Bulgares se disputent bruyamment une province détenue par un troisième larron qui ne paraît pas disposé à la lâcher [1], où on recommence à parler des *bulgarian horrors*, et à faire courir des bruits d'insurrection. La Macédoine, de par le traité de San

[1] La Macédoine. Ceci était écrit en septembre 1885, un peu avant la révolution de Philippopoli.

Stefano, faisait partie de la grande Bulgarie créée par Alexandre II ; elle donnait à ce pays un débouché sur la mer Egée, c'est-à-dire une porte sur l'Europe ; elle en faisait le gardien naturel de la paix et de l'ordre dans la péninsule balkanique. Les diplomates de Berlin en ont décidé autrement ; ils ont morcelé la Bulgarie en trois tronçons (comme l'Allemagne de M. Rouher) : une principauté vassale du sultan ; une province autonome régie par un gouverneur chrétien ; enfin, la Macédoine conservée à ses anciens maîtres, à charge pour eux, bien entendu, d'y introduire toutes les réformes qu'exige l'esprit du dix-neuvième siècle. Je crains bien qu'en reculant la solution du problème bulgare on n'ait fait que le compliquer ; rappelez-vous que le traité de Villafranca, en ajournant l'émancipation de l'Italie, a préparé la campagne de Sadova, et, par un contre-coup plus difficile à prévoir, le désastre de Sedan [1]. En 1878, l'unité bulgare était certainement plus facile à faire qu'elle ne le sera dans dix ans. L'Autriche se fût tenue

[1] Ceci encore une fois était écrit quelques jours avant les événements de Philippopoli.

pour satisfaite de la Bosnie et de l'Herzégovine, la Serbie de Nich et de Pirot ; les Bulgares qui, malgré leur inexpérience, ont montré de réelles qualités d'organisation dans la principauté et dans la Roumélie, les auraient aussi bien appliquées à un état plus vaste et qui satisfaisait du premier coup leurs aspirations nationales. Aujourd'hui, ils se voient disputer par les Serbes, par les Hellènes et par l'Autriche une province qui leur paraît indispensable à la constitution définitive de leur unité ethnographique. L'inquiétude les entretient dans un état fiévreux, peu compatible avec le labeur pacifique d'un peuple qui vient de s'éveiller brusquement à la vie politique et qui a tout à créer.

Ce n'est pas sans raison que M. Ofeïkov fait figurer sur le titre de sa brochure le nom de saint Méthode, l'apôtre dont le monde slave célèbre en ce moment le millénaire. Cyrille et Méthode étaient originaires de Thessalonique ; c'est à Ochrida, dans la Macédoine, qu'ont prêché leurs plus célèbres disciples, Clément et Naüm. « C'est la Macédoine qui a donné aux Slaves leur Dieu, leur littérature et leur

langue. » N'oublions pas le rôle considérable que joue chez les Slaves la tradition religieuse ; pour un patriote bulgare, la Bulgarie sans Salonique, c'est l'Italie sans Rome, c'est la Russie sans Moscou.

Le traité de Berlin, en laissant la Macédoine aux Turcs, a gravement compromis l'avenir de la nation bulgare dans cette province. Avant la dernière guerre, les Ottomans laissaient libre carrière à la propagande slave, soigneusement surveillée d'ailleurs, qui faisait contrepoids à la propagande hellénique. Aujourd'hui, au contraire, le Divan n'a qu'une idée, c'est d'empêcher le traité de San Stefano de redevenir une réalité ; la nationalité bulgare est devenue suspecte dans la province. Parmi les patriotes intelligents, les uns ont été déportés en Asie, les autres ont dû s'exiler dans la Bulgarie affranchie. Des écoles ont été fermées, des églises arrachées au clergé slave et occupées par les prêtres phanariotes. Les *syllogues* grecs ont fait une propagande active dans les centres un peu importants ; la tactique des Grecs soutenus par les Turcs, a été celle-ci : décapiter la nation bulgare, la priver de ses

chefs, de tout ce qui constitue l'intelligence et la richesse d'un peuple, s'emparer des masses illettrées. Les Grecs disposent pour leur propagande de capitaux considérables ; les notables bulgares, les *tchorbadjis*, une fois éliminés, la Grèce a pu facilement entreprendre la campagne d'assimilation qu'elle poursuit depuis de longues années, et dans laquelle elle a été contrariée par la brusque renaissance de la nationalité bulgare. On n'épargne pas les sacrifices pour cette œuvre patriotique ; d'après M. Ofeïkov, il s'y dépenserait annuellement plus d'un million. Les Bulgares ne sont pas de taille à lutter contre les finances helléniques, les ressources dont ils disposent ne sauraient être comparées à celles de leurs adversaires. D'ailleurs la propagande hellénique ne fait courir à ceux qui l'entreprennent aucun péril ; la sublime Porte est nécessairement dans la dépendance des gros banquiers de Constantinople. Ils peuvent s'appliquer à leur tour le vers célèbre :

Græcia capta ferum victorem cepit...

La propagande grecque est en outre soute-

nue par le gouvernement d'Athènes et a pour centre naturel une institution puissante, le patriarcat de Constantinople, dont le trésor est richement alimenté par les contributions des fidèles. En Orient, l'école est naturellement sous la tutelle de l'église; aux mains d'un clergé habile, elle est un instrument à la fois religieux et national. Il fut un temps où les Grecs espéraient helléniser tous les pays au sud du Balkan [1]. Ils ont dû renoncer à ce beau rêve; ils se sont rabattus sur la Macédoine; ils voudraient lui imprimer le cachet de leur nationalité, de façon à se la faire adjuger lors de la liquidation définitive de l'empire ottoman. L'exarchat bulgare, de création récente, ne peut lutter qu'à grand'peine contre les ressources dont dispose l'antique patriarcat de Byzance.

A l'ambition des Grecs s'oppose celle des Autrichiens qui méditent d'arriver à Salonique.

[1] On a cru pendant longtemps que les Slaves n'allaient pas au delà du Balkan, et que toutes les populations, situées au sud de ces montagnes, étaient turques ou helléniques ; on croyait aussi, il est vrai, que la Valachie était grecque. La nationalité bulgare est aussi intense au sud du Balkan que la nationalité roumaine au nord du Danube.

Ils profitent habilement du conflit des Hellènes et des Bulgares pour pénétrer dans les régions contestées. Les catholiques dans l'intérieur de l'empire ottoman sont, depuis longtemps, sous le protectorat de l'Autriche; précieux privilège dans un pays où le raïa a tout à redouter de l'arbitraire! Or, pour être considéré comme catholique, il suffit d'accepter l'*union*, simple formalité qui, sans imposer aux fidèles un changement de liturgie ou d'idiome religieux, les fait entrer dans le giron de l'église romaine et leur assure la tutelle de sa Majesté apostolique. Il est arrivé déjà que des Bulgares se sont précipités tête baissée dans l'union pour échapper aux missionnaires du patriarcat et sauver au moins leur langue religieuse. Ils perdent en échange l'avenir de leur nation. C'est tomber de Charybde en Scylla.

De quelque côté qu'elle essaie de se retourner, la pauvre Turquie est prise à son propre piège. Elle a autrefois favorisé le latinisme pour faire contrepoids à ce qu'on appelait les menées russes ou panslavistes, c'est-à-dire à la tendance normale des Slaves vers leur dé-

veloppement national. La propagande latine semblait avoir un caractère tout platonique. Aujourd'hui elle symbolise la politique d'une puissance qui n'a jamais passé pour désintéressée.

« Si les Bulgares de Macédoine, dit M. Ofeïkov, n'étaient pas vexés et exploités par le clergé grec, s'ils étaient le moins du monde défendus contre la population turque et albanaise, nous n'aurions pas à craindre de voir les Macédoniens embrasser l'union. » Malheureusement la Porte, terrorisée par les Grecs, hésite à organiser dans cette province le clergé bulgare qu'elle lui promet depuis longtemps. Les efforts de la propagande uniate ont échoué dans la Bulgarie du nord et dans la Roumélie, dès que ces pays, assurés de leur autonomie, n'ont eu aucun profit à en attendre. Aujourd'hui elle est limitée aux *vilayets* d'Andrinople et de Salonique. Cette dernière ville en est le centre. On compte déjà 61 villages uniates, comprenant un total de 6700 habitants avec 24 paroisses, 45 prêtres et 38 écoles. Dans le vilayet d'Andrinople, l'union est surtout prêchée par des prêtres polonais qui, en

déracinant l'orthodoxie, font échec au panslavisme, c'est-à-dire à la Russie.

Le chiffre des uniates est encore peu important, si l'on considère que le nombre des Bulgares, restés soumis à la Porte, dépasse un million; les patriotes néanmoins ont le droit de jeter un cri d'alarme. Ce qu'ils craignent, non sans raison, ce sont les manœuvres qui peuvent amener, d'un seul coup, la conversion en masse de tel ou tel village, de tel ou tel canton.

Les progrès de l'instruction publique dans les deux provinces affranchies ont eu nécessairement leur contre-coup dans les provinces restées turques. Pendant l'année 1882-1883, la population scolaire, chez les Bulgares de la Macédoine, s'est accrue de 311 maîtres et de 14,000 élèves. A la fin de l'année 1884, on comptait en tout 322 écoles bulgares, 435 maîtres et 20,000 élèves (dont seulement 1800 filles); quelques établissements secondaires ont été créés, notamment un excellent gymnase à Salonique. La grande difficulté, c'est de fournir les écoles de livres de classe; ceux qui sont rédigés pour la Bulgarie autonome contiennent

une foule de passages que le gouvernement turc ne tolérerait pas ; d'autre part, sauf à Salonique, il n'y a pas d'imprimerie dans les pays restés turcs. Il importe que les Bulgares émancipés songent à leurs frères moins heureux, qu'ils répandent chez eux les publications nécessaires au maintien de la langue et au développement de la conscience nationale. Il n'y a point de temps à perdre ; les Grecs exercent sur les Bulgares une sorte de terrorisme moral, analogue à celui que les Allemands exerçaient naguère sur les Slaves d'Autriche. La masse populaire, privée de ses chefs déportés ou émigrés, peut facilement se laisser entraîner par les Hellènes ; ils sont riches et ils peuvent offrir des écoles gratuites ; ils ont dans les villes toute une avant-garde de docteurs, d'avocats, de prêtres, de consuls ; telle ville autrefois purement bulgare, par exemple Bitolia, est envahie par une immigration hellénique qui s'est assimilé le fond slave de la population.

La nationalité bulgare court donc, en Macédoine, de graves dangers si les ropvinces plus heureuses ne viennent à son secours, et ne lui assurent les moyens de se défendre, de se dé-

velopper et de s'affirmer à la face de l'Europe. Mais ce secours moral n'est pas facile à donner. La police turque ne laisse séjourner, en Macédoine, ni les personnes qui ont été au service du gouvernement bulgare ni celles qui ont joué un rôle quelconque dans les agitations politiques des dernières années. La présence de ces personnes ne peut que compromettre ceux qui les reçoivent ou qui ont des rapports avec elles. Les écoles où elles enseignent deviennent suspectes et sont fermées. En revanche, si l'instituteur n'a point d'antécédents politiques, s'il se renferme uniquement dans son rôle d'éducateur, rien ne l'empêche d'exercer son ministère et de rendre à la nationalité bulgare les services qu'elle attend de lui. Mais sa conduite doit être irréprochable ; les Hellènes ont l'œil ouvert et ils sont les plus vigilants auxiliaires de la police ottomane. Il suffit qu'une brochure suspecte soit trouvée dans l'école pour que l'instituteur soit emprisonné ou exilé.

La Porte n'entretient pas d'établissements scolaires, mais elle n'empêche pas d'en fonder. Il y a dans chaque vilayet un comité de l'instruction publique où chaque nationalité est re-

se font inscrire et se déclarent prêts à reconnaître l'évêque grec. Voilà comment, dit notre auteur, *on vole* la nationalité des Bulgares. » Evidemment tout cela n'arriverait pas si le sentiment de la nationalité était suffisamment éveillé chez tous les intéressés. Des procédés analogues avaient été employés, paraît-il, au moment du congrès de Berlin, et ils ont certainement influé sur les idées des diplomates. Aussi les patriotes ne doivent-ils pas souhaiter une solution immédiate de la question macédonienne ; ils doivent, suivant notre auteur, patienter jusqu'au jour où les Bulgares de Macédoine seront aussi avancés que ceux de la principauté et de la Roumélie orientale.

Tout l'effort du publiciste bulgare est, comme on le voit, dirigé contre les Grecs. Ses révélations étonneront peut-être les personnes qui ne puisent leurs informations que dans les journaux d'Athènes et de Constantinople. En ce qui nous concerne, elles confirment pleinement ce que d'autres documents nous ont appris depuis longtemps. Les Serbes ont fait entendre dernièrement des réclamations plus bruyantes que sérieuses au sujet de la Macédoine.

M. Ofeïkov écarte courtoisement ces prétentions. Il abandonne bien volontiers aux Serbes le sol qui leur appartient (au nord-ouest de la chaîne du Char Planina) et que la Bulgarie ne songe guère à leur disputer ; il fait remarquer, non sans une pointe d'ironie, que les Serbes feraient mieux de réclamer la Bosnie et l'Herzégovine. C'est peut-être bien pour détourner leur attention de ces deux provinces qu'on a essayé de la tourner vers la Macédoine. D'ailleurs les querelles de deux peuples voisins et dont les intérêts sont essentiellement solidaires ne peuvent profiter qu'à l'ennemi commun, c'est-à-dire à l'Autriche et à la Turquie : le traité de Berlin a adjugé à la Serbie des districts bulgares (du côté de Nich et de Pirot) et les Bulgares n'ont pas réclamé.

Un certain nombre de patriotes estiment qu'il y a lieu de recourir dès maintenant à la force et d'organiser une insurrection pour reconstituer la grande Bulgarie du traité de San Stefano. Plusieurs tentatives ont déjà été faites dans ce sens ; tout récemment on s'est fort ému dans la principauté d'un incident assez grave. Mille fusils auraient été enlevés à l'ar-

senal de Kustendjil, — sur la frontière occidentale, — et distribués à des bandes de haïdouks. Les bons esprits estiment avec raison que ces tentatives sont également dangereuses et prématurées. C'est l'avis de M. de Laveleye qui, comme nous, a récemment visité la Bulgarie, et qui s'y intéresse; c'est celui de M. Ofeïkov, c'est également le nôtre. Une insurrection en Macédoine n'a actuellement aucune chance de réussir; elle ne pourrait qu'appeler sur cette province les représailles les plus dangereuses. Les écoles nationales seraient immédiatement fermées, les maîtres déportés ou emprisonnés, les villages incendiés. La Russie a trop à faire en ce moment pour songer à intervenir de nouveau. L'hellénisme seul, — ou l'Autriche, — profiterait du désastre des Bulgares. Il faut donc entretenir avec la Porte des rapports amicaux, rechercher son appui et même son alliance. C'est grâce à sa tolérance que l'on pourra assurer en Macédoine le développement harmonieux de l'école et de l'église nationale, et conserver pour l'avenir une province qui reviendra fatalement aux Bulgares le jour où l'heure de la liquidation définitive aura sonné.

LES DEUX BULGARIES

LES DEUX BULGARIES

I

Les événements qui viennent de se passer à Sofia et à Philippopoli ont paru surprendre l'opinion publique. C'est qu'elle est encore assez mal instruite de ce qui se passe dans la région des Balkans, des passions qui s'y agitent, des destinées historiques brutalement interrompues il y a cinq siècles, par l'invasion ottomane, et qui cherchent aujourd'hui à renouer leur trame, des éléments ethnographiques qui, après une longue somnolence, renaissent subitement à la vie et réclament tout à coup leur part dans l'héritage de ce qui fut la Turquie. Pour qui a

étudié d'un peu près l'histoire de l'empire ottoman et celle du monde slave, la révolution pacifique dont nous venons d'être les témoins était un événement inévitable, inéluctable. Il pouvait se produire au milieu de convulsions sanglantes, au bruit du canon, à la lueur des incendies allumés par les bachi-bouzouks : un heureux concours de circonstances a permis cette fois à la logique des faits de développer ses conséquences sans qu'une goutte de sang ait été répandue. Le ciel en soit loué. *Fata viam invenient,* disait le poète antique. Les destinées du peuple bulgare ont trouvé leur voie. A vouloir les faire reculer brusquement, la diplomatie européenne assumerait la responsabilité de lourdes catastrophes. Ces catastrophes, le congrès de Berlin, il est vrai, les avait savamment préparées ; soit bonne fortune, soit merveilleuse habileté, le peuple bulgare a été plus sage que ceux qui avaient disposé de lui sans lui, et qui avaient substitué leur caprice à ses aspirations, leur volonté à la sienne.

En ce qui nous concerne, la proclamation de l'unité bulgare ne peut nous étonner. Nous

avons récemment visité la Bulgarie et la Roumélie, et nous en avons rapporté la conviction intime que les deux États, dotés par le congrès de Berlin d'une vie artificielle, étaient destinés à se réunir prochainement, que l'œuvre de lord Salisbury ne durerait pas et que les Bulgares étaient mûrs pour l'unité politique : « Vienne une crise quelconque en Orient, disions-nous, dans un volume publié au commencement de l'année dernière[1], et les trois tronçons imaginés par le traité de Berlin (la Bulgarie, la Roumélie et la Macédoine) profiteront de la première occasion pour chercher à se réunir. En ce qui me concerne, je ne doute pas que l'union ne se fasse au profit de la Bulgarie du nord. Dès maintenant nous pouvons saluer l'entrée d'un membre nouveau dans la grande famille des États civilisés. » Nous ne nous doutions pas que cette prédiction se réaliserait à si courte échéance.

Ce qui étonne surtout les Occidentaux, c'est de voir un peuple, à peine émancipé d'hier, montrer un tel esprit de décision. Nous ne pou-

[1] *La Save, le Danube et le Balkan.* — Paris, Plon, 1884.

vons imaginer que ces barbares soient capables d'agir par eux-mêmes et pour eux-mêmes. On suppose toujours, Dieu sait quelles machinations étrangères ; les comités panslavistes de Moscou joueraient, dans les choses de l'Orient, le rôle du *Deus ex machina*, et les roubles russes seraient, dit-on, le principal ferment d'un patriotisme incapable d'agir par lui-même. C'est ainsi que, pendant le laborieux enfantement de l'unité italienne, certains partis attribuaient les convulsions qui soulevaient périodiquement la péninsule, aux agissements de la « révolution cosmopolite ». Nous autres Français, nous avons pour la plupart rompu avec les traditions historiques de notre pays ; nous ne voulons rien voir au delà de 1789, et nous nous imaginons volontiers que toute l'Europe suit notre exemple et qu'au delà de cette date fatidique, il n'y a rien dans la vie des peuples : c'est une grosse erreur. Chez les petites nations slaves qui, depuis un demi-siècle, se sont réveillées à la vie politique, chez les Tchèques, chez les Croates, chez les Serbes, chez les Bulgares, l'histoire est réellement « la maîtresse de la vie ». Comme la Belle au bois

dormant des contes de fées, ils reprennent leur tradition au point même où leur existence politique a été suspendue. Pour eux les Jean Huss, les Douchan, les Asen sont des héros d'hier ; l'histoire se fait en quelque sorte vivante ; ils ont à peine eu le temps de l'exhumer ; ils la savent déjà par cœur et ils se regardent comme les continuateurs directs, non pas des générations immédiates qui les ont précédés, mais de celles qui ont succombé naguère sous les coups des Allemands ou des Osmanlis.

Le prince Alexandre de Battenberg datait l'autre jour une proclamation « de Tirnovo, ancienne capitale de la Bulgarie ». Il savait fort bien quels souvenirs magiques éveillait là-bas ce nom ignoré chez nous. Ce rôle important de l'histoire échappe généralement à nos agents diplomatiques. Sauf quelques honorables exceptions, ils ne savent pas la langue des pays auprès desquels ils sont accrédités ; ils y restent peu de temps. Les hasards de leur carrière les transportent brusquement de Stockholm à Rio-Janeiro, de Bucharest à Lima. Il y a, il est vrai, de par le monde des savants, des

hommes de cabinet, qui se sont donné la peine d'étudier l'histoire, l'ethnographie et même la politique contemporaine ; mais la diplomatie croirait s'humilier singulièrement en faisant appel à leurs lumières.

Où habitent les Bulgares ? Quelles sont leurs traditions historique ; quelles sont exactement leurs aspirations nationales ? Ce sont là des questions qu'il est opportun de se poser.

Le peuple bulgare est depuis plus de dix siècles établi sur le sol où il était récemment encore réduit à la servitude la plus misérable, et où il a maintenant la prétention de régner en maître. Au moment où il apparaît dans l'histoire, au ve ou au vi^e siècle, il ne porte pas encore le nom sous lequel il est aujourd'hui connu. Ce nom, il le doit à une population étrangère, originaire des bords du Wolga, appartenant à la race ouralienne, qui donne aux Slaves anarchiques et flottants, une organisation définitive. Il est arrivé plus d'une fois, qu'une nation considérable a pris le nom d'une tribu secondaire qui est apparue chez elle à une époque décisive de son histoire. C'est ainsi que nous,

fils des Gallo-Romains, nous portons le nom germanique de Francs ; c'est ainsi que la Russie actuelle doit le sien à la tribu scandinave des *Ruotsi*. Comme les Francs, comme les Ruotsi, les Bulgares conquérants se confondirent avec le peuple, dont ils adoptèrent la langue, et avec lequel ils s'initièrent aux dogmes et à la morale de la religion chrétienne. L'amalgame ne se fit pas en un seul jour ; les premiers princes portent des noms purement ouraliens : Kroum, Omortag, Soussouvoul, Alobogotour. On parle, dans leur entourage, trois langues : le grec, le *bulgare* et le slave. C'est ainsi que dans la Russie primitive, à Novgorod et à Kiev, on parle tour à tour le slave, qui est la langue des indigènes, le *russe*, qui est celle de leurs vainqueurs ; c'est ainsi que chez nous, les sons rauques du germain se mêlent, pendant quelques siècles, à ceux du latin. Au IXe siècle, la fusion est déjà faite ; l'empire bulgare s'étend des environs de Constantinople jusqu'aux rives de la Tisza ; c'est d'une ville gréco-slave, de Salonique, que partent les deux apôtres dont le monde slave célébrait récemment le millénaire, Cyrille et Méthode. Ce sont leurs disciples qui

font rayonner la liturgie slave sur la Bulgarie, sur les pays serbes, sur la Russie. C'est cet idiome slavon (ou paléo-bulgare) qui donne aux Slaves méridionaux, l'énergie nécessaire pour maintenir leurs nationalités contre la propagande incessante de l'hellénisme byzantin. On peut regretter, à toutes sortes de points de vue, que cette propagande ait échoué au moyen âge; mais il est trop tard aujourd'hui pour supposer qu'elle pourra jamais reconquérir le terrain qu'elle a perdu naguère. Dès la fin du IXe siècle, la Bulgarie prend une place considérable parmi les États de l'Europe méridionale. Le tsar Siméon établit sa résidence à Predslava, dont on voit encore les ruines aux environs de Schoumla : les contemporains décrivent avec admiration les palais splendides où siégeait le prince revêtu de pourpre et d'or; les églises de marbre aux coupoles métalliques, édifiées par sa piété. Jusqu'à la fin du XIVe siècle, tous les princes de Bulgarie portent ce titre de tsar; les chefs de l'Église nationale auront celui de patriarche.

Certes, l'existence de l'empire bulgare fut loin d'être paisible : les Byzantins ne pou-

vaient se résoudre à perdre les régions de l'Hémus et du Danube; les Serbes, les Hongrois, les Russes, disputaient tour à tour aux indigènes la possession de la péninsule balkanique. Comme tous les pays slaves, la Bulgarie fut en proie à l'anarchie; à certains moments on vit se former deux royaumes; des hérésies se développèrent qui valurent aux Bulgares une fâcheuse réputation en Occident, et dont le souvenir s'est conservé dans un mot difficile à écrire. Malgré ces crises, la Bulgarie était, au XIII[e] siècle, un État florissant et respecté; son tsar s'intitulait empereur des Bulgares et des Grecs, *Imperator Bulgarorum et Blacorum*, disent les documents latins; roi de Blaquie et de Bougrie, dit Villehardouin; l'État bulgare touchait à la fois la mer Noire, l'Archipel et l'Adriatique, et englobait une partie de la Serbie actuelle. Sa capitale, Tirnovo, était, au dire peut-être un peu emphatique des Grecs eux-mêmes, une seconde Constantinople. Au XVII[e] siècle, longtemps après la conquête musulmane, le géographe turc, Hadji Khalfa, vit encore dans cette ville l'ancien palais des

tsars aujourd'hui disparu. Sur leurs monnaies (s'en doute-t-on chez nous? sauf peut-être au cabinet des médailles), ces tsars sont représentés tenant en main un glaive surmonté d'une croix. L'Europe ignorait jusqu'au nom de Tirnovo quand on apprit, il y a six ans, que l'Assemblée constituante bulgare s'était réunie dans cette ville, qu'elle y avait rédigé une constitution, et procédé à l'élection du prince Alexandre. C'est de cette même ville que le prince vient de publier le manifeste, par lequel il déclare prendre en main les destinées des deux Bulgaries.

Au XIVe siècle, la Bulgarie retomba dans l'anarchie; elle eut deux tsars, l'un à Tirnovo, l'autre à Roustchouk; elle dut d'abord accepter la suzeraineté des sultans; une princesse bulgare épousa le sultan Mourad. A la suzeraineté succéda bientôt la conquête. Tirnovo fut noyée dans le sang; le dernier patriarche bulgare mourut dans l'exil. De même que les exilés de Byzance vinrent porter en Occident la culture hellénique, de même les savants et les prêtres bulgares allèrent chez leurs congénères serbes et russes, répandre

les lettres slaves dont leur patrie avait été le berceau. Au lendemain même de la conquête, l'Église grecque mit la main sur l'Église bulgare, qui cessa d'avoir des évêques nationaux. L'empire passait aux Turcs; le pouvoir ecclésiastique, aux Hellènes. L'aristocratie, pour sauver son rang, acceptait l'islam ; seul, le peuple et le clergé inférieur conservaient le dépôt sacré de la langue et de la tradition nationale. L'invasion musulmane avait brusquement arrêté l'essor de la civilisation et de la littérature bulgares, au moment où elles auraient pu profiter des bienfaits de la renaissance, de l'invention de l'imprimerie. Il faut que ce peuple ait eu la vie bien dure pour avoir résisté à de si cruelles épreuves. Le joug spirituel des Grecs fut peut-être plus lourd à porter que l'oppression brutale des musulmans. Il y a quarante ans à peine, les moines grecs du mont Athos chauffaient leurs poêles avec des manuscrits slaves ; pendant quatre siècles une persécution impitoyable s'est acharnée sur tous les documents de la littérature bulgare ; ceux qui sont arrivés jusqu'à nous n'ont guère été conservés que par

des copies faites chez les Serbes ou chez les Russes.

Au milieu de ces épreuves, les Bulgares ne pouvaient songer à reconquérir leur indépendance politique ou religieuse. Ceux d'entre eux qui rêvaient de sortir de leur humble condition se faisaient renégats et entraient dans les conseils de la Sublime Porte, où quelques-uns jouèrent un rôle considérable. D'autres étaient enlevés jeunes encore pour recruter le corps des janissaires et perdaient jusqu'au souvenir de leur nationalité primitive. Une touchante ballade, qui se chante encore aujourd'hui, retrace la rencontre d'une jeune Bulgare restée chrétienne avec le frère devenu janissaire, et qui revient après de longues années au village natal, dont il a perdu le souvenir.

Deux fois cependant, au XVIe et au XVIIe siècle, on vit se produire des tentatives d'insurrection bientôt étouffées dans le sang. Les Bulgares avaient compté tour à tour sur le concours de la Valachie et de la Pologne ; quand la Russie devint une puissance européenne, c'est vers elle que se tournèrent leurs espérances. Voici

un fait peu connu : lorsqu'en 1701, Pierre le Grand envoya à Constantinople la première mission permanente, le gouvernement turc prit toute espèce de précautions pour interdire aux chrétiens l'entrée de l'ambassade.

En attendant que la délivrance vînt du grand empire slave qui grandissait dans le Nord, les haïdouks ou clephtes entretenaient dans les montagnes et dans les forêts la tradition de l'indépendance nationale ; dans le Balkan, dans le Rhodope, leurs bandes insaisissables tenaient en échec les troupes des sultans et représentaient l'éternelle résistance des chrétiens opprimés contre les Turcs oppresseurs. Cette vie héroïque des haïdouks a engendré toute une série de chants épiques moins connus chez nous que ceux qui célèbrent les clephtes grecs : moins heureux que leurs confrères helléniques, les héros du Balkan sont restés ignorés en Occident : ils n'étaient pas les descendants des Homère et des Pindare ; ils n'ont fourni ni sujets de pendule à nos artistes ni thèmes d'odes ou d'élégies à nos poètes. La poésie qui les célèbre n'est cependant pas inférieure aux chants grecs.

A la fin du XVIII[e] siècle, l'empire ottoman était déjà en pleine décomposition. Un hardi aventurier, Pasvan-Oglou, pacha de Viddin, s'était taillé entre le Danube et le Balkan une sorte de domaine indépendant où il tenait tête aux troupes du sultan et frappait monnaie à son nom. C'était le temps où les Serbes commençaient à se révolter. Les Bulgares, eux aussi, voyaient poindre l'aurore de leur renaissance. Les premiers précurseurs de cette renaissance furent des prêtres, un moine, Païsii, un évêque, Sofroni, le seul Bulgare qui, depuis la conquête, se soit élevé jusqu'à une si haute dignité. Ces deux hommes apparurent à une époque où il semblait que la nationalité bulgare fût prête à succomber. La bourgeoisie des villes avait presque complètement perdu la tradition nationale. Dès qu'un Bulgare était un peu instruit, il se considérait comme Grec. C'est un phénomène analogue à celui qui s'était produit dans la Bohême tchèque, où les Slaves, pour peu qu'ils eussent d'éducation, se croyaient Allemands. On sait si les Tchèques sont revenus depuis à la vie nationale, et quels ardents apôtres du slavisme ils sont aujourd'hui. La cor-

respondance commerciale était rédigée en grec ; le bulgare même s'écrivait en caractères helléniques. On a vu, plus haut, comment un moine et un évêque donnèrent aux Bulgares la conscience de leur nationalité.

Au début du XIXe siècle, on soupçonne à peine l'existence des Bulgares ; Kopitar, le grand slaviste de Vienne, n'imagine pas qu'il y ait des Slaves au delà du Balkan : les Russes, quand ils passent le Danube dans la campagne de 1829, sont fort étonnés de rencontrer sur la route d'Andrinople des paysans qui parlent une langue voisine de la leur, et avec lesquels ils se comprennent assez facilement. L'exemple donné par les Grecs, par les Serbes, qui organisent leur indépendance, enflamme à leur tour les Bulgares ; ils se mettent à imprimer des livres, à ouvrir des écoles. C'est par les armes que les Grecs et les Serbes ont commencé leur affranchissement ; c'est par le livre et par l'école que les Bulgares ont commencé le leur.

L'Europe a dû naturellement faire plus d'attention aux bruyants exploits des Karageorges et des Canaris qu'aux pacifiques victoires des imprimeurs et des pédagogues bulgares. Ces

principauté vassale du sultan ; au sud du Balkan, une province gouvernée par un gouverneur chrétien, et investie d'une autonomie restreinte ; enfin, en Macédoine, un million de Bulgares est resté directement soumis au sultan, exposé à toutes les misères qui accompagnent la condition des raïas, jaloux de la destinée meilleure de ses frères plus heureux, impatient de se joindre à eux à la première occasion. On ne saurait imaginer avec quelle sollicitude jalouse la diplomatie se plaît à réserver pour l'avenir des prétextes à révolutions et des occasions de congrès ou tout au moins de conférences.

Au fond, personne ne croyait à la durée de cette organisation factice, et la preuve c'est qu'on laissa les Bulgares du nord établir leur capitale à Sofia. Si la principauté avait été destinée à vivre de longues années, c'est Tirnovo qui aurait dû, en vertu de sa situation géographique et de la tradition historique, jouer le rôle de capitale ; mais les patriotes ont compris tout d'abord que ce petit Etat n'était que l'amorce, la pierre d'attente du royaume bulgare qui doit tôt ou tard se reconstituer. Ils

ont donc mis leur capitale au centre même de leur nation, sur la grande route qui va de Viddin à Philippopoli et à Andrinople.

En laissant la Roumélie soumise à l'autorité du sultan, en donnant à celui-ci le droit de la fortifier et d'occuper les défilés, on a cru évidemment protéger Constantinople et prolonger les jours de la domination turque en Europe. Ce qu'il y a de curieux, c'est que les Turcs n'ont pas voulu profiter de la faveur qui leur était faite et que depuis six ans ils se refusent obstinément à occuper ces fameux débouchés du Balkan. Ils sentent fort bien que leur règne est fini, que le premier contact entre leurs troupes régulières et les chrétiens bulgares amènerait quelque conflit sanglant, quelque renouvellement terrible des horreurs de 1876, et ils se tiennent prudemment à l'écart. Si la Roumélie ne doit sa raison d'être qu'à des nécessités stratégiques, cette raison d'être est tombée d'elle-même, comme ses servitudes qui se prescrivent par le non-usage. Mais il est d'autres considérations moins connues qui ont fait inventer la Roumélie orientale. Les Grecs

ont longtemps rêvé ; ils rêvent encore aujourd'hui de succéder aux Osmanlis, non pas seulement à Constantinople, mais encore dans toutes les contrées situées au sud du Balkan, contrées où l'élément hellénique ne constitue qu'une infime minorité : en faisant inventer la Roumélie, ils ont cru paralyser le développement de la nationalité bulgare dans cette province et réserver l'avenir pour les revendications futures de l'hellénisme. Au lendemain des récents événements de Philippopoli, on a vu paraître dans quelques journaux de Paris une protestation de certains étudiants grecs rouméliotes. Ces messieurs réclamaient, Dieu sait en vertu de quel droit, le maintien d'un *statu quo* qui leur semblait favorable aux revendications de leur patriotisme. Or la statistique officielle de la population en Roumélie[1] donne un total de 815,951 habitants, dont 42,569 Hellènes ! Un autre recensement plus récent, celui de la population scolaire pour l'année 1883, évalue le nombre des enfants grecs, d'âge à fréquenter les écoles, à 6,717, tandis que celui

[1] Dressée en 1880.

des Bulgares est de 78,702[1]. On voit par ces chiffres combien les prétentions des Hellènes sont exagérées. Sans doute Philippopoli a été fondée par le père d'Alexandre ; mais il y a beau temps de cela ; les Slaves sont établis depuis dix siècles dans le bassin de la Maritsa, et les Grecs, qui ne constituent pas le quinzième de la population totale, doivent s'incliner, comme partout, devant les aspirations de ceux qui forment l'immense majorité de la population. S'ils veulent dès maintenant prendre une part active aux destinées de l'hellénisme, ils n'ont qu'à s'établir en Thessalie.

Quand la Roumélie, il y a six ans, a été érigée en province, on a eu soin de ne pas lui donner tout d'abord un gouverneur bulgare. Aleko pacha, né Vogoridi, prince de Samos, était Grec d'origine et ne parlait même point le bulgare ; il était, il est vrai — circonstance atténuante aux yeux des patriotes, — l'arrière-petit-fils de cet évêque Sofroni qui fut un des restaurateurs de la nationalité bulgare, au début du XIXe siècle,

[1] *Annuaire statistique de la Roumélie orientale,* 1883.

le fils du prince Étienne Vogoridi, auquel on doit l'établissement de la première Église nationale bulgare, à Constantinople. Si son langage n'était point bulgare, son costume l'était : quand il arriva pour la première fois à la frontière de la province autonome qui lui était confiée, il mit de côté le fez officiel pour arborer le kolpak en poil de mouton, qui est la coiffure nationale des Slaves au nord et au sud du Balkan. En somme, Aleko pacha a rendu des services réels à la Roumélie pendant les cinq années qu'il a passées au pouvoir ; mais il était hostile à la Russie, que les Bulgares considèrent avec raison comme leur protectrice naturelle ; il était trop bien vu à Constantinople pour être aimé à Philippopoli.

A l'expiration de son mandat, il n'a point été renommé par le sultan. « Aleko pacha aura-t-il beaucoup de successeurs ? — écrivais-je l'année dernière, dans l'ouvrage que j'ai déjà cité. — Il est permis d'en douter. Ni au nord ni au sud des Balkans, les Bulgares ne dissimulent leur ferme intention d'arriver à l'intégrité nationale... Les relations entre les deux principautés sont d'ailleurs des plus intimes. Elles échan-

gent leurs hommes d'État, leurs officiers, leurs fonctionnaires. Tel personnage qui a d'abord été directeur de département à Philippopoli, devient ministre à Sofia et réciproquement. Récemment encore, un meeting réuni à Philippopoli mettait à son ordre du jour la politique du prince Alexandre, et posait en principe que les Bulgares de Roumélie ont le droit et le devoir de s'occuper des affaires de la principauté.

En relevant Aleko pacha de ses fonctions, la Porte, d'accord avec les puissances et notamment avec la Russie, lui donna pour successeur le personnage que l'on appelle habituellement Gavril pacha, et dont la nationalité véritable semble un mystère pour la plupart des journaux — et même, m'assure-t-on, pour des chancelleries qui devraient être mieux informées. Qu'est-ce que Gavril (c'est-à-dire Gabriel) pacha ? Les uns en font un Arménien, les autres un phanariote distingué. La vérité est que le dernier gouverneur de la Roumélie est un Bulgare pur-sang. Ses compatriotes ont été charmés de le voir arriver au pouvoir, et s'ils l'ont déposé, ce n'est certes point par hostilité contre sa personne :

c'est tout simplement parce qu'ils ont trouvé le moment favorable pour réaliser l'union qui est, depuis plusieurs années, le rêve de leur patriotisme. Quant à M. Krestevich (c'est le vrai nom de Gavril pacha), il est trop bon patriote pour ne pas s'applaudir au fond de ce qui lui arrive.

M. Krestevitch est originaire de la Bulgarie du nord, il est né dans cette petite ville de Kotel (en turc Kazan, aux environs de Schoumla) qui a été, dans notre siècle, un des foyers les plus ardents du patriotisme bulgare. C'est à Kotel qu'a vécu naguère le moine Païsii dont je parlais tout à l'heure, c'est là que sont nés l'évêque Sofroni, le docteur Beronovitch, l'un des rénovateurs de l'école bulgare, le capitaine Mamartchov, qui, de 1828 à 1836, a commandé bien souvent des bandes de haïdouks dans les Balkans, le littérateur Rakovski, tour à tour soldat, poète et publiciste. Il a fait ses études à Paris, il est entré ensuite au service de la Porte, et est devenu membre du tribunal suprême de Constantinople; mais ses fonctions administratives n'ont point fait tort à son patriotisme; il a pris une part importante à la rédaction d'une

Revue bulgare, *Blgarski Knijitsi*; il a commencé en 1871, à Constantinople, la publication d'une *Histoire bulgare* qui, malheureusement, pèche par le défaut de critique. L'auteur voit dans les Huns les ancêtres des Bulgares; si j'avais le temps, je pourrais citer ici un enthousiaste portrait d'Attila qui ne manque pas d'originalité [1]. Ce livre est assurément l'œuvre d'un ardent patriote, mais d'un médiocre historien.

Lorsque vers 1860, un certain nombre de Bulgares, pour échapper au joug humiliant du Phanar, ont songé à proclamer l'*union* avec l'Église romaine, M. Krestevitch a été un des plus acharnés défenseurs de l'orthodoxie. En cela, il a rendu un grand service à ses concitoyens : en faisant échec à l'*union*, il a préparé la fondation de l'exarchat bulgare et acheminé ses compatriotes vers l'unité nationale.

Son administration a été, en somme, heu-

[1] Voici le titre exact de cet ouvrage : *Istoria Blgorska sotchinena ot Gavrila Krstovitcha,* 1re partie, Constantinople, 1871. Les conclusions fantaisistes de cet ouvrage, que l'auteur n'achèvera sans doute pas, ont été vivement combattues par un compatriote de l'auteur, M. Drinov.

reuse et féconde pour la Roumélie orientale. Mais, encore une fois, ce que les Rouméliotes ne peuvent admettre, c'est l'existence même de leur province. Au point de vue moral, ils se sentent humiliés d'obéir à un simple gouverneur nommé par le sultan, de n'avoir qu'une milice organisée par des officiers étrangers, de ne point appartenir à la grande Bulgarie ; au point de vue financier, ils font remarquer qu'ils ont à payer les frais d'une lourde administration et que la nationalité bulgare n'est point assez riche pour s'offrir le luxe de deux gouvernements. D'autre part, tant qu'ils sont soumis au bon plaisir combiné des puissances et de la Sublime Porte, ils peuvent toujours craindre un retour offensif des Phanariotes, un caprice quelconque qui leur imposerait un gouverneur étranger ou même une occupation militaire que le traité de Berlin prévoit et autorise.

La révolution qui s'est produite à Philippopoli, au mois de septembre 1885, a été l'explosion toute naturelle et légitime d'un sentiment national que la diplomatie européenne avait

essayé vainement de comprimer. Elle est aussi légitime que les révolutions analogues que nous avons vues éclater dans d'autres pays, et auxquelles des États constitués, tels que la Grèce, la Roumanie, l'Italie même doivent leur existence. Elle s'est accomplie sans qu'une goutte de sang ait été versée. Le peuple bulgare a subi de terribles épreuves ; elles l'ont rendu mûr pour la liberté. Ce que l'Europe a de mieux à faire, c'est de reconnaître que le traité de Berlin est resté lettre morte dans quelques-unes de ses clauses principales, qu'il n'a pas été exécuté par ceux-là mêmes qui, comme les Turcs, avaient le plus d'intérêt à en profiter ; c'est de consacrer par une adhésion tacite ou formelle un état de choses qui, en somme, fait entrer un peuple de plus dans la famille des nations politiques. Les Bulgares sauront se montrer dignes des sympathies qui leur seront témoignées. D'ailleurs, toute nation qui arrive à la possession de son indépendance devient forcément égoïste : témoin l'Italie dans ses rapports avec nous ; témoin la Serbie dans ses rapports avec la Russie. Une fois maîtres d'eux-mêmes, une fois assurés d'un long ave-

nir, une fois guéris de la fièvre des conspirations, les Bulgares s'occuperont uniquement du développement matériel et moral de leur pays et n'auront garde de sacrifier les réalités du présent pour les chimères de l'avenir et les intérêts de leur race pour ceux d'une ambition étrangère. Loin de troubler la paix de la péninsule balkanique, la révolution bulgare ne fera que la consolider.

FIN.

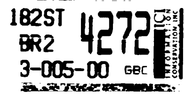
TABLE DES MATIÈRES

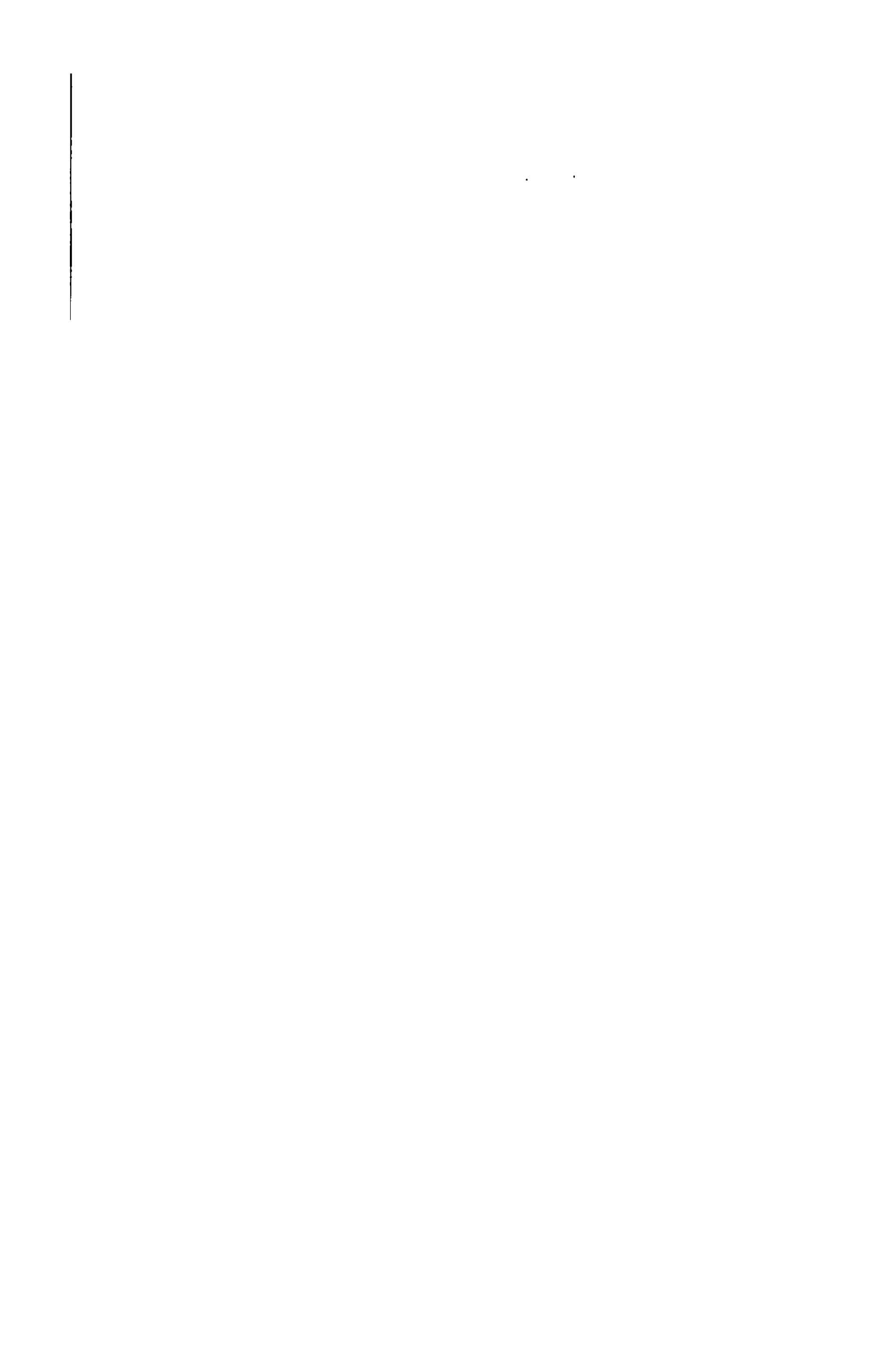
VERSAILLES, IMPRIMERIE CERF ET FILS, 59, RUE DUPLESSIS.

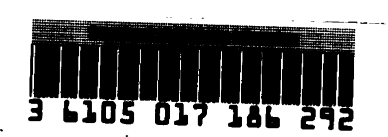




VERSAILLES. — IMPRIMERIE CERF ET FILS, 59, RUE DUPLESSIS.






3 6105 017 186 292

